

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a light gray color, framing the central text.

**L'Exécuteur
[247] – Coup de
gong pour une
triade**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



COUP DE GONG POUR UNE TRIADE

par **Don Pendleton**

VAUVENARGUES



HUNTER

Don Pendleton

**COUP DE GONG POUR UNE
TRIADÉ**

L'Exécuteur

Vauvenargues

CHAPITRE PREMIER

Jotuwī Port, Malaisie

Plus il attendait le rendez-vous, et plus Bolan était conscient des sons qui troublaient l'apparente tranquillité de l'endroit. Les oiseaux au sommet des arbres ; les insectes, plus bas ; et encore plus bas des bruits de plongeurs dans la petite rivière que l'étouffante végétation de la jungle lui cachait. Alors qu'il gagnait son poste d'observation, l'Exécuteur avait presque trébuché dans le ruisseau saumâtre qui coulait parallèlement à la route et partait du port pour s'enfoncer dans les profondeurs de la jungle. L'eau empestait, une puanteur fétide qui parvenait même à supplanter le parfum entêtant des fleurs tropicales.

Les minutes passaient. La nuit était tombée depuis plus d'une heure. Les moucheron qui avaient harcelé Bolan dès le début de sa planque semblaient s'être lassés de lui. Soulagé, il déplaça légèrement son poids pour évacuer la crampe qu'il avait au bras droit et laisser une plus grande mobilité à sa main, fermée sur la crosse de son sinistre Beretta 93-R équipé d'un réducteur de son. Sa main gauche était fermée sur la poignée repliable, à l'avant, pour une plus grande précision – même si Bolan savait que, à cette distance, il était capable d'atteindre sa cible en tenant son arme d'une seule main.

Enfin, les choses s'animent un peu. La fenêtre du Land-Rover qu'il surveillait, une trentaine de mètres en contrebas du monticule noyé de végétation sur lequel il était posté, s'ouvrit côté conducteur. Le pourri échangea quelques mots avec le flingueur armé d'un AK-47 qui faisait le guet au-dehors. Bolan eut la confirmation de ce qu'on lui avait laissé entendre : le conducteur était bien Dato Jamal, qui travaillait comme chef des douanes à la Jotuwī Port Authority.

Le flingueur, un Malais, hocha la tête, avant de gagner tranquillement l'arrière du Land-Rover, pour y ouvrir la portière arrière. Bolan se raidit. Quatre hommes venaient de sauter du SUV, armés de AK-47. Le doigt de l'Exécuteur s'enroula autour de la détente du Beretta.

Le sélecteur de tir était déjà positionné en mode rafale. Il était prêt à faire feu si jamais les flingueurs faisaient mouvement vers lui, mais leurs intentions étaient visiblement différentes.

Ils se dispersèrent dans les broussailles environnantes.

Une embuscade, se dit aussitôt Bolan.

L'Exécuteur se trouvait là sur la base d'informations transmises par les services secrets de l'Organisation Maritime Internationale. Jamal avait rendez-vous avec des représentants d'une triade chinoise, pour recevoir l'équivalent d'un quart de million de dollars. C'était sa récompense pour avoir dispensé d'inspection un certain cargo. Les informations les plus récentes laissaient penser que ce navire d'apparence anodine transportait tout ce qu'il fallait pour construire une centrifugeuse à contre-courant capable de produire un uranium enrichi utilisable à des fins militaires.

Cette histoire d'embuscade, quelle que soit la personne qu'attendaient Jamal et son chauffeur, n'allait pas dans le sens du scénario prévu. Bolan ne pouvait rien y faire. Il avait un talkie-walkie à sa ceinture, qui lui permettait d'entrer en contact avec l'agent Anthony Tetlock, de la division d'intervention de l'O.M.I. Celui-ci l'attendait dans un Hummer, sur la route, prêt à intervenir. Sauf que, avec les quatre types planqués maintenant à quelques mètres de lui, le Guerrier ne pouvait plus se permettre d'attirer l'attention sur lui en utilisant la radio.

Le flingueur malaisien revint se poster sur le côté de la Land-Rover, près du conducteur. Il sortit un paquet de cigarettes de la poche poitrine de sa chemise. Il allumait sa clope quand on entendit soudain une rafale étouffée, suivie de détonations plus sonores. Le flingueur jura en balançant sa cigarette sur le côté, et il jeta un coup d'œil vers la route qui descendait en direction du port. Jamal gueula quelques mots en malais, à destination des hommes en embuscade dans la jungle environnante.

Il se passait quelque chose dans le port. L'embuscade était annulée.

Enfin, c'était ce qu'ils pensaient.

Le moteur du Land-Rover rugit tandis que les flingueurs jaillissaient des fourrés pour revenir en courant jusqu'à la route. Ils étaient en train de s'engouffrer dans le SUV quand Bolan entendit un vrombissement assez haut perché, en provenance de la petite rivière, sur sa droite. Il s'efforçait de déterminer la position exacte du son quand tout fut recouvert par le jacasement exalté d'une mitrailleuse de gros calibre.

La cible n'était autre que le Land-Rover. Des balles HP transpercèrent le côté du véhicule dans un vacarme terrible ponctué par l'explosion des vitres et les cris d'agonie. La situation s'était renversée, pour Jamal et son équipe. Trois des flingueurs dégringolèrent du véhicule, morts avant d'avoir touché le sol. Un

quatrième, qui avait pu monter à bord, parvint à fermer la portière arrière tandis que son copain chargé de faire le guet s'écroulait en cherchant à les couvrir.

Jamal avait dû être touché, car, après avoir zigzagué sur la route quelques dizaines de mètres, le Land-Rover quitta la chaussée pour aller percuter le tronc d'un vieux banian. Le moteur se tut, le klaxon se mit à couiner. Le pare-brise n'existait plus, et Bolan vit Dato Jamal affalé sur le volant, sans vie. Le dernier homme sortit en titubant et fut aussitôt fauché par un ennemi – un autre sniper, tout aussi invisible que le premier.

Les Malais avaient été pris à leur propre jeu, et largement dominés. Bolan décida qu'il n'avait pas intérêt à attendre que les assaillants se montrent. Pour savoir à qui il avait affaire, c'était à lui de les pister et d'aller les surprendre là où ils avaient orchestré leur contre-embuscade.

Se redressant légèrement, les mains toujours fermées sur le Beretta, il revint sur ses pas dans l'enchevêtrement de végétation, jusqu'à la rivière. Il atteignait le rivage, quand il aperçut le contour d'un hydrofoil au milieu de l'eau.

Il y avait trois hommes à bord. L'un d'eux était armé d'un fusil d'assaut et un deuxième posté derrière une mitrailleuse montée près du poste de pilotage. À la forme de leurs têtes, qu'il entrevoyait, Bolan comprit qu'ils devaient être équipés de systèmes de vision nocturne. Cela expliquait la précision et l'efficacité de leur embuscade.

Mais quand le bateau changea brusquement de direction et se tourna vers la rive sur laquelle se tenait Bolan, l'Exécuteur comprit qu'au moins une de ces lunettes de vision était braquée sur lui.

Quelques secondes plus tard, l'air s'emplit d'insectes de métal brûlant autrement plus redoutables que les moucheron aux quels Bolan avait eu affaire jusque-là.

Alors que ses assaillants venaient à peine de lâcher leurs premiers projectiles, Bolan était déjà en mouvement. Il s'élança en zigzaguant sur sa droite et se jeta derrière le tronc épais d'un palétuvier qui était tombé et trempait pour partie dans l'eau saumâtre. Le bois était à moitié pourri par l'humidité, mais encore assez compact pour résister au martèlement des balles.

Après avoir parcouru encore quelques mètres, le Guerrier se redressa juste assez pour répliquer. Les flammes qui jaillissaient du canon de la M-60 montée derrière le fauteuil de l'hydrofoil lui facilitaient les choses. Un trio de projectiles perfora le torse du flingueur qui la manœuvrait. Le temps que les autres corrigent la direction de leurs tirs et répliquent, Bolan avait disparu.

La manœuvre était bien vue, mais elle eut un prix : le pied droit de Bolan glissa entre le tronc et la boue détrempée qui bordait la rive. Il

eut l'impression que des mains invisibles lui avaient happé la cheville. Quand il tenta de libérer sa jambe, l'effet de succion s'accrut. Le Guerrier étouffa un juron en comprenant qu'il était coincé. Et l'ennemi se dirigeait toujours vers lui.

Il entendit l'hydrofoil ralentir en s'approchant du rivage. Des balles du fusil d'assaut vinrent encore pénétrer le tronc pourri du mangrove. Si Bolan restait captif de son piège végétal, tout ce que les autres avaient à faire, c'était continuer de tirer jusqu'à ce que leurs balles traversent le bois en décomposition.

Mais il n'attendrait pas jusque-là. Se laissant aller sur le dos, il tendit son bras droit au maximum, avant de le passer au-dessus du tronc et de tirer à l'aveugle sur l'embarcation. Ce n'était qu'une diversion ; elle fonctionna. Le pourri au fusil d'assaut dirigea aussitôt son arme vers l'origine du coup de feu.

Entre-temps, Bolan s'était redressé et assis bien à l'abri. Il avait gagné quelques secondes, qu'il mit à profit pour ajuster son tir – en direction du type qui pilotait l'hydrofoil, cette fois.

Le Beretta vomit sa triple rafale. Si la première balle alla percuter les pales de l'hélice, à l'arrière, les deux suivantes atteignirent leur cible. Comme le conducteur du Land-Rover un peu plus tôt, le pilote de l'embarcation s'écroula sur les contrôles. L'hydrofoil se mit à foncer vers l'arbre à demi submergé derrière lequel Bolan se planquait.

Il se contracta et attendit le choc.

À la seconde où l'hydrofoil percutait le tronc, le Guerrier contracta son mollet et le tendon d'Achille. Comme il l'espérait, le choc fut assez rude pour secouer le tronc et agiter brièvement la boue qui retenait sa jambe prisonnière. Il parvint ainsi à se libérer, au prix d'une douleur intense qui lui brûla tout le jarret. Ignorant la souffrance, il s'écarta du tronc en roulant, prêt à en découdre avec le dernier flingueur. Il espérait que le choc lui avait fait perdre l'équilibre dans l'enchevêtrement de branches d'arbres qui bordaient le rivage.

Il n'eut pas cette chance.

Tenant toujours le Beretta à deux mains, le Guerrier scruta l'hydrofoil. Le bateau se balançait doucement entre les branches, sans un bruit. Il vit le corps des deux hommes qu'il avait abattus un peu plus tôt.

Aucun signe du troisième.

L'Exécuteur se redressa sur un genou et regarda au-delà de l'embarcation. À la faveur du clair de lune, il vit des amas d'écume dans le courant de la rivière. Une odeur nauséabonde lui parvint, et, tout autour, dans les arbres, après le court silence qui avait suivi la fusillade, les singes et les oiseaux s'étaient lancés dans un concert assourdissant de hurlements et de piailllements.

Peu après, Bolan entendit un bruit d'éclaboussures. Sur l'autre rive.

Il eut le temps de voir un homme en train de sortir de l'eau. Il s'était débarrassé de son équipement de vision nocturne, et sa tête rasée brilla légèrement dans les rayons lunaires.

Le Guerrier visa et cria à l'homme de s'arrêter. Mais l'autre sortit de la rivière et se mit à courir en zigzaguant. Bolan vida son chargeur en décrivant des motifs en « 8 » avec son arme. Si l'une des balles atteignit le flingueur, il poursuivit sa route, et, quelques secondes plus tard, il s'était enfoncé dans la végétation dense de la jungle malaise.

Bolan récupéra un chargeur de vingt cartouches à sa ceinture. Tout en le glissant dans la crosse du Beretta, il décida qu'il était inutile de chercher à courser l'autre.

Frustré, il prit le talkie-walkie accroché également à sa ceinture. L'Exécuteur préférait agir seul, dans le cadre de ses missions, mais il arrivait que le recours à des renforts soit l'unique solution. Tetlock, alerté par les coups de feu, était peut-être déjà en route avec le Hummer. Sitôt qu'il eut obtenu une réponse, Bolan donna sa position et lâcha les quelques mots qui lui répugnaient le plus au cours d'un blitz :

— J'ai besoin de renforts.

CHAPITRE II

L'agent Anthony Tetlock éteignit son combiné micro casque et il se tourna vers Bolan en secouant la tête.

— Aucun signe de lui.

Il venait de recevoir un compte rendu des trois Bell OH-58D Kiowa qui passaient au peigne fin la jungle dans laquelle le mystérieux assaillant de Bolan s'était évanoui. Le Guerrier apercevait deux des hélicoptères, au loin, qui balayaient le terrain avec de puissants projecteurs.

Bolan et Tetlock se trouvaient près du quai où avait eu lieu la fusillade, un peu moins d'une heure plus tôt. L'endroit pullulait déjà d'hommes des équipes d'intervention, pour s'occuper des cadavres, mais aussi des indices et éléments de preuves.

Le Guerrier venait d'apprendre que les acheteurs pressentis pour les centrifugeuses de contrebande étaient des membres du mouvement séparatiste d'Aceh, qui bataillaient depuis plus de trente ans pour obtenir l'indépendance de leur province au sein de la République d'Indonésie. La nouvelle avait surpris Bolan. Une équipe des Black Warriors était précisément occupée à retrouver des activistes de ce mouvement pour leur rôle dans un attentat à la voiture piégée qui avait coûté la vie à trois Américains en mission pour Amnesty International.

Pour venir jusqu'à Port Jotuwī, les séparatistes s'étaient emparés d'une embarcation. Une fois sur place, ils avaient ouvert le feu dans le port en découvrant qu'ils avaient été suivis par une task force aéro-marine de casques bleus. Les commandos de Nations unies avaient répliqué et désintégré l'embarcation, tuant onze séparatistes, gardant deux prisonniers et libérant l'équipage du bateau. C'était cette fusillade qui avait déclenché le bain de sang auquel avait assisté Bolan un peu plus tôt.

— Nous n'avons aucune preuve, expliqua Tetlock alors qu'on embarquait les victimes de l'embuscade, mais je pense que les Chinois ont dû passer un marché avec un officiel du port, meilleur marché que Jamal, puis décidé de donner une leçon à Jamal en apprenant que la transaction avait déjà été effectuée. Et, en entendant la fusillade dans

le port, ils ont dû croire qu'ils avaient été doublés et ils ont décidé de passer leur mauvaise humeur sur Jamal et ses hommes. J'avoue que ça reste plutôt confus dans mon esprit, mais je n'ai pas de meilleure explication à vous proposer pour l'instant.

— C'est assez logique, commenta Bolan. Il y aurait de toute façon eu des représailles, quand ils se seraient aperçus que Jamal préparait une embuscade de son côté.

— En tout cas, si ces salauds prennent l'habitude de se tirer dessus, ça me va tout à fait. Il est vrai que vous leur avez donné un coup de main... Comment va votre pied, à ce propos ?

— Ça va.

L'Exécuteur suivait des yeux les opérations alors qu'on sortait de l'hydrofoil les corps des deux gus qu'il avait abattus.

— Un instant ! lança Tetlock aux deux ambulanciers. J'aimerais jeter un coup d'œil.

Bolan le suivit en boitillant quelque peu. Les deux morts étaient chinois, assez jeunes. Ils n'avaient aucun signe particulier, hormis leurs blessures et leurs tatouages. Ils avaient tous les deux sur l'avant-bras droit un dragon élaboré dont la queue faisait le tour du poignet et se terminait sur le dos de la main, au milieu de quelques idéogrammes chinois.

Les triades, évidemment. Bolan savait que ce genre de tatouages faisait partie des rites d'initiations auxquels on devait se plier pour rejoindre les rangs de ces redoutables organisations criminelles.

— La triade San Hop Kwan, indiqua Tetlock en désignant les idéogrammes. La dernière fois que je m'y suis intéressé, ils étaient les patrons, à Hong Kong. Ils se sont longtemps contentés de leurs activités de racket, mais, récemment, ils y ont ajouté une ou deux brouilles.

— Je ne dirais pas que le nucléaire soit une brouille.

— Je vous l'accorde. De toute façon, j'ai le sentiment que nous venons juste de découvrir la partie immergée de l'iceberg.

À presque deux kilomètres en amont, Jiang Yang s'accrochait désespérément à l'embouchure d'un gros tuyau en béton qui vomissait un liquide épais, opaque – des rejets déversés dans la rivière qu'il avait remontée un peu plus tôt en hydrofoil. Il était dans l'eau jusqu'au menton, les bras tendus au-dessus de sa tête. Les eaux usées se déversaient directement sur lui, le cachant au Kiowa qui suivait la rivière, à sa recherche.

Yang retenait son souffle, comme il pouvait : le but était de ne pas avaler de l'immonde liquide. Vu l'odeur, cette saloperie le tuerait aussi sûrement que les balles des snipers qui se trouvaient à bord de l'hélico.

Le projecteur du Kiowa se rapprochait des trois gros conduits qui

rejetaient les déchets de la Société nationale malaise de caoutchouc, un ensemble de quatre bâtiments s'étendant sur presque trois hectares de terres, au milieu de la forêt. Yang ne savait pas trop combien de temps il allait pouvoir rester accroché à cette canalisation. Il ne sentait presque plus ses mains et se reposait sur sa seule volonté pour ne pas lâcher et se laisser retomber dans la rivière.

Quand le faisceau du projecteur passa sur le conduit, Yang s'obligea à rester parfaitement immobile. Il lui sembla que la puissante lumière s'arrêtait une éternité sur lui, puis elle s'éloigna pour aller balayer la rive, juste devant la clôture de l'usine.

Yang attendit d'être sûr que l'hélicoptère s'éloignait de la rivière, puis il s'écarta légèrement pour inspirer profondément, et, lâchant la conduite, il replongea sous l'eau. Les yeux fermés, retenant son souffle, il nagea vers la rive opposée. Quand il sentit ses poumons en feu sur le point d'exploser, il fit surface et rejoignit comme il put la rive. Épuisé, il se hissa hors de l'eau et rampa pour aller se cacher dans des buissons.

La nausée qu'il avait contenue jusque-là le submergea et il se mit à vomir toutes ses tripes, secoué de violents haut-le-cœur. Même après avoir rendu tout ce qu'il avait dans l'estomac, il se sentit toujours nauséeux et profondément affaibli.

Il n'avait qu'une envie, en cet instant : se laver, se débarrasser du goût abject qu'il avait en bouche et passer ensuite au moins douze heures dans un lit bien propre, à dormir. Mais Yang savait qu'il devrait attendre un certain temps avant de s'offrir un tel cadeau. S'il avait échappé à ses poursuivants dans l'immédiat, il ne s'en était pas pour autant débarrassé. Il devait trouver le moyen de sortir de cette jungle et de quitter les alentours de Jotuwî. Il espérait que plusieurs de ses complices du San Hop Kwan se trouvaient toujours dans leur planque, près du petit aérodrome où Yang et ses hommes avaient atterri un peu plus tôt dans la semaine pour superviser la vente de leur centrifugeuse.

Quant à cette histoire de vente ratée, il avait tout de suite compris en entendant le premier coup de feu, dans le port, que la transaction était foutue. Du coup, même s'il se sortait du présent merdier, il en aurait encore un autre à gérer dans la foulée.

Au sein de la triade, il y avait ceux qui l'avaient clairement averti de l'erreur qu'il commettait : il n'aurait pas dû trafiquer des éléments nucléaires. On désapprouvait. Quel besoin de se mêler de ça ? « Contentons-nous de ce que nous savons faire », lui avait-on dit au sommet. Mais Yang avait ignoré ces avertissements, impatient qu'il était de se faire sa place. Après tout, il passait par les mêmes procédures, les mêmes contacts qu'avec la drogue. Quelle différence ? Avec le recul, il était bien obligé de reconnaître qu'il aurait dû se montrer plus prudent, quand Dato Jamal avait fait monter sa

commission. Il aurait dû voir là un signe. Bien sûr, il avait eu le dernier mot, avec ce crétin de fonctionnaire, mais à quel prix ! Deux de ses meilleurs hommes s'étaient fait massacrer, et pour plusieurs millions de dollars de matériel avaient été confisqués – en même temps que le profit qu'il espérait faire sur cette transaction. Il avait espéré pouvoir revenir à Hong Kong la tête haute, non seulement vis-à-vis des autres Dai Lo, mais aussi de la vieille garde. Au lieu de quoi, il allait rentrer couvert de ridicule.

S'il rentrait.

Bientôt, Yang n'entendit plus les hélicoptères qui le cherchaient. Il sentait de nouveau ses doigts. Il se redressa péniblement, puis commença d'avancer lentement à travers la végétation qui bordait la rivière. Un peu plus haut, il aperçut un petit pont qui la franchissait, faisant communiquer l'usine et une grande clairière transformée en parking. Sans doute pour les employés qui avaient les moyens de se payer une voiture. Yang avait vu le Kiowa y atterrir, et une poignée d'hommes avaient débarqué pour aller fouiller les voitures et les environs. Il était peu probable qu'ils reviendraient.

Yang sentit le courage revenir quand il atteignit le parking et découvrit qu'il était désert, à l'exception des voitures stationnées. Il passa d'abord d'un véhicule à l'autre, en cherchant un qui soit ouvert et avec les clés sur le contact. Très vite, il comprit que ça ne serait pas si simple. Il limita ses recherches aux modèles les plus anciens, dont il pourrait plus facilement forcer les portières et bidouiller le démarreur. Il s'arrêta devant une Yugo grise en mauvais état, dont les vitres teintées le dissimuleraient quand il serait au volant. Sans doute à la suite d'un accident, les portières côté conducteur étaient enfoncées et disjointes de l'encadrement.

— Parfait, murmura Yang.

Il avait perdu son fusil d'assaut et son pistolet Walther dans la rivière, à proximité de l'hydrofoil. Il avait toujours à sa ceinture sa précieuse chaîne de combat. Articulée en sept parties, des baguettes en acier trempé liées entre elles par des anneaux, elle pouvait être utilisée comme un fouet ainsi qu'à la manière d'un nunchaku.

Yang lui improvisa une autre utilisation : il glissa une des baguettes entre une des portières déformées et la carrosserie, avant de la faire aller d'avant en arrière pour faire céder la serrure. Comme celle-ci résistait, il jura et sortit la chaîne. Il s'apprêtait à l'introduire à un autre endroit quand il discerna du mouvement sur le pont.

Il s'accroupit derrière la Yugo, et, regardant vers la rivière, il aperçut un des employés de l'usine qui passait le pont pour rejoindre le parking. Le type était seul. Yang flaira aussitôt une chance à saisir.

Une fois que l'autre eut franchi le pont d'un pas traînant, il traversa le parking, tout en plongeant les mains dans ses poches pour y pêcher

ses clés. Sa voiture était une Toyota Tercel gris métallisé, stationnée à quelques emplacements de la Yugo.

Toujours accroupi, Yang fit sans bruit le tour de la voiture, prenant une des extrémités de sa chaîne dans chaque main pour créer une sorte de garrot. Il attendit que le type soit en train de glisser sa clé dans la serrure de la Toyota pour passer à l'action.

L'autre dut sentir le mouvement, derrière lui, mais le temps qu'il se tourne, Yang était déjà sur lui. L'acier de la chaîne de combat enserra le cou du malheureux et étouffa son cri. Yang lui balança un genou dans l'entrejambe et se glissa derrière lui, sans desserrer la chaîne. Il y eut un court moment de lutte, mais l'autre n'avait aucune chance.

Quand son corps s'affaissa, sans vie, Yang tira une dernière fois sur la chaîne, puis il laissa glisser sa victime jusqu'au sol et libéra son arme. Il récupéra les clés de la Toyota, avant de tirer le type dans un coin sombre et retiré du parking, où personne ne le trouverait avant un moment. Une trentaine de secondes plus tard, le moteur de la Tercel démarra et Yang quitta le parking pour s'engager sur la route à deux voies qui menait à Jotuwi.

Black Warriors Ranch, Virginie

Hal Brognola rentrait juste d'une réunion avec le président des États-Unis. Le principal sujet de conversation avait été la recrudescence de la piraterie en mer de Chine du Sud et les risques auxquels on s'exposait si jamais des équipements sensibles tombaient aux mains des trafiquants, puis entre celles de terroristes ayant d'éventuelles visées contre les États-Unis. La réunion avait été décidée suite à l'incident de Jotuwi Port.

— Pour une fois, dit Brognola à Frank Vitali, le responsable du département 127, et à Eva Swanson, la responsable logistique des Black Warriors, il n'a pas été nécessaire de batailler pour convaincre les sceptiques. Les gens peuvent difficilement vous traiter d'alarmiste quand vous imaginez un scénario catastrophe et recevez dans la foulée une dépêche annonçant que ça vient juste de se passer.

— L'élément positif, dans l'histoire, c'est que la marchandise a été interceptée avant l'échange. On l'a échappé belle, remarqua Vitali.

— Pour l'instant. Rien ne nous dit qu'au moment où nous coïncions ces messieurs en Malaisie, il n'y avait pas une autre transaction en cours dans un autre port. On pourrait même imaginer que tout ce qui s'est passé à Jotuwi n'était qu'une opération de diversion... Et je reste persuadé qu'il y a un lien entre les séparatistes capturés à Jotuwi et ceux qui ont commis l'attentat à la voiture piégée sur lequel nous travaillons. La main gauche sait toujours ce que fait la droite...

Hal Brognola, Frank Vitali et Eva Swanson gagnèrent en silence la salle des ordinateurs du ranch, où Herman « Gadgets » Schwarz, Aaron Kurtzman et leurs assistants étaient comme toujours occupés à sillonner les profondeurs du cyberspace à la recherche d'informations susceptibles d'être utiles aux Black Warriors Ranch.

Grâce à des images satellites, celles des caméras de surveillance d'une usine de caoutchouc, et en procédant par élimination, Kurtzman pensait avoir déjà trouvé l'homme des triades qui était parvenu à échapper à Bolan.

— Il s'appelle Jiang Yang, annonça-t-il en attirant l'attention de Hal Brognola sur l'écran de son ordinateur.

On y voyait la photo d'identité judiciaire d'un Chinois d'environ vingt-cinq ans. Le regard mauvais, Yang avait le crâne rasé et un visage émacié dénué de toute pilosité.

— On le surnomme Tête de Mort – et je n'ai pas besoin de vous expliquer pourquoi, déclara Kurtzman.

Il se pencha pour prendre sa Thermos de café, et, avant de se servir, il leva la carafe isotherme à l'attention de ses amis, qui secouèrent la tête.

— Le début de son casier est un classique de la petite délinquance. Vol, agression, proxénétisme... bref, tout ce qu'on peut attendre d'un voyou qui fait son chemin dans la hiérarchie. Il y a deux ans, ajouta Kurtzman en faisant apparaître à l'écran un document récupéré dans une banque de données de la police de Hong Kong, on a pu lui coller un meurtre sur le dos et il a fait de la prison. D'une certaine manière, c'est comme si on lui avait permis de terminer ses études. Il a dû partager la cellule de quelqu'un de bien placé avec qui il s'est entendu à merveille, et, dès sa sortie, il s'est retrouvé avec la grosse légume du San Hop Kwan, un certain Hu Dzem.

— Oui, j'ai entendu parler de lui, acquiesça Vitali.

— Il touche un peu à tout, intervint l'ami Herman, mais son fonds de commerce est un réseau de prostitution à Hong Kong destiné à une population choisie. Yang a fait partie de l'équipe de recrutement à l'étranger.

— Un mac ? s'exclama Swanson.

— Disons plutôt un voleur de bétail. Son boulot consistait à alimenter les bordels de Dzem en marchandise « exotique » – des femmes blanches dans le cas des clients asiatiques.

— Quelque chose me dit que la plupart de ces jeunes femmes n'étaient pas consentantes..., remarqua encore Swanson.

— Et comment passe-t-on de la prostitution au trafic de pièces détachées nucléaires ?

— Nous travaillons toujours là-dessus. Mais nos recherches nous ont déjà permis d'établir un vrai *who's who* des personnes qui travaillent

avec Yang.

Kurtzman fit apparaître sur l'écran une quinzaine de photos de l'identité judiciaire d'autres membres de la triade San Hop Kwan.

— Je vais transmettre ça à Striker, ce qui lui permettra de surveiller les autres copains du bonhomme. On peut imaginer qu'il n'est pas venu tout seul en Malaisie...

Brognola hocha la tête.

— Autre chose, demanda Eva Swanson. Est-ce qu'on a découvert d'où venait le conteneur dans lequel se trouvaient les pièces de centrifugeuse ?

— Eh bien, sa dernière escale avant Jotuwi était l'île de Hainan.

— Je pensais que Hainan était juste un paradis touristique, remarqua Brognola.

— Dans sa quasi-totalité, oui. Mais il y a aussi quelques usines, précisa Gadgets. Nous essayons de voir si les pièces auraient pu être fabriquées là-bas. Les résultats devraient tomber dans l'heure.

— Beau boulot. Et s'il s'établissait que vous avez vu juste, il nous faudra savoir qui dirige ces usines.

— On travaille aussi déjà là-dessus.

À une des autres consoles de travail de la salle, une femme leva soudain la tête et lança :

— Ouah ! Je crois que j'ai quelque chose pour vous...

Swanson, Vitali et Brognola rejoignirent aussitôt Carmen Delahunt. Rien dans le physique de cette quinquagénaire passée par le F.B.I. avant de rejoindre les Black Warriors ne pouvait laisser penser qu'elle travaillait au sein de l'agence de renseignements et d'intervention la plus sensible et la plus secrète des États-Unis. Elle avait des cheveux d'un roux du genre « parce que je le vaux bien » et un esprit plein de drôlerie, qu'elle utilisait aussi volontiers qu'un rappeur débite des insanités.

— J'ai étudié de près le curriculum vitæ de notre ami Yang, expliqua-t-elle. Je suis ensuite partie de l'hypothèse qu'on l'avait peut-être retiré du circuit de la prostitution parce qu'il aurait un peu trop attiré l'attention sur lui avec une de ses esclaves venues d'ailleurs. Et là, bingo !

Delahunt fit glisser sa souris. Sur l'écran était affiché un article chargé sur le site du *Daily's* de San Francisco. Il y était question des frasques de la fille d'un magnat de la presse, Scott Kelmin. L'adolescente, Eva, qui passait d'un séjour en clinique de désintoxication à l'autre, avait disparu deux mois plus tôt.

Brognola se rappelait l'affaire.

— On a d'abord cru qu'il s'agissait d'une fugue, avant de privilégier la thèse de l'enlève... On pense qu'elle aurait été enlevée par la triade ?

— Ce n'est pas tout, lui répondit Delahunt en allant vers le bas de

l'article. Un témoin, une femme, a assisté à l'enlèvement, et elle a pu donner une description du ravisseur. Et devinez quoi ?

Swanson et Brognola virent apparaître sur l'écran un portrait-robot qui ressemblait de façon troublante à l'homme au crâne rasé dont ils avaient vu la photo d'identité judiciaire quelques instants plus tôt.

— D'accord, on dirait Yang, reconnut Brognola. Mais qu'est-ce qu'il foutait à San Francisco ?

— Le Chinatown de Frisco est la plus grosse filiale du San Hop Kwan aux États-Unis, expliqua Delahunt. Et pour qui cherche de jolies petites poupées blondes à donner en pâture à ses clients asiatiques, il y a des endroits pires que San Francisco...

CHAPITRE III

Hong Kong

Christine Wood coinça une mèche de cheveux dans le bandana couleur crème qu'elle portait autour de la tête. Elle se cachait derrière des lunettes de soleil à larges montures et revêtait un ensemble jogging sans marque, à l'encontre de ceux qui accoutraient plus de la moitié des femmes américaines présentes à bord du car de tourisme à deux étages. Ils venaient de traverser la partie de Lockhart Road saturée de bars à strip-tease et de clubs à hôtesse, et le bus tourna sur la droite pour s'engager sur Luard Street. La guide, une femme rondelette aux dents anormalement blanches et aux lèvres couleur prunes bien mûres, crut bon de lancer :

— Nous allons peut-être devoir effectuer un comptage des passagers, pour vérifier que ces messieurs sont encore tous avec nous !

Quelques rires se firent entendre dans la partie supérieure du bus. Wood se tourna vers son voisin et leva les yeux au ciel.

— Elle ne s'arrête jamais, celle-là !

— Une actrice refoulée, j'imagine.

— Ça, je veux bien le croire. Quelle plaie !

— Voyons, ma douce. Nous sommes là pour nous amuser, non ? Alors, ne gâche pas les choses.

Wood sourit avec raideur.

— Tout ce que tu voudras, mon chéri.

L'homme n'était pas le chéri de Christine Wood – pas plus qu'ils n'étaient ici pour s'amuser. Terrance Molvico était un agent de terrain pour le bureau de Hong Kong d'Inter-Trieve Investigations. Il était allé chercher Wood à l'aéroport plus tôt dans la semaine, alors qu'elle arrivait de San Francisco, et, au cours des deux derniers jours, ils avaient travaillé ensemble à chercher des pistes permettant de savoir ce qui était arrivé à Eva Kelmin. Si le réseau d'informateurs n'avait rien donné, ils avaient eu plus de chance, cet après-midi même, alors qu'ils montraient une photo de Kelmin aux gamins qui hantaient les ruelles

du quartier de Lan Kwai Fong. Deux d'entre eux affirmaient avoir vu Eva la semaine précédente, alors qu'on la faisait sortir d'une Lincoln Town Car devant un hôtel rénové de Hennessey Avenue. Selon les deux témoins, Kelmin avait crié pour qu'on l'aide, elle avait même tenté d'échapper aux deux hommes qui l'accompagnaient. Personne n'était intervenu, même quand les deux hommes avaient frappé la jeune fille du dos de la main, assez fort pour la faire tomber.

Molvico s'était aussitôt renseigné sur l'hôtel, et il était apparu, comme on pouvait s'y attendre, que le Dynasty Club était la propriété de la triade San Hop Kwan et servait de bordel pour des clients fortunés à la recherche de prestations impossibles à trouver dans les bouges de Lockhart Road. Il était évidemment exclu d'aller voir la police de Hong Kong – infiltrée par des éléments de la triade. Que cela leur plaise ou non, les agents d'Inter-Trieve allaient devoir prendre eux-mêmes les choses en main. Si tout se passait bien, ils pourraient ramener Eva sans aide et leur agence toucherait la récompense promise de trois millions de dollars – avec une très jolie prime à la clé pour Wood et Molvico.

Alors que le bus venait de s'engager sur Hennessey Avenue, Wood ouvrit son sac à main et récupéra l'appareil photo numérique qui s'y trouvait, à côté de son pistolet Ruger.

— Prêt ? demanda-t-elle à Molvico.

Il y avait beaucoup de circulation dans les deux sens, avec, au milieu de l'avenue, un terre-plein planté de pelouse et de vieux acacias habillés de guirlandes de lumières blanches. La partie sud de l'avenue était saturée de petites boutiques et d'hôtels pour touristes. L'un d'eux, le White Orchid Inn, était situé juste en face du bâtiment dans lequel Eva Kelmin avait visiblement été entraînée de force. Plus tôt dans la journée, Molvico y avait retenu une chambre au deuxième étage, donnant sur la rue. Un autre agent d'Inter-Trieve, Sam Chen, s'y trouvait déjà et surveillait le Dynasty.

La vue étant en partie masquée par les acacias, Wood avait eu l'idée d'utiliser un bus à impériale pour avoir un meilleur aperçu du premier étage du Dynasty, où le commerce sexuel du bordel était censé se tenir. Si les probabilités d'apercevoir Eva étaient plutôt minces, Wood pensait que plus ils obtiendraient d'informations sur la disposition des lieux, plus ils auraient de chance de libérer l'adolescente.

Le bus que Wood et Molvico avaient choisi présentait l'avantage de marquer un bref arrêt entre le Dynasty et le bâtiment voisin, une belle bâtisse du XIX^{ème} siècle à l'architecture coloniale. Tandis que la guide expliquait qu'elle était la demeure d'un préfet britannique dans les années précédant les fameuses guerres de l'opium, Molvico descendit la vitre de sa fenêtre et posa devant. Wood fit mine de prendre quelques photos de son prétendu mari.

— Hé ! j'ai cligné des yeux, sur celle-ci ! se plaignit-il. Allez, prends-en encore deux.

— J'ai remarqué que tu clignes toujours des yeux quand je te prends en photo ! C'est curieux, non ?

— C'est ta beauté qui m'éblouit !

Wood continua de mitrailler avec son appareil, visant au-dessus de l'épaule de Molvico le premier étage du Dynasty Club. Chaque chambre disposait d'un petit balcon donnant sur la rue. Si les rideaux étaient tirés aux fenêtres, il y avait de la lumière dans la plupart des chambres. Régulant le zoom au maximum, elle continua de prendre des photos alors que le bus repartait – elle parvint même à photographier à deux reprises la ruelle qui séparait l'hôtel du manoir XIX^{ème}.

— Alors ? demanda Molvico en se rasseyant à côté d'elle.

— Pas terrible. Mais j'ai vu un escalier de secours dans l'allée – qui nous avait échappé. Ça pourrait être utile.

— Et les fenêtres, sur les balcons ?

— Baies vitrées coulissantes. Il faudra réaliser des agrandissements pour en être sûr, mais je dirais qu'elles n'ont pas de système de fermeture particulier. Pas vraiment un obstacle, donc.

— Sauf que les fenêtres en question donnent sur une rue animée de jour comme de nuit. Je me dis que la meilleure solution, ce serait encore que je joue les michetons et que je me pointe là-bas en annonçant que j'ai envie de me taper un petit cul américain.

— C'est ce que je préfère, chez toi, commenta Christine Wood. Ton raffinement.

Molvico haussa les épaules.

— C'est comme ça qu'ils voient les Américains – alors, autant que je m'y mette tout de suite. L'idéal, ce serait qu'ils me donnent le choix entre plusieurs filles. Je la prends et je la fais sortir de là. Avec un peu de chance, sa chambre ne sera pas trop loin de l'escalier de secours et on pourra rejoindre l'avenue à toute allure. Une voiture nous attendra, moteur tournant... et mission accomplie !

Wood leva les yeux au ciel.

— C'est vraiment trop simple. Si jamais ça se passe comme ça, je te refile une partie de ma prime, promis !

— J'essaye de me montrer optimiste. Tu penses qu'on pourrait faire une tentative, ce soir ?

Wood secoua la tête.

— Inutile de précipiter les choses. Nous allons prendre le temps de bien tout organiser et nous passerons plutôt à l'action demain.

— Le temps va me paraître long. J'avoue que la perspective de rendre visite à ces jeunes filles commence à m'exciter sérieusement... À ce propos, ma chérie, que dirais-tu si nous retournions à la chambre, libérons Sam et...

— Dans tes rêves ! coupa Christine Wood. Et de toute façon, je ne mélange jamais le travail et le plaisir.

Eva Kelmin s'aspergea le visage d'eau froide, puis mouilla un gant de toilette. Elle l'essora et rejoignit avec lassitude sa chambre, où elle se laissa tomber sur son lit. Elle avait les yeux gonflés à force de pleurer et elle utilisa le gant de toilette comme une compresse, avec l'espoir de réduire le gonflement.

Une des premières choses que l'adolescente avait apprises après qu'on l'avait mise au travail au Dynasty, c'était que les clients étaient rebutés par les larmes ou la moindre manifestation de tristesse. Et si jamais ses geôliers venaient à apprendre qu'elle avait pleuré, il y aurait des conséquences. Des repas supprimés, des privilèges refusés et même des coups si jamais un de ces monstres était mal luné. Ces hommes, surtout le videur de l'hôtel, savaient comment faire mal à une femme sans laisser de traces – ce qui nuirait à leur commerce. Et il y avait pire : ces injections douloureuses qui se soldaient par des crampes et des vomissements. Elle y avait eu droit, une fois, le premier jour, et elle ne voulait plus jamais connaître cette expérience. Elle avait très vite compris que l'unique moyen de rendre sa vie supportable dans cette prison était de jouer le jeu, d'accueillir les clients avec le sourire, de découvrir ce qu'ils aimaient, puis de veiller à ce qu'ils s'en aillent satisfaits. Les filles les plus conciliantes échappaient à la tristesse des chambres intérieures, dépourvues de fenêtres. Comme Eva, elles avaient droit aux suites donnant sur l'avenue – et aussi aux meilleurs clients, des hommes moins portés sur le viol et les perversités en tout genre.

Il y avait au plafond de sa chambre un petit haut-parleur rond, un Interphone qui permettait aux geôliers d'Eva d'écouter pendant qu'elle était avec ses clients, et de s'assurer entre autres qu'elle ne disait rien qui risque de compromettre leur entreprise. Il leur permettait aussi de s'adresser à elle. Ainsi, aussitôt après avoir entendu un craquement en provenance du haut-parleur, Eva eut un mouvement de recul en reconnaissant une voix désormais trop familière – celle de Hu Dzem, le patron du bordel.

— Tu as un client, annonça-t-il.

Il parlait assez bien anglais, mais il avait fallu quelques jours à Eva pour s'habituer à sa prononciation.

— Un Mandarin. Il monte.

— Très bien, monsieur, répondit docilement Eva.

Hu Dzem appréciait la docilité.

— Il a dit qu'il aimait les pipes. Sans capote.

Eva arracha la compresse de ses yeux, et elle la serra avec force, maîtrisant son dégoût.

— Tu m’as entendu ?

— Oui, monsieur. Je veillerai à ce qu’il passe un bon moment.

— Voilà ce que j’aime, entendre.

Les yeux fixés sur le haut-parleur, Eva cacha sa main derrière son gant de toilette et tendit l’index. Elle faisait ce geste discrètement, car d’autres filles affirmaient qu’il y avait des caméras cachées dans les chambres, qui permettaient à leurs gardiens d’espionner les filles et de se rincer l’œil. On disait même que des enregistrements de leurs passes se retrouvaient sur DVD dans des sex-shops d’Europe et des États-Unis. L’idée épouvantait Eva quand elle songeait que quelqu’un pourrait la reconnaître et aller voir son père.

La jeune fille était l’unique enfant de Scott Kelmin. Ils ne s’étaient jamais bien entendus, tous les deux, et leurs relations n’avaient fait que se dégrader après la mort de la mère d’Eva. La gamine avait alors cherché à le blesser de toutes les manières possibles. Ses frasques de délinquante juvénile avaient été une première étape, qui avait plongé le magnat de la presse dans un état de rage et de frustration très satisfaisant pour elle. Mais ça n’était pas assez. Elle voulait lui faire honte, l’humilier, ternir sa réputation, lui faire payer les innombrables fois où il l’avait négligée au profit de son travail. Elle avait pensé qu’une fugue ferait l’affaire. Il serait fou d’inquiétude, il regretterait tout ce qu’il avait pu lui dire ou lui faire. Et, en effet, dans le dernier message qu’il lui avait laissé sur la messagerie de son téléphone portable, il l’implorait de revenir.

Sauf qu’il était trop tard. Elle avait rencontré Jiang Yang et gobé ses histoires sur les possibilités de faire une carrière de mannequin à l’étranger.

Des bobards.

Le temps qu’elle comprenne l’erreur qu’elle avait commise, Yang lui avait confisqué son téléphone et ses papiers, ainsi que tous ses objets personnels. Il l’avait emmenée à Hong Kong, où il l’avait présentée à Hu Dzem. À présent, elle n’avait guère d’espoir de revoir un jour son père. Et certaines nuits, quand elle avait terminé son travail et se retrouvait libre de pleurer tout son soûl, elle se prenait à rêver qu’on lui accordait la possibilité de rejoindre son pays, son père, dans les bras duquel elle courait se réfugier en lui disant combien elle était désolée de tout le chagrin qu’elle lui avait causé.

On frappa à la porte.

— Entrez !

Elle s’assit au bord de son lit, essuyant les larmes qu’elle avait laissées échapper. Elle portait un long déshabillé en satin rouge sur un ensemble de lingerie en dentelle noire. Elle se parfuma rapidement, puis glissa les pieds dans des mules à hauts talons et rejoignit la porte.

Son client était sur le point de frapper de nouveau quand elle lui

ouvrit la porte, un sourire radieux aux lèvres.

— Entre, dit-elle en mandarin.

C'était une des quelques formules qu'on lui avait apprises depuis son arrivée à Hong Kong. « Entre. Tu es très séduisant. Tu aimes, quand je fais ça ? Reviens me voir, cela me ferait plaisir. » Il n'en fallait pas plus.

Le client d'Eva avait une cinquantaine d'années, il devait avoir deux ou trois ans de plus que son père. Ses cheveux étaient clairsemés, il avait un visage terne, sans expression, avec de petits yeux grossis par ses lunettes à monture d'écaille. Son haleine sentait l'alcool. Elle lui prit la main pour le faire entrer et ferma derrière lui.

— Tu es très séduisant...

Hu Dzem pouvait remonter la lignée de ses ancêtres sur plus de quatre siècles, aux origines des triades, à l'époque des sociétés secrètes. La légende voulait que ses lointains aïeux aient été des fermiers en lutte dans les provinces du nord de la Chine, et avaient fini par s'unir à des groupes de hors-la-loi. Ils avaient prouvé une réelle aptitude au crime, plus qu'au travail des champs, et on avait vu des générations entières où aucun membre de la famille n'avait plongé les mains dans la terre.

Hu Dzem ne faisait pas exception. Dès l'âge de dix ans, il avait laissé tomber l'école pour relever les compteurs avec un oncle ; et quand il avait atteint l'âge adulte, il avait été élevé au statut de Dai Lo, ou Big Brother, et s'était vu accorder son propre territoire à gérer. Il avait bien travaillé, asseyant peu à peu son pouvoir à travers des alliances avec d'autres boss.

Deux ans plus tôt, suite à la mort inattendue du chef de la triade San Hop Kwan, il y avait eu une vacance du pouvoir dans les rangs supérieurs de la hiérarchie. Hu Dzem, qui était alors trésorier du groupe, était passé à l'action avec violence et efficacité, prenant rapidement le contrôle de l'organisation et des quatre mille membres qui composaient son réseau. Il dirigeait à présent les choses depuis le penthouse du Dynasty, une propriété à laquelle il tenait beaucoup, et se concentrait en particulier sur les diverses formes de racket qui étaient devenus la marque de fabrique du San Hop Kwan : usure, prostitution, drogue et jeu.

Contrairement aux parrains américains, qui menaient leurs syndicats avec une autorité dictatoriale, Dzem était partisan d'une certaine souplesse avec ses subalternes. Les Dai Lo avaient ainsi une plus grande autonomie sur leurs opérations que leurs équivalents américains ; si certains voulaient se tourner vers des activités autres que celles que Dzem privilégiait, c'était leur droit. Il n'avait exprimé qu'une réserve, concernant le marché des armes, notamment tout ce qui touchait au nucléaire. C'était trop dangereux car ça entraînait

l'interaction avec la politique mondiale. Trop gros pour lui.

Et, ce soir, il avait la preuve du bien-fondé de ses inquiétudes. Non seulement ses avertissements avaient été ignorés, mais il était confronté à une situation qui pouvait se révéler préjudiciable à l'organisation. D'après ses sources malaises, les choses avaient viré à l'aigre lors d'une transaction concernant une centrifugeuse nucléaire entre Jiang Yang – un de ses Dai Lo les plus incontrôlables – et des rebelles de la province indonésienne de Aceh.

L'affaire contenait tous les ingrédients d'un incident international, le genre d'événements qui allait amener les Agences du monde entier à braquer leurs projecteurs sur les activités du San Hop Kwan. Alors que les triades s'apprêtaient à élire dans quelques semaines leurs leaders locaux, comme tous les ans, cette histoire risquait d'avoir de graves répercussions. On allait se demander comment et pourquoi Dzem avait permis qu'une transaction aussi hasardeuse ait lieu.

— Je leur avais bien dit ! s'exclama Dzem en raccrochant violemment le téléphone de son bureau. Je leur avais dit que ça se finirait comme ça !

Il se leva. Dzem avait cinquante ans. Petit, trapu, il avait des cheveux blancs coiffés vers l'arrière qui dégageaient complètement son grand front. Son faible pour les lotions de bronzage avait fini par donner à sa peau une teinte rappelant celle d'une citrouille trop cuite. Ses goûts vestimentaires étaient tout aussi curieux, avec un penchant pour les costumes très près du corps qui exagéraient sa corpulence. Sans parler de tout un assortiment de bijoux en or trop voyants. On aurait dit une parodie de truand tout droit sortie d'une série Z hollywoodienne.

Il passa devant ses deux gardes du corps aux visages inexpressifs et gagna un petit bar aménagé près de l'immense baie vitrée orientée nord, d'où l'on apercevait les eaux de Port Victoria, baignées par le clair de lune, bien au-delà des bâtiments sordides de Lockhart Avenue.

En plus de Hu Dzem et de ses gardes du corps, la seule personne présente dans la pièce était Li Chuannan, le videur du Dynasty. Il fit mine d'ignorer le coup de colère de son patron et son regard glissa vers la rangée d'écrans connectés aux diverses caméras de surveillance dissimulées dans tout le bordel.

Sur l'un de ces écrans, il vit Eva Kelmin et son client mandarin, à qui elle faisait une gâterie. Il demeura impassible. Il avait vu ça des milliers de fois. Et il avait l'esprit ailleurs. Les nouvelles en provenance de Malaisie le touchaient bien plus que Hu Dzem pouvait s'en douter. Il avait le pressentiment que sa vie était sur le point de connaître un changement dramatique, aussi dramatique que celui qui l'avait amené à travailler pour Hu Dzem quelques années plus tôt. Doté d'un physique et d'une force hors du commun, il était devenu catcheur professionnel – on l'appelait le Fléau –, et ses succès lui avaient permis

de se retrouver sur le circuit américain. Mais un incident avec un spectateur trop excité, qui était resté paralysé après que Chuannan l'avait secoué un peu violemment, avait sonné le glas de sa carrière, l'heure de son retour en Chine et une période de disgrâce.

Les triades avaient toujours du travail pour les hommes de main un peu faibles d'esprit ; très vite, Chuannan avait pu intégrer l'entourage de Hu Dzem. Quand il n'occupait pas son poste de videur au Dynasty, cette montagne de muscles venait prêter main-forte pour les activités d'usure et d'extorsion de fonds. Jusque-là, il avait envoyé à l'hôpital près d'une quinzaine de mauvais payeurs. Une dizaine étaient allés directement à la morgue. Si Chuannan n'avait pas de problème de conscience avec ça, il restait persuadé de mériter mieux.

C'est ainsi qu'il avait noué des liens plus étroits avec Jiang Yang, à l'époque où ils travaillaient tous les deux au bordel – avant que Dzem ordonne le détachement de Yang quand il avait appris que les autorités recherchaient le Dai Lo, suite à l'enlèvement d'Eva Kelmin. Chuannan et Yang avaient passé quelques soirées dans les bars, et Yang lui avait peu à peu révélé les grands projets qu'il avait en tête. Des projets auxquels il était tout disposé à associer Chuannan.

— Tu ne vas pas rester le petit chien de Dzem durant toute ta vie, répétait Yang.

Si ça ne tenait qu'à lui, affirmait-il, Chuannan deviendrait lui aussi un Dai Lo. Ça n'était pas pour déplaire à Chuannan.

Li Chuannan et les gardes du corps échangèrent quelques sourires dans le dos de Hu Dzem en attendant que celui-ci en finisse avec sa petite crise. Ils avaient l'habitude. Une fois qu'il se fut tu, après avoir ingurgité un grand verre d'alcool, Chuannan demanda, aussi nonchalamment que possible :

— Qu'est-il arrivé à Jiang Yang ? Il a été arrêté ?

— Non, fit Dzem en se servant encore un verre. Il n'a pas été tué non plus. Dommage. Pourquoi tu demandes ça ?

Li Chuannan haussa les épaules.

— Comme ça, par curiosité.

— Eh bien, il est vivant. Pour l'instant.

Dzem vida un nouveau verre d'un trait et s'essuya les lèvres du dos de la main. Puis il leva les yeux sur Chuannan.

— Mais si jamais il revient ici, il faudra faire quelque chose à ce sujet.

CHAPITRE IV

Jotuwi Port, Malaisie

Dans le sillage du terrible tsunami de 2005, Lee-Kuan Mahr avait entrevu des opportunités et avait essayé d'en tirer un maximum de profit. Il était le propriétaire d'un petit dépôt de récupération situé près d'un lagon à l'eau stagnante et infesté de moustiques, s'étirant entre Jotuwi Port et l'aéroport régional voisin. Mahr avait été parmi les premiers à laisser de la place aux équipes de nettoyage et d'assainissement pour décharger les milliers de tonnes de débris et de décombres extraits des ruines de ce qui avait été des clubs de vacances et des villages de pêcheurs.

Mais, en voyant les barges décharger quotidiennement et sans répit leur cargaison, il avait eu vite fait de comprendre qu'il avait été trop gourmand. Il s'était alors tourné vers un cousin, Dai Lo dans une filiale du San Hop Kwan qui opérait du côté de Kuala Lumpur. Pour s'assurer l'aide de la triade, Mahr avait été contraint de révéler la nature du plan qui se cachait derrière son geste apparemment généreux. Une fois les décombres acheminés chez lui, il comptait utiliser des équipes pour fouiller dans ces tonnes de détritiques à la recherche de tout ce qui pouvait avoir de la valeur, avant de rejeter peu à peu le tout dans le lagon. Une fois que celui-ci aurait pratiquement disparu, il aurait loué des dragues pour apporter des tonnes de limon, qui recouvrirait le dépotoir. Une fois cette couche supérieure tassée et aplanie, Mahr se retrouverait en possession de trois mille six cents hectares de terrain prêts à être exploités.

Un plan tracé sur une nappe en papier, avec un projet de luxueux appartements, de bureaux et d'installations touristiques, avait suffi à susciter l'intérêt de la triade. Un accord avait été passé dans lequel Mahr, quoique avec réticence, avait cédé par écrit son droit d'exploitation de la terre pour un million de dollars, plus un intéressement sur les éventuels profits.

Les travaux avaient commencé presque aussitôt après la signature de

l'accord, mais de sérieux problèmes de logistique s'étaient présentés. Habitée à des retours sur investissement quasi immédiats, la triade avait assez vite perdu son intérêt pour le projet. Au bout d'un an, les choses avançaient à une allure d'escargot. À ce moment-là, Mahr avait déjà perdu au jeu la moitié de l'argent qui, pensait-il, lui durerait toute la vie. Dépit par sa bêtise et impatient de voir le manque de progrès des travaux d'enfouissement, il avait accusé la triade de ne pas respecter ses engagements et exigé qu'on lui restitue la propriété des lieux afin qu'il puisse trouver un autre partenaire. N'ayant obtenu aucune réponse, il était devenu agressif, était allé jusqu'à menacer de prévenir les autorités si on n'injectait pas des ressources supplémentaires dans le projet. Dans la longue suite des mauvaises décisions qu'il avait prises, c'était sans doute la pire.

Deux jours après sa menace, Mahr avait reçu la visite nocturne d'hommes de la triade, armés d'énormes couteaux de boucher. Il avait eu la main gauche tranchée net, et il y serait sans doute passé si un de ses employés n'avait pas entendu ses appels à l'aide.

Mahr avait perdu tout l'avant-bras dans l'histoire, et, tandis qu'il se remettait à l'hôpital, il avait reçu la visite de son cousin, venu lui transmettre un message de ses patrons : la prochaine fois que Mahr s'aviserait de menacer la triade, ce ne serait pas seulement la main, qu'on lui trancherait.

Huit mois avaient passé, et le rêve de Lee-Kuan Mahr s'était transformé en cauchemar absolu. Il vivait dans un mobile home branlant posé sur des parpaings, sur un coin de terre situé entre le dépôt de récupération d'origine et le lagon. L'endroit était hérissé de monticules de déchets plus ou moins hauts et puants, infestés de mouches, de rats et autres vermines. Les désespérés qui acceptaient de passer leurs journées à fouiller là-dedans en échange de deux repas et d'un vague abri étaient malades en permanence.

Tous les objets de valeur découverts devaient être remis aux hommes du San Hop Kwan qui se montraient à la fin de chaque journée et fouillaient tout le monde, pour s'assurer que rien n'était gardé. Les truands faisaient aussi des haltes régulières dans un grand abri de chantier installé au beau milieu du dépôt de récupération. Les travailleurs jugés les plus dignes de confiance y passaient leurs journées à aider une équipe du San Hop Kwan à fabriquer des amphétamines et transformer de l'héroïne en provenance du Triangle d'Or. C'était une planque idéale pour un laboratoire clandestin.

Il arrivait aussi que des jeunes filles enlevées dans des villages fermiers du Myanmar ou de Thaïlande soient retenues quelques jours sur place. Elles offraient un peu de « récréation » aux travailleurs et aux truands avant d'être expédiées sur la côte, pour une vie de prostitution forcée dans un des bordels de Hu Dzem à Hong Kong.

Mahr avait renoncé à voir un jour achevé le projet d'enfouissement des déchets – et encore moins la construction d'immeubles ou d'installations touristiques. En réalité, il avait presque renoncé à tout, et il passait ses journées dans son salon humide, à peine salubre, abruti par les sédatifs et perdu dans un nuage de fumée d'opium. Il attendait la mort, espérant vaguement qu'elle ne tarderait pas trop.

Cette semaine-là, les sordides partenaires de Mahr avaient été relevés par quelques hommes du San Hop Kwan venus de Hong Kong. Ils avaient abondamment puisé dans les réserves de nourriture et de boisson, utilisé son magnétoscope pour regarder des films porno et veillé à être les premiers à se servir dans les trouvailles des esclaves de Mahr – lequel ne pouvait que laisser faire.

Plus tôt dans la journée, durant un de ses rares moments de lucidité entre deux pipes d'opium, Mahr avait entendu plusieurs de ces hommes évoquer la possibilité d'emprunter un des hydrofoils normalement utilisés dans le lagon pour aider à diriger le placement des ordures. Ils voulaient remonter un des petits cours d'eau qui s'enfonçaient dans la jungle et avaient fait allusion à l'organisation d'une espèce de « surprise-party ». Pour Mahr, cela sentait clairement le piège, et il avait aussitôt décidé de faire comme s'il n'avait rien entendu, dans son propre intérêt.

Il faisait nuit quand Mahr fut sorti de sa stupeur par les jappements de la douzaine de chiens de garde qui patrouillaient la zone grillagée dans laquelle se trouvaient son mobile home et l'abri de chantier. Quelqu'un cria aux chiens de la fermer et Mahr entendit le grand portail s'ouvrir. Des phares balayèrent les rideaux des fenêtres, une voiture s'arrêta dehors. Un instant plus tard, un des membres de la triade – ce type effrayant dont le visage faisait penser à une tête de mort – pénétra dans la caravane, se débarrassant de sa chemise trempée. Malgré son état d'abrutissement, Mahr sentit combien Jian Yang puait. C'était encore pire que les remugles qu'exhalait le lagon.

– Qu'est-ce que tu regardes ? aboya Yang en se débarrassant de ses chaussures et en finissant de se déshabiller.

Sans attendre de réponse, que Mahr aurait bien été incapable de lui donner, Yang gagna la salle de bains du mobil home. Il laissa la porte ouverte, et le bruit de la douche se fit entendre. De la vapeur commença d'envahir le salon, jusqu'au fauteuil relax dans lequel Mahr était affalé. Un frisson glacé le parcourut soudain, et il se mit à trembler, submergé par un inexplicable sentiment d'appréhension. Le même sentiment qu'il avait eu la nuit où les hommes de la triade étaient venus lui couper le bras. Comme une prémonition.

Quelque chose de terrible allait arriver.

CHAPITRE V

Jotuwi Port, Malaisie

Bolan désigna l'écran de son ordinateur portable.

— Visiblement, c'est la zone qui nous intéresse.

Après que Tetlock avait réglé un certain nombre de détails suite au bref affrontement dans le port entre les commandos des Nations unies et les séparatistes Aceh, il avait accompagné Bolan jusqu'à un véhicule stationné dans une partie sécurisée du port. Le Guerrier y avait laissé son sac, qui contenait entre autres son ordinateur. Et ? comme prévu, il avait reçu du Black Warriors Ranch un certain nombre d'informations qu'il attendait pour déterminer la marche à suivre dans la suite des opérations.

En cet instant, il examinait avec Anthony Tetlock une vue satellite des terres de Lee-Kuan Mahr. Un document que lui avait envoyé Herman « Gadgets » Schwarz et qui avait été pris moins d'un quart d'heure plus tôt par un satellite-espion Orion, détourné de son orbite habituelle au-dessus de l'océan Indien. Bolan avait effectué un zoom sur le dépôt de récupération, jusqu'à distinguer le mobile home et l'abri de chantier. Si le document avait perdu en définition, il contenait assez de détails pour qu'ils aient une bonne idée de ce qu'ils regardaient.

— Ce périmètre intérieur, avec la grille, est plus fortifié que le reste de la propriété, observa Bolan.

— Sans parler des chiens de garde...

Les deux hommes étaient tapis à l'arrière du Humvee de Tetlock, qui avait quitté la route principale à une centaine de mètres avant l'entrée principale du dépôt de récupération. Deux autres commandos se trouvaient à l'avant, en plus du chauffeur. Un second véhicule avait continué, était passé devant l'entrée, et Bolan savait qu'il avait dû tourner et s'engager sur un chemin de terre qui traversait une parcelle séparant le lagon de l'aéroport régional de Jotuwi. Cinq hommes de Tetlock se trouvaient à son bord, attendant les ordres. Il fallait déterminer la meilleure manière de traverser le dépôt pour venir

participer à la capture de Jiang Yang.

Bolan avait déjà effectué le rapprochement entre la photo aérienne de la voiture qui se trouvait devant le mobile home et une série de clichés Satcam d'une Toyota Tercel circulant entre l'usine de la Société nationale malaise de caoutchouc et la côte, une heure après l'embuscade qui avait coûté la vie au chef des douanes Dato Jamal. Pour Bolan, il était clair que Yang avait utilisé la voiture pour échapper aux hélicoptères Kiowa qui le cherchaient dans la jungle – un véhicule apparemment récupéré sur le parking de l'usine à moins de deux kilomètres de l'endroit où les deux hommes s'étaient affrontés. En cet instant, l'un des hélicos avait été appelé pour venir patrouiller au-dessus du port tandis que les deux autres attendaient les ordres de Tetlock près d'un dépôt de marchandises. Tetlock ne les utiliserait qu'à la dernière minute, de crainte qu'ils alertent Yang et les autres flingueurs qui se trouvaient éventuellement avec lui.

Lentement, il élargit l'image Satcam sur son écran, puis il se concentra sur les limites du dépôt de récupération. Il y avait quelque chose de quasi surréaliste dans le tableau qu'offrait cette vaste étendue de terre jonchée de ses montagnes d'ordures. La plupart de ces déchets étaient impossibles à identifier, comme dans n'importe quel site d'enfouissement. Mais, ici et là, des objets plus importants se détachaient de ces décombres : des camions estropiés, des pans de murs entiers, ou encore de grands panneaux et des pancartes. Sur une bande de terre située près du lagon, on pouvait aussi distinguer une poignée de gens autour de petits feux de camps allumés, près des coques retournées de grands navires qui avaient dû être jetés comme des jouets sur le rivage par la violence du tsunami. Il y avait aussi les coques de bateaux plus petits, voiliers ou autres, qui n'étaient plus en état de naviguer, mais tenaient lieu d'abris à ces déshérités.

— Le campement des travailleurs, murmura Bolan en se rappelant les infos que lui avait envoyées Gadgets.

— Un vrai bidonville, murmura Tetlock. On pourra au moins obtenir le maximum pour ces salauds, au vu des conditions de travail et de vie insalubres qu'ils infligent à ces gens.

— Sans doute. Mais si on veut ces types, ce n'est pas simplement pour leur taper sur les doigts.

— Vous avez raison. En tout cas, pour revenir aux malheureux qui travaillent ici, nous n'avons rien à craindre d'eux. Ils n'ont aucune dette envers ceux qui les exploitent, et, en cas d'intervention, ils ne lèveront pas le petit doigt pour leur venir en aide. Au contraire.

— J'aimerais juste qu'ils restent en dehors de la ligne de tir et qu'ils nous laissent faire notre boulot. Ce sera sans doute déjà assez compliqué, sans qu'on ait en plus à se soucier d'éventuels dommages collatéraux.

Son compagnon l'interrompit brusquement :

— Qu'est-ce que vous dites de ça ?

Tetlock désignait une pointe de terre qui faisait un coude autour du flanc sud du lagon.

— Les détritiques sont amassés suffisamment haut pour nous permettre d'atteindre le périmètre intérieur sans être vus – et il y a une espèce de sentier qui circule au milieu de toutes ces saloperies. On devrait pouvoir se déplacer sans faire trop de bruit.

Bolan fit un zoom sur l'image. Tetlock avait raison. Une fois qu'ils auraient pénétré dans la propriété, ils pourraient utiliser les grues et autres gros engins, ainsi que les monticules de déchets, pour se rapprocher aussi discrètement que possible du mobile home et de l'abri de chantier.

— On va aussi patauger un peu dans l'eau, ajouta l'Exécuteur. Mais visiblement, ça n'est pas trop profond.

— Je pense ordonner à la seconde équipe d'arriver par l'autre côté, en passant par cette espèce de cimetière de voitures.

L'Exécuteur hocha la tête, déplaçant son attention vers le haut de l'image. Il y avait là quelques dizaines de véhicules, plus ou moins gros, qui donnaient l'impression d'avoir été passés dans une gigantesque machine à bretzels. La plupart des capots étaient ouverts, et les moteurs avaient été pillés pour récupérer les parties utilisables.

L'autre équipe aurait à progresser à travers des grandes mares d'eau saumâtre qui stagnait à l'intérieur du lagon.

— Il y a une chose en notre faveur, observa Tetlock, c'est que la sécurité semble assez relâchée. En dehors des chiens et de la clôture, je ne vois qu'un garde.

Il désigna une silhouette qui se tenait sur la passerelle d'un château d'eau à deux niveaux situé entre l'abri de chantier et le mobile home. La sentinelle était armée d'un fusil d'assaut, apparemment.

— Espérons qu'il est bien seul, remarqua Bolan. N'oubliez pas que ces images ont été prises il y a déjà plus d'une demi-heure. On va peut-être se retrouver dans une situation tout à faire différente.

— Sans compter qu'il y a peut-être d'autres hommes postés derrière certains de ces gros tas d'ordures – et invisibles sur le cliché satellite.

Bolan s'intéressa à deux petits camions stationnés l'un à côté de l'autre, près de l'abri.

— Ces deux véhicules m'ont tout l'air d'être en état de marche. Nous devons donc partir du principe qu'il y a quelque part là-bas d'autres ennemis potentiels. Probablement armés.

— Il faudra garder les yeux bien ouverts. Mais je vous avoue que j'aimerais bien ne pas avoir à gérer les chiens, dans l'équation que nous avons à résoudre.

— Exactement ce que j'étais en train de me dire, acquiesça Bolan. Et

j'ai même une idée qui devrait fonctionner.

CHAPITRE VI

Une fois qu'il se fut douché et changé, Jiang Yang déboula dans la cuisine de Lee-Kuan Mahr pour manger quelque chose. Il n'y avait pas beaucoup de choix : du tofu et des tranches de viande séchée qu'il fit passer avec un reste de saké glacé. Le mélange ne réussit pas à calmer sa faim ni à améliorer son humeur. Il fut tenté de passer sa colère sur Mahr, mais le manchot était affalé sur son fauteuil, pathétique, complètement dans les vapes. Yang alluma une cigarette et récupéra la télécommande de la télévision, là où Mahr l'avait laissée tomber.

Passant d'une chaîne à l'autre, il se retrouva sur une chaîne d'informations. Un reportage rapportait l'incident au port de Jotuwī, où des troupes des Nations unies s'étaient emparées de la cargaison d'un cargo indonésien après un échange de feu avec des pirates. Il ne fut pas fait mention des centrifugeuses, mais, dans une image en insert, on voyait des officiels du port poser au côté des liasses de billets trouvées sur les séparatistes Aceh qui avaient été capturés.

Yang jura en voyant tout ce fric, de l'argent sur lequel il comptait pour financer des projets qui lui auraient permis de s'émanciper de Hu Dzem. L'autre allait bien ricaner. Ne répétait-il pas sans arrêt que le trafic d'armes, a fortiori nucléaires, était un territoire à éviter ? Il en avait là une preuve éclatante.

Malgré tout, Yang avait encore un atout dans sa manche, un allié qui lui permettait de faire du business sans qu'il ait besoin de répondre aux questions de Dzem. Mais il n'était pas encore prêt à jouer cette carte. Pour l'instant, que ça lui plaise ou non, il devait composer avec son boss.

Curieusement, il n'y eut aucune mention de l'embuscade qui avait coûté la vie à Dato Jamal ni du fait que la triade soit liée d'une manière ou d'une autre à un de ces incidents. Yang ne s'expliquait pas pourquoi, mais ça le troubla quelque peu.

Lee-Kuan remua sur sa chaise et commença à ronfler. Yang le fusilla d'un regard mauvais, puis il coupa la télévision et laissa tomber la télécommande par terre. Il retourna dans la chambre pour y récupérer un 9 mm Glock qu'il fourra dans la ceinture de son pantalon propre.

Impatient de quitter les lieux, il cracha sur Mahr en guise d'adieu et sortit du mobile home. Dehors, trois chiens de garde étaient en train de se courser autour de la Tercel. Ils s'arrêtèrent en voyant Yang et commencèrent à gronder.

— Jouez à ça, les gars, maugréa Yang en sortant le Glock. Je connais des restos où la viande de clébard à bon prix est très appréciée.

Les chiens continuèrent de gronder, sans faire de mouvement vers Yang. Il les contourna et passa les deux camions stationnés. Il jeta un coup d'œil vers la sentinelle postée sur la passerelle du château d'eau. Le Dragunov du garde était dirigé vers un des chiens.

— Je n'attends qu'une excuse pour réduire ces saloperies en steak haché, gueula-t-il en relevant son arme. Comment ça s'est passé ?

— Je reviens seul, comme tu vois. Alors à ton avis, comment ça s'est passé ?

L'autre garda le silence. Yang le regarda un instant, avant de rejoindre l'abri de chantier et d'y pénétrer. À l'intérieur, l'air était saturé de fumée de cigarette qui étouffait la lumière des néons suspendus au plafond en arc de cercle. Une activité fébrile régnait dans la haute structure en tôle ondulée galvanisée. Sur la droite de Yang deux flingueurs venus de Kuala Lumpur aidaient quatre travailleurs à conditionner l'héroïne et la méthamphétamine fabriquée durant la semaine.

Yang estima qu'il y en avait pour quelques millions de dollars, dont aucun ne parviendrait jusqu'à lui, l'opération étant dirigée par Rhy Vhal, comme l'était la revente de tout ce qui était récupéré dans les tas de déchets. C'était cette entreprise qui occupait tout le reste de l'abri. Une douzaine d'hommes étaient occupés à faire le tri des trouvailles de la journée sur des établis, puis à les ranger sur des étagères. Celles du bas étaient réservées aux gros objets, comme les pièces de moteur ou les meubles, tandis que les bijoux, les montres et autres se retrouvaient plus haut.

De l'autre côté de l'abri de chantier, sur la gauche, un groupe de trois flingueurs étaient assis et remplissaient des caisses de pièces d'identité et documents divers sauvés des ordures. De façon assez surprenante, cette activité s'était révélée la plus lucrative de toute l'opération. À en croire Rhy Vhal, le vol d'identité assurait des rentrées d'argent plus importantes que tout le reste réuni.

Vhal, justement, travaillait à une des tables, à l'autre bout de l'abri. Il portait un blouson en cuir qui lui permettait d'exhiber ses tatouages, en plus du dragon San Hop Kwan. Dès qu'il aperçut Yang, il se leva pour le rejoindre. En remarquant son petit sourire méprisant, sur son visage grêlé d'acné, Yang comprit qu'il avait appris ce qui s'était passé.

— Alors, Tête de Mort, lança Vhal, on dirait que les Occidentaux ont raison quand ils disent qu'il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant

de l'avoir tué.

Yang le regarda sans répondre.

— On fait moins le mariole, hein ? poursuivit Vhal sur le même ton. On ne vient plus nous agiter des billets sous le nez et se foutre de nous, de notre humble tas de déchets ?

Les bras de Yang commencèrent à se tendre.

— Je suis venu chercher mes hommes, répondit-il froidement.

D'un geste, il désigna les deux seuls survivants de la petite armée qu'il avait amenée de Hong Kong. Ils étaient assis à une table voisine et jouaient aux cartes avec plusieurs flingueurs de Kuala Lumpur, utilisant comme jetons des morceaux de bijoux récupérés.

— Je m'en suis douté quand je t'ai vu entrer avec la queue entre les jambes, lança Vhal.

Il avait sciemment haussé la voix, pour se faire entendre des autres. Il y eut des gloussements du côté des hommes qui chargeaient la drogue dans les caisses.

— C'est facile pour toi de faire le malin, quand vous êtes vingt et nous trois.

Yang laissa sa main pendre sur le côté, afin de pouvoir s'emparer facilement de sa chaîne de combat.

Vhal adressa un petit sourire satisfait à ses hommes, puis il tourna le dos à Yang.

— Si tu veux, lança-t-il, on peut sortir et régler ça entre hommes.

Dans l'abri de chantier, toute activité cessa brusquement. Tous les yeux étaient braqués sur Yang et Vhal. Et si Yang ne quittait pas Vhal du regard, il vit des mains qui se portaient vers des flingues. Il savait qu'il n'avait rien à gagner en entrant dans le jeu de Vhal.

— Je suis venu ici chercher mes hommes et me tirer, déclara-t-il.

— Je vois. Ça ne me pose aucun problème. Il y a quand même une chose que j'aimerais que tu fasses, avant de partir.

Les hommes de Yang se levèrent et s'éloignèrent de la table de poker. Quand l'un d'eux laissa traîner sa main un peu trop près du flingue passé dans sa ceinture, il se trouva brusquement dans la ligne de mire de quatre armes, dont un Remington à canon scié.

— Tu nous as manqué de respect, tout à l'heure, dit Vhal à Yang. Tu nous présentes tes excuses, et tu pourras aller où tu voudras.

Yang comprit qu'il n'avait pas le choix. Ou bien il cédait, ou bien il acceptait un affrontement où ses hommes et lui n'avaient aucune chance de s'en sortir vivants. En entrant dans la triade, il avait su qu'un jour ou l'autre il serait confronté à une situation de ce genre.

Résigné, il hésita un instant, se demandant s'il allait combattre avec sa chaîne de combat ou bien utiliser le Glock. Mais tout changea brusquement lorsque le silence qui emplissait l'abri de chantier fut soudain brisé par une explosion, au-dehors.

CHAPITRE VII

Anthony Tetlock leva son M-16 et jeta un coup d'œil à travers les broussailles qui prospéraient autour du gros poêle en métal rouillé derrière lequel un membre de son équipe et lui étaient couchés. Ils étaient passés sans problème à travers la clôture séparant le dépôt de récupération de la route et ils avaient progressé d'une vingtaine de mètres. La seconde clôture délimitant le périmètre protégé se trouvait à une trentaine de mètres devant eux. Tetlock regarda le trou qu'il venait de creuser avec le fusil équipé du lance-grenades M-203. Comme il l'espérait, les chiens avaient été attirés par l'ouverture, et ils étaient en train de passer à travers. Il y avait heureusement une ravine assez profonde pleine d'ordures entre les animaux et Tetlock, et il doutait qu'ils essaieraient de franchir cet obstacle.

Alors que Tetlock récupérait à sa ceinture une autre grenade, le lieutenant du SAS à la retraite Bryce O'Shayne dirigea le canon de son fusil, un Genesis Patriot monté sur un bipied, vers le château d'eau. Dès que la sentinelle se montra sur la passerelle pour voir ce qui se passait, O'Shayne plaça le flingueur au milieu de ses fils de croisés et pressa la détente. Le Genesis recula contre son épaule tandis qu'une balle 7.62 mm NATO jaillissait du canon de trente centimètres. La sentinelle laissa tomber son fusil et passa par-dessus la balustrade du château d'eau.

À ce moment-là, la grenade de Tetlock avait déjà giclé du tube du M-203, tournoyant dans la nuit. Le projectile heurta le sol et explosa à trois mètres de l'ouverture pratiquée dans la clôture, libérant une boule de feu qui embrasa toute la végétation environnante. Le mur de flammes et de fumée ainsi créé dissuaderait durablement les chiens de retourner à l'intérieur.

— Ça fonctionne à merveille, murmura Tetlock.

— Sauf qu'on a un nouveau problème, répliqua O'Shayne en déplaçant le fusil sur son bipied.

Tetlock suivit la direction du fusil. À travers le nuage de fumée en pleine expansion, il entrevit des hommes en armes gicler de l'abri de chantier.

— Un nouveau problème, oui, confirma-t-il.

L'affrontement entre Jiang Yang et Rhy Vhal prit fin au moment où les deux hommes entendirent un coup de feu suivre l'explosion. Le bruit du corps de la sentinelle qui s'écrasait au sol, à l'extérieur, évacua les quelques doutes qui pouvaient subsister sur la nature de la situation.

— C'est vous ? aboya Vhal avec rage alors que Yang et ses hommes se précipitaient vers l'ouverture de la tente.

— Bien sûr que non ! répliqua Yang.

Il récupéra son Glock. Vhal avait déjà son pistolet en main et l'avait braqué sur Yang. Mais il abaissa le canon.

— On réglera nos comptes plus tard.

Ignorant la menace, Yang se tourna vers ses hommes et leur fit signe de se joindre aux autres. Pour lui, il était déjà clair que les autorités avaient réussi d'une manière ou d'une autre à le pister jusque dans le dépôt de récupération. Du même coup, les flics, sans le vouloir, lui avaient sauvé la vie. Il comptait bien profiter de ce sursis.

Quand les premiers hommes qui sortaient par l'accès principal de l'abri de chantier furent accueillis par les balles d'un fusil, Vhal cria aux autres d'essayer les autres issues, sur les côtés. Les flingueurs changèrent de direction et passèrent à côté des tables où la drogue était conditionnée. Les autres s'étaient jetés au sol et planqués sous les tables.

Yang attendit que Vhal le quitte des yeux et il suivit les autres. Mais au moment où ils sortaient sur le côté en formation désordonnée, il s'attarda et se jeta à son tour au sol, pour aller se planquer derrière une étagère métallique sur laquelle s'entassaient notamment des pièces de moteur. Il laisserait les autres affronter l'ennemi. Pour ce qui le concernait, il n'avait qu'une priorité : sauver sa peau.

Bolan et les deux hommes de l'E.I.D. progressaient dans une eau qui leur arrivait aux chevilles, entre les monticules de détrit, quand le Guerrier, en pleine escalade, entendit une fusillade. La montagne de déchets les empêchait de voir ce qui se passait, mais au nombre de coups de feu tirés, l'Exécuteur comprit que les autres affrontaient une opposition plus importante que prévue. D'après le plan sur lequel ils s'étaient entendus, Bolan et son équipe devaient trouver leur chemin dans le labyrinthe, afin de se rapprocher du périmètre intérieur.

Bolan décida de changer ce plan.

— On se déploie et on prend de la hauteur, dit-il aux autres. Je veux voir ce qui se passe.

Son M-16 en bandoulière, il sortit de la boue et entreprit d'escalader la butte la plus proche. L'ensemble était instable, des débris cédaient

sous son poids, et il dut s'aider de ses mains pour ne pas retomber. Il aperçut quelques rats qui filaient, ici et là. Il s'arrêta en entendant la voix de Tetlock dans son oreillette, reliée au talkie-walkie accroché à sa ceinture.

— On a droit à un sacré comité d'accueil, ici.

— J'ai entendu ça, oui. Combien ?

— Difficile à dire. Ils sont sortis de l'abri de chantier et ils arrivent sur nous de tous les côtés. Peut-être une vingtaine. On a pu se débarrasser de la sentinelle et faire sortir les chiens. Mais la fumée va jouer contre nous, maintenant.

— Et l'autre équipe ?

— Ils sont sur place, mais ils essuient aussi des coups de feu, expliqua Tetlock. J'appelle les Kiowa en soutien. Alors, restez au large du périmètre intérieur. Ce sera préférable quand ils commenceront à balancer leurs roquettes.

— Compris.

Regardant par-dessus son épaule, Bolan aperçut ses équipiers qui escaladaient comme lui les monticules de débris.

— Nous sommes presque en position de vous apporter un peu d'appui, annonça-t-il à Tetlock.

— Bien. Ça va les empêcher de se disperser jusqu'à ce que les hélicos arrivent. Dès qu'on aura pu passer la fumée, on fera de même.

— N'oubliez pas les chiens, l'avertit Bolan.

— Le conseil vaut pour vous. Je ne les vois plus, mais ils doivent bien être quelque part...

Bolan coupa la communication et entreprit de finir l'ascension du tas de rebuts. Au sommet, il se laissa aller sur le ventre, ignorant les morceaux de déchets qui dépassaient ici. Sa jambe le faisait souffrir, mais tenait bon. Une petite consolation étant donné les circonstances, songea-t-il.

Alors qu'il avait amené le M-16 contre son épaule pour tirer, il découvrit que son champ de vision était en partie obstrué par un autre monticule. Il ne voyait pas le mobile home, et tout ce qu'il distinguait de l'abri de chantier, c'était son toit arrondi. Pour le château d'eau, c'était une autre histoire. Bolan apercevait le réservoir, ainsi que la passerelle qui le ceinturait. Deux hommes venaient justement d'atteindre la plate-forme, où ils s'étaient accroupis, braquant leurs fusils vers le nord. Quand ils ouvrirent le feu, Bolan comprit qu'ils avaient repéré la troisième unité qui avançait sur eux.

Le M-16 n'était pas conçu pour le tir de sniper, mais il n'était pas question de laisser les autres se faire tirer comme des lapins. La crosse bien calée contre l'épaule, Bolan visa et tira en déplaçant légèrement son arme pour compenser sa précision limitée. Il atteignit un des deux flingueurs, qui passa par-dessus la rambarde. L'autre alla se planquer

de l'autre côté de la citerne. Il reparut pour balancer un essaim de balles chemisées en direction de Bolan.

Les premiers projectiles manquèrent leur cible, mais le Guerrier savait qu'il avait tout intérêt à bouger rapidement. Et il ne pouvait pas reculer. Après avoir vidé son chargeur en direction du flingueur, il se laissa dégringoler de l'autre côté de la montagne de déchets. Une fois en bas, il se retrouva sur un sentier plus large que celui qu'il avait emprunté jusque-là. À côté de lui était stationné un chariot élévateur de quatre tonnes chargé d'une multitude de tambours de machines à laver. Il y avait de profondes empreintes de pneus devant et derrière l'engin ; il était donc en état de marche. Bolan grimpa dans la cabine. Les clés étaient sur le contact.

— Un point pour nous, dit-il.

CHAPITRE VIII

Jack Grimaldi était aux commandes d'un Grumman F-14 Tomcat emprunté au porte-avions *USS Ronald Regan*. Il volait à 12 000 pieds, au-dessus de l'océan Indien, assez bas pour distinguer quelques navires naviguant vers les lumières clignotantes de Singapour et la pointe sud de la péninsule malaise. Il consulta l'heure sur son tableau de bord, puis annonça :

— Dix minutes avant l'atterrissage !

— Compris, répondit Frank Vitali, qui se trouvait derrière lui.

Il avait les yeux rivés au HUD – le système d'affichage tête haute. Si le poste d'officier d'armement n'était pas sa spécialité, il en savait assez sur les commandes et s'était retrouvé suffisamment souvent dans ce genre de situation pour connaître la musique. Mais à en croire le briefing qu'ils avaient reçu d'Herman « Gadgets » Schwarz avant de prendre l'air, on n'aurait pas à en arriver là.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi on ne pouvait pas utiliser un des avions de la flotte banalisée du Ranch, remarqua-t-il. Quel besoin de devoir emprunter ce coucou à la marine pour une simple opération de récupération ?

— Les ordres sont les ordres. Et je crois qu'on craignait... attends une seconde.

Grimaldi se brancha sur une ligne sécurisée qui le mit en relation avec Gadgets. Il écouta sans rien dire ou presque.

— Changement de programme ! annonça-t-il à Vitali une fois la communication terminée. Les Satcam ont apparemment les signes d'une bagarre dans le dépôt de récupération où se trouve Striker. D'après ce que j'ai compris, en se magnant le derrière, on devrait avoir une chance de nous joindre à la partie.

Jotuwi Port, Malaisie

Quand un flingueur accroupi à côté de Rhy Vhal laissa échapper un

gémissement et s'écroula, le crâne pulvérisé par une balle ennemie, le Dai Lo poussa un juron et récupéra le fusil du cadavre. Il était planqué à côté de la benne à ordures qui se trouvait derrière le mobile home de Lee-Kuan Mahr, où il était allé se réfugier après avoir échangé des coups de feu avec les hommes qui avaient investi le dépôt par le nord.

Vhal affronta quelques balles ennemies, scrutant le terrain jusqu'à ce qu'il repère les flammes de canon. Il visa et utilisa les dernières cartouches qui restaient dans son chargeur. Comme on ne répliquait pas, il décida qu'il avait dû atteindre sa cible. Mais il y en avait encore beaucoup d'autres, il le savait.

Abandonnant le fusil désormais inutile, il se rabattit sur son Browning Hi-Power. Il dégageait du pouce le cran de sûreté quand son moral déjà entamé prit un nouveau coup.

À l'horizon, les lumières d'un hélicoptère apparurent. Il devait venir de l'aéroport voisin, décida Vhal. Pour ne rien arranger, un autre hélico le suivait. Quand un puissant projecteur s'alluma sur le ventre du premier Kiowa, Vhal comprit que ses chances de retourner la situation en sa faveur s'amenuisaient à chaque seconde.

Des coups de feu claquaient tout autour de lui, mais, pour l'instant, il n'était la cible de personne. Tirant parti de ce répit, il courut vers le château d'eau. Là, deux de ses hommes avaient remplacé la sentinelle sur la passerelle et tiraillaient sur l'ennemi.

— Continuez comme ça ! hurla Vhal.

— Des hélicos arrivent ! lança un des hommes.

— Je m'occupe de ça ! Continuez !

Un autre flingueur était couché, mort, près de la porte la plus proche de l'abri de chantier. Vhal enjamba le cadavre et se rua à l'intérieur. Il fut accueilli par deux balles 9 mm. L'un des projectiles lui frôla l'oreille droite. L'autre l'atteignit au côté, déviant au niveau d'une côte avant de ressortir dans le dos. Il ignora la douleur qui le transperçait, mit un genou en terre et se tourna vers l'origine des coups de feu.

Il crut d'abord que c'était Jiang Yang qui l'attendait là, mais il repéra deux des travailleurs qui se tenaient près d'un immense meuble de rangement qui servait d'armurerie. Ils avaient apparemment explosé le cadenas et s'étaient armés. Vhal vit aussi que l'un de ces salauds avait fourré à l'intérieur de sa chemise des sachets de drogues qu'il était en train de mettre en caisses quelques minutes plus tôt.

Il ne fallut qu'une fraction de seconde au pourri pour estimer la situation et répliquer. Il avait plus l'habitude des armes à feu que les deux autres. L'un des deux hommes était déjà mort quand Vhal les rejoignit. Et il abattit l'autre d'une balle en pleine tête, à bout portant.

— Ça t'apprendra, connard ! brailla-t-il.

Il saignait beaucoup, au côté. Il ôta rapidement son blouson de cuir pour estimer les dégâts. La blessure était assez propre, qui exigerait

quand même quelques litres de sang en perfusion et du temps pour qu'il se remette complètement. Mais ce n'était pas le moment de jouer les fillettes. Dans le meuble qui faisait office d'armurerie, il trouva à côté des AK-47 un lance-missiles d'épaule Stinger. Il ne s'attendait pas à trouver une arme pareille ici. Mais il sut tout de suite comment il allait l'utiliser.

Le feu de broussailles faisait toujours rage, pour une grande part à l'extérieur du périmètre intérieur ; en plus de la végétation, les déchets les plus inflammables avaient également pris feu, dégageant une fumée noire et emplissant l'air d'une puanteur âcre. Les yeux brûlants, secoués de quintes de toux, Tetlock et O'Shayne tentaient d'échapper à cette fumée ; ils atteignirent enfin un point d'où ils pouvaient de nouveau voir l'abri de chantier.

Tetlock scruta les lieux du regard et il compta au moins douze de leurs ennemis au sol. Il distingua aussi les flammes de canon de trois hommes embusqués derrière les camions et la Toyota volée que Yang avait utilisée pour fuir la jungle.

Dans le ciel, les deux Kiowa faisaient du quasi surplace, chassant la fumée en même temps qu'ils balayaient le camp de leurs projecteurs. Quand on commença à leur tirer dessus, les pilotes répliquèrent aussitôt avec les mitrailleuses calibre .50 montées à l'avant des appareils. Dans le camp adverse, le bilan des victimes s'alourdit encore.

— Ils ne sont pas de trop, commenta O'Shayne, qui cala son bipied sur une pierre plate et chercha une cible dans sa lunette.

De son côté, Tetlock avait mis une charge de 40 mm dans son lance-grenades et évaluait la meilleure façon de l'utiliser. Plusieurs flingueurs San Hop Kwan s'étaient entassés dans un des camions, un Ford F-150 poussiéreux. L'un d'eux passa au volant tandis que les autres, derrière, se mettaient à tirer sur le Kiowa le plus proche. Le conducteur passa la marche arrière pour manœuvrer.

Tetlock se prépara. Quand le camion repartit vers l'avant, en direction du portail, il visa et balança son projectile qui fila dans la nuit dans un chuintement menaçant. La grenade fut légèrement déviée en passant la clôture, mais elle explosa en creusant un cratère juste sur la droite du camion. Une des roues avant fut arrachée, le Ford fit une embardée et il alla percuter un énorme conduit métallique qui dépassait du sol, avec une violence telle que le véhicule fit la culbute par l'avant. À l'arrière, les hommes furent éjectés tandis que le chauffeur passait à travers le pare-brise.

— Joli coup, commenta O'Shayne qui acheva un des flingueurs projetés hors du camion.

L'euphorie des deux hommes fut de courte durée. Tetlock vit soudain le sillage de fumée caractéristique d'un missile Stinger filer vers un des

Kiowa. La seconde d'après, l'hélicoptère disparut dans une terrible explosion qui fit pleuvoir sur l'abri de chantier et ses environs de gros morceaux de métal incandescent. Ce qui restait de la carcasse de l'hélicoptère tomba lourdement sur le mobile home de Lee-Kuan Mahr. L'habitation se transforma dans la seconde en un terrible brasier. Tetlock entendit à l'intérieur un hurlement glaçant, qui mourut presque aussitôt dans les flammes.

Tetlock contemplait le spectacle avec fascination quand il eut brusquement l'impression de recevoir un coup de massue. Un sniper, posté sur le château d'eau, venait de l'atteindre à l'épaule droite, juste au-dessus du gilet pare-balles qu'il avait enfilé en prévision du bordel qui était en train de se révéler pire que prévu. Il tituba vers l'arrière et tomba, grimaçant de douleur. Dans la foulée, une autre balle l'atteignit à la cuisse.

O'Shayne abandonna son fusil et se redressa pour venir aider Tetlock et le sortir de la ligne de feu. Ce beau geste lui fut fatal : la balle suivante du sniper lui transperça le cou, traversant l'épine dorsale et la carotide. Il s'écroula sur Tetlock, l'inondant de son sang.

— Enculés ! hurla Tetlock.

Il chercha à se dégager, sans résultat. Il n'avait plus de force. Lui aussi perdait son sang à grosses giclées. Et alors que les combats se poursuivaient, tout autour de lui, il se sentit lentement glisser vers un gouffre sans fond.

CHAPITRE IX

En voyant le Kiowa tomber, abattu par un missile sol-air, Bolan songea que cela changeait beaucoup de choses à la situation – mais rien au plan qu’il avait prévu, ne serait-ce que pour tenter d’empêcher l’autre hélicoptère de connaître le même sort que le premier.

Gêné par le chargement du chariot élévateur, le Guerrier était contraint de sortir en partie de la cabine de l’engin pour voir s’il n’y avait pas d’obstacle devant lui. Il s’exposait du même coup aux balles ennemies. Il put néanmoins repérer un des flingueurs postés sur la passerelle du château d’eau. Le sniper venait de tirer en direction de la route, dans la zone où devaient se trouver Tetlock et O’Shayne. Mais le moteur du chariot attira son attention, et les balles 7.62 commencèrent de marteler l’engin.

Bolan se réfugia dans la cabine. Le pied sur l’accélérateur, tenant le volant d’une main, il continua d’avancer vers la clôture du périmètre intérieur. Soudain, deux chiens surgirent de nulle part et se ruèrent vers le gros véhicule. Le Beretta vomit une triple rafale qui arrêta net un des animaux. L’autre fila aussitôt.

Le chariot arriva sur la clôture, cisillant un des poteaux, et tressaillit à peine en franchissant l’obstacle. L’Exécuteur tourna le volant pour diriger le véhicule vers le château d’eau. Les balles ennemies continuaient de s’abattre inutilement sur le chargement métallique qui le protégeait, à l’avant.

Sur la banquette de la cabine de conduite, près de Bolan, il y avait une boîte à outils. Le Guerrier rangea le Beretta dans son holster, et, soulevant le coffret métallique, il le posa sur la pédale de l’accélérateur, à la place de son pied. Il attendit une ou deux secondes, le temps de s’assurer que la boîte restait en place, puis il sauta du véhicule. La réception ne fut pas aussi bonne que prévu, et une violente douleur au niveau du jarret irradiia dans tout son corps. Il put quand même profiter de son élan pour rouler jusqu’à un camion renversé vers l’avant.

Bolan ayant laissé son M-16 dans le monte-charge, il récupéra un AK-47 abandonné auprès d’un cadavre. Il était sur le point de s’occuper

du salaud qui lui tirait dessus depuis le château d'eau, quand il vit l'édifice s'incliner sur le côté. C'était le monte-charge qui venait de le percuter.

Le pourri s'accrocha comme il put à la rambarde. Mais la tour était en train de basculer de plus en plus vite. Le type fut éjecté, et il s'écrasa au sol juste avant que la structure ne s'abatte sur lui. La citerne vola en éclats et un petit torrent se mit à couler à travers le dépôt.

Le Kiowa encore en l'air suivait le rivage du lagon, et il s'apprêtait à revenir survoler l'enceinte. Bolan tenta de repérer l'homme qui utilisait le lance-missiles. C'est alors qu'il entendit dans son oreillette un filet de voix, aussi faible que désespéré.

— Foutez le camp ! disait Tetlock. Quittez la zone visée.

— Ça va ? interrogea Bolan en cherchant à voir à travers la fumée la position présumée de Tetlock.

— Foutez... le camp. Un jet...

Ce fut tout.

Bolan ignorait ce que l'agent des Nations unies cherchait exactement à lui dire. Mais l'urgence qu'il avait sentie dans sa voix était bien réelle et il décida de tenir compte de son avertissement. Il courait en boitillant vers l'ouverture faite dans la clôture, le AK-47 en main, quand le ciel s'illumina soudain. Le deuxième Kiowa venait de succomber à la piqure mortelle d'un autre Stinger.

* * *

Rhy Vhal jubilait En regardant les restes incandescents de l'hélicoptère s'abattre au sol comme une pluie de météorites, il fit mine d'amener le tube du lanceur à ses lèvres pour l'embrasser. Euphorique, il sentit à peine la brûlure – de même qu'il avait oublié sa blessure, rapidement nettoyée et pansée durant son bref passage dans l'abri de chantier.

Deux tirs, deux hélicoptères. C'était quand même bien, non ?

La bataille n'était pas encore gagnée, il le savait, mais il avait marqué un point décisif – deux points, même. Regonflé par le sentiment d'une victoire à portée de la main, il laissa de côté le lance-missiles au profit de son Browning Hi-Power.

Il quitta l'amas de réfrigérateurs et de glaciers derrière lequel il s'était caché pour s'avancer avec témérité à travers le champ de bataille. Il avait rejoint le chariot élévateur abandonné quand il dut brusquement se mettre à couvert : des coups de feu tirés par deux survivants du camp adverse. Il les aperçut à la faveur des flammes qui montaient des restes de la carlingue du second Kiowa. L'appareil s'était

écrasé derrière la clôture du périmètre intérieur. Les deux types en faisaient le tour, attirés par la brèche qu'avait ouverte le chariot.

Vhal cala son bras contre l'arrière du chariot, et, tenant le HP-35 à deux mains, il vida le reste de son chargeur de treize cartouches et sourit quand il vit les deux hommes s'effondrer près de l'ouverture, l'un mortellement blessé à la tête et l'autre touché à la jambe droite et au tibia.

— C'est vraiment trop facile ! murmura-t-il en jubilant.

Bolan se tapit juste à l'extérieur de la clôture, derrière un des gros engins, une grue équipée d'une énorme pince électromagnétique. Il vit les hommes des Nations unies s'écrouler et suivit aussitôt du regard la trajectoire probable des balles qui venaient de les faucher. Entre la fumée et les flammes de tous les foyers, ici et là, repérer le flingueur n'avait rien d'évident. Le Guerrier pouvait à peine distinguer la silhouette du chariot élévateur.

Il rejoignit les deux hommes et comprit aussitôt que l'un d'eux était mort. Il était sur le point d'aller porter secours à l'autre quand l'ennemi ouvrit de nouveau le feu, avec une violence redoublée, sur le blessé alors que celui-ci tentait de se mettre à l'abri en rampant. De nombreux projectiles firent mouche, et il s'immobilisa soudain, le visage dans la boue.

Une rage glacée submergea Bolan. Au mépris de sa propre sécurité, il se hissa sur les chenilles de la grue aimantée, puis il fit le tour devant la cabine pour rejoindre la flèche, sur laquelle il grimpa. Il monta jusqu'à ce qu'il soit en mesure de distinguer le sniper, posté derrière le chariot élévateur ; il pouvait même voir les tatouages de ses bras à la lueur des flammes.

Se suspendant à ses jambes et ses cuisses, Bolan sortit son Beretta et déplia la poignée métallique antérieure. Mais le temps qu'il ait le flingueur dans sa ligne de mire, l'autre l'avait également repéré et levait son AK-47 dans sa direction.

L'Exécuteur fut le plus rapide. Le pourri valsa vers l'arrière, lâchant son fusil pour porter la main à son épaule. Il tomba derrière le chariot élévateur, hors de vue, et Bolan comprit qu'il était toujours vivant en l'entendant hurler. Un instant plus tard, d'autres hommes apparurent, qui se mirent à tirer sur ce qui restait des forces des Nations unies, tout en filant vers l'abri de chantier. Bolan abattit l'un d'eux en pleine course, avant de descendre de quelques mètres sur son perchoir pour éviter la réplique.

Quand il put de nouveau regarder vers le chariot élévateur, il vit le type au tatouage qui entraînait en titubant dans l'abri. Les autres suivirent, l'un après l'autre.

Bolan continua de descendre. Tetlock l'avait averti de rester à l'écart

du périmètre intérieur, mais le Guerrier n'avait pas l'intention de laisser à l'ennemi une chance de se regrouper.

Il finissait de descendre la flèche de la grue, quand son harnais se prit dans un gros boulon en saillie. Ses pieds perdirent prise. La courroie de son holster se déchira et il se sentit tomber. Il n'était pas si haut, mais il atterrit maladroitement, bascula par-dessus le châssis et alla tomber au sol, vaguement étourdi. À cet instant, il fut rejoint par ceux des hommes des Nations unies qui avaient investi le dépôt de récupération avec lui au tout début.

— On dirait qu'ils veulent nous jouer un remake de *Règlement de comptes à O.K. Corral*, remarqua l'un d'eux, les yeux fixés sur l'abri de chantier.

Bolan hochait la tête, tout en réfléchissant déjà à un plan, quand il leva brusquement les yeux vers le ciel. Il entendait un bruit étrange, pareil au bourdonnement lointain d'un vaisseau spatial dans un film de science-fiction. Sauf qu'il s'agissait de tout autre chose. Dans un flash, Bolan mit en rapport ce bruit, qu'il connaissait, avec ce que lui avait dit Tetlock, un peu plus tôt.

— À couvert ! hurla-t-il.

Il attrapa les deux autres et les entraîna avec lui au sol. Ils venaient de s'aplatir quand une bombe de plus d'une tonne, une GBU-24 Paveway III, s'abattit sur l'abri de chantier. L'explosion qui suivit fut si assourdissante et aveuglante qu'on aurait pu croire que le soleil lui-même s'était écrasé sur Terre.

Bolan attendit une vingtaine de secondes avant de se redresser, sérieusement ébranlé, les oreilles emplies d'une désagréable sonnerie. Les deux autres l'imitèrent.

— Mais qu'est-ce que c'était que ça ? cria l'un d'eux en contemplant le cratère fumant qui se trouvait à l'emplacement où s'élevait l'abri de chantier quelques secondes plus tôt.

— Oh ! Ce n'est rien, répliqua l'Exécuteur. Ce sont des copains à moi qui s'amuse.

CHAPITRE X

Au moment de l'explosion de la bombe, des débris et du shrapnel avaient volé de tous les côtés. Le souffle, pareil à celui d'un ouragan, avait renversé pratiquement toute la clôture et envoyé les camions et le Toyota Tercel rebondir au loin. Le chariot élévateur se trouvait si près de l'épicentre qu'il avait été soulevé et projeté à une vingtaine de mètres, retombant dans la fournaise qu'était devenu le mobile home en flammes.

Le cratère était toujours en feu, mais les quatre unités de pompiers venues de Jotui Port avaient eu raison des autres foyers disséminés ici et là. Des sirènes hurlaient dans la nuit illuminée par les gyrophares des ambulances et des véhicules de police qui se succédaient sur la petite route d'accès menant au cœur du dépôt de récupération.

De la fumée s'élevait encore des décombres des deux Kiowa abattus. Le campement des esclaves du dépôt de récupération avait été inondé, et les autorités avaient rassemblé tout ce petit monde dans une clairière afin de procéder aux interrogatoires. D'autres flics continuaient d'explorer les lieux, armés de fusils et de puissantes lampes électriques, à la recherche de survivants, truands ou travailleurs.

Bolan n'avait pas encore pleinement retrouvé l'ouïe, et son tendon, au niveau du jarret, lui faisait un mal de chien. Mais à part un pansement glacé et la paire de béquilles qu'on lui avait proposée, il avait renoncé à se faire soigner par les nombreux médecins et ambulanciers arrivés sur place – ils avaient largement de quoi faire avec des blessés plus graves. Parmi eux, Anthony Tetlock, couché sur un brancard qu'on venait de faire glisser à l'intérieur d'une ambulance. On craignait qu'il ait perdu trop de sang : il avait glissé dans un coma profond et risquait de n'en ressortir jamais.

Le regard du Guerrier glissa vers le brancard voisin, où le cadavre de Bryce O'Shayne avait déjà été enveloppé dans un sac à glissière en néoprène noir. Les pertes avaient été lourdes. À part Bolan et les deux hommes qui se trouvaient avec lui au moment de l'explosion de la bombe, seul un autre homme de leur équipe avait survécu aux

combats. Et les quatre occupants des Kiowa avaient été pulvérisés. Même s'il y avait beaucoup plus de victimes dans les rangs du San Hop Kwan, Bolan pas plus que les autres n'éprouvaient le moindre triomphalisme.

Il recula tandis qu'on fermait les portières de l'ambulance et suivit des yeux le véhicule qui s'éloignait. L'Exécuteur ne cessait de faire jouer sa mâchoire pour tenter de déplacer la pression qui s'exerçait sur ses tympans. Soudain, il sentit et entendit un pop, dans son oreille droite, puis dans la gauche. Il eut l'impression qu'on venait soudain de monter le volume de tout ce qui se passait autour de lui. Les sirènes, les cris, le chuintement de la vapeur qui montait du cratère creusé par la bombe...

Il entendit aussi une voix familière qui l'appelait.

— Hé, Striker !

Bolan pivota sur ses béquilles et regarda derrière lui. Une jeep militaire venait de s'arrêter à côté d'une voiture de la police locale. Jack Grimaldi était au volant, coiffé d'une casquette *USS Ronald Reagan*. À son côté, était assis un homme plus grand, aux cheveux sombres.

— Ça me fait vraiment plaisir de te voir ! lança Frank Vitali en descendant de la jeep pour rejoindre Bolan.

— Même chose pour moi, répondit le Guerrier. J'aime assez quand les bureaucrates viennent un peu sur le terrain.

Il désigna le chaudron noyé d'eau où s'élevait auparavant l'abri de chantier et ajouta :

— Beau lancer que vous avez exécuté là.

Grimaldi haussa les épaules.

— Merci, mais c'est la technologie qui s'est chargée de tout. On n'a eu qu'à appuyer sur le bouton...

— ... et à croiser les doigts ensuite, je dois te l'avouer, ajouta Vitali. On nous avait affirmé que tout le monde, de ton côté, avait reçu la consigne de rester à l'écart. Mais nous n'avions aucun moyen de savoir si tu avais suivi cette recommandation.

— Il s'en est fallu d'un rien, avoua Bolan, qui ajouta : Comment avez-vous réussi à joindre Tetlock ?

— On ne s'en est pas chargé directement, expliqua Grimaldi. C'est Gadgets et son équipe, au Ranch, qui ont réussi ce prodige. Ils ont pu entrer en liaison avec Tetlock, à qui ils ont communiqué notre heure probable d'arrivée et certaines recommandations.

— Comment va-t-il, au fait ? interrogea Vitali.

Bolan secoua la tête.

— Je ne suis pas certain qu'il s'en sorte.

Les trois hommes observèrent un instant de silence tandis qu'ils se dirigeaient vers le cratère.

Puis Bolan fit un résumé des affrontements que venait de connaître

le dépôt de récupération.

Ils s'immobilisèrent à une bonne vingtaine de mètres du cratère, arrêtés par le rugissement des tuyaux et lances d'incendie et la chaleur intense qui se dégageait du grand trou. Le feu avait pu être éteint, sur un côté, ce qui avait permis à des hommes en combinaisons ignifugées de descendre à la recherche de corps ou d'éventuels survivants. Sans trop d'espoir pour ces derniers, car pratiquement tout à l'intérieur du cratère avait été réduit à l'état de braises. On distinguait juste des pièces de machinerie parmi les décombres.

Les hommes qui se trouvaient dans le cratère s'écartèrent brusquement en se bousculant, quand une paroi de débris saturés d'eau s'effondra soudain sur elle-même. Un vrai glissement de terrain.

— Bon sang, regardez ça ! s'exclama Grimaldi.

Il désignait une partie de l'abri qui avait réussi à demeurer intacte malgré la bombe et l'incendie qui avait suivi. Le glissement avait entamé la dalle de la construction en tôle ondulée, révélant un aspect inattendu de sa structure.

— Un sous-sol, dit Bolan.

— Pas seulement, répliqua Vitali.

Une des équipes de télévision qui survolaient les lieux à bord d'hélicoptères avait aperçu le glissement et braqué un puissant projecteur sur le cratère. Malgré toute la fumée qui continuait de monter du trou, Bolan et les autres virent dans le mur du sous-sol une ouverture qui avait été à l'évidence faite par l'homme. Il ne fallut qu'une fraction de seconde à l'Exécuteur pour comprendre que ses ennemis ne s'étaient pas forcément précipités dans l'abri de chantier pour y chercher des armes.

— Un tunnel, dit-il. J'espère qu'ils n'auront pas eu le temps de l'utiliser...

Aéroport régional de Jotuiwi

Jiang Yang avait entendu parler du tunnel le premier jour où ses hommes et lui-même étaient arrivés en Malaisie pour surveiller la transaction de la centrifugeuse. On avait offert de les loger dans des chambrées improvisées situées dans le sous-sol de l'abri de chantier, mais l'endroit était aussi exigu que mal ventilé, et au milieu de leur première nuit à Jotuiwi, Yang et ses collègues avaient décidé qu'ils préféraient se passer des ronflements et odeurs corporelles de leurs équivalents de Kuala Lumpur. Les installations sordides du mobile home de Lee-Kuan Mahr avaient apporté un mieux, très relatif, mais Yang avait affronté des conditions plus difficiles encore en prison.

Lorsque Yang avait remarqué le tunnel, un des hommes de Rhy Vhal

avait expliqué que le passage menait à l'aéroport et qu'il était utilisé pour transporter des marchandises de contrebande, du dépôt à l'aéroport ou en sens inverse. Ils disposaient là-bas d'un hangar privé. Yang avait noté l'information dans un coin de son cerveau, songeant que ce tunnel pouvait aussi être utilisé pour fuir en cas de problème ; et dès que le siège du dépôt de récupération avait commencé, sa première pensée avait été de se précipiter au sous-sol.

Alors qu'il roulait vers la piste de décollage aux commandes du Raytheon Beechjet 400 qu'il pilotait lors de son arrivée à Jotowi plus tôt dans la semaine, Yang se félicitait d'avoir été prudent et d'avoir prévu une porte de sortie. D'où il se trouvait, il pouvait en cet instant apercevoir toute l'activité du côté du dépôt de récupération. Il était à peu près certain que tous ses hommes et ceux de Vhal avaient été tués ou capturés. Pour sa part, il n'avait aucun remords à avoir choisi la fuite plutôt que de rester pour combattre l'ennemi.

Par deux fois, il leur avait échappé. Par deux fois, il avait été largement surpassé en nombre et il avait pourtant réussi à renverser le cours des choses et rester en vie. Tout cela était de bon augure, songea-t-il. Il voyait là un signe que la Destinée veillait sur lui, et qu'une fois rentré à Hong Kong, il trouverait bien le moyen d'échapper à la colère de Hu Dzem sans avoir à jouer l'atout qu'il gardait dans sa manche.

« La chance est avec moi », se répéta-t-il, alors que son avion décollait.

CHAPITRE XI

Hong Kong

Christine Wood était une mordue de fitness, et, à part arpenter les rues à la recherche d'Eva Kelmin, elle n'avait pas fait d'exercice depuis son arrivée à Hong Kong. Dès leur retour à l'hôtel, elle laissa l'appareil photo à Molvico et se rendit à la salle de gym du White Orchid, refait à neuf et ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

De son côté, Molvico devait transférer les photos du Dynasty Club de l'appareil numérique à un ordinateur portable. Elles l'aideraient à préciser le plan qu'il réalisait avec son collègue, Sam Chen. Plus ils seraient préparés, et plus ils auraient de chances de libérer Eva et de la ramener aux États-Unis.

Étant donné l'heure tardive, le centre de fitness était presque vide. Il n'y avait qu'une poignée de purs et durs sur les bancs de musculation et les équipements cardio-vasculaires. Une paroi d'escalade, qui occupait tout un mur bordé de tapis de sol rembourrés, attira tout de suite l'attention de Wood.

Il y avait trois niveaux de difficulté pour rejoindre le plafond. Wood, qui avait fait de l'escalade quelques mois plus tôt, choisit sans hésiter le niveau intermédiaire. Une jeune employée la rejoignit pour l'équiper d'un harnais de sécurité, mais Wood secoua la tête.

— Je n'en ai pas besoin, dit-elle.

— Je suis désolée, mais c'est obligatoire.

Suzi, c'était le prénom indiqué sur son badge, désigna un panneau sur lequel était inscrit le règlement.

— Si je tombe, il y a les tapis de sol, insista Wood.

— Désolé, mais c'est le règlement, insista l'autre. C'est pour votre sécurité.

— Mais j'ai signé une décharge, quand je me suis inscrite. Si vous voulez, je suis prête à ajouter une mention particulière concernant ce mur, si jamais je tombais. Vous ne serez pas responsable, et moi je pourrai m'amuser tranquillement.

Suzi regarda autour d'elle et, esquissant un sourire, elle avoua :

— Entre nous, je déteste utiliser ce harnais, moi aussi. Je vais voir ce que je peux faire...

— Vous êtes gentille, merci.

Suzi revint vers le comptoir d'inscription, s'arrêtant auprès d'une femme pour lui régler son vélo. La cliente dit quelque chose qui la fit rire, d'un rire juvénile, presque enfantin. L'observant avec attention, Wood songea que l'employée de la salle de fitness devait avoir à peu près le même âge qu'Eva Kelmin.

Cette pensée l'emplit de tristesse. Eva n'était pas la première fugueuse que Wood voyait sombrer dans l'enfer de la prostitution. Elle s'était déjà retrouvée sur plusieurs missions comparables ; et si elle avait pu chaque fois rendre la fugitive à sa famille, elle avait constaté ensuite les dégâts : toutes ces jeunes filles étaient irrémédiablement changées par leur expérience, et pas pour le meilleur. Une adolescente avait sombré dans l'héroïne, unique moyen qu'elle avait trouvé pour oublier son expérience. Une autre avait continué dans la prostitution, ce qui lui avait valu d'être déshéritée et de retomber au plus bas. Une troisième jeune femme avait pris la sale habitude de se balader à bord de voitures volées, et elle était morte à la suite d'une course-poursuite avec la police.

D'une manière ou d'une autre, Wood craignait qu'Eva soit condamnée à un destin de ce genre – et que jamais plus elle ne soit capable, comme Suzi, de partir d'un éclat de rire frais et innocent. On lui avait probablement volé ça.

Wood était en train de s'étirer quand Suzi revint avec un clip-board. Apparemment, Wood n'était pas la première à avoir un problème avec le harnais, car la décharge qu'elle avait signée en s'inscrivant avait été agrémentée d'un petit addendum apposé avec un tampon encreur. Elle disait y pratiquer le mur d'escalade à ses risques et périls. Elle parapha rapidement cette nouvelle clause et rendit le clip-board à Suzi.

— Merci, lui dit-elle.

— Je vous en prie. Amusez-vous bien.

Wood s'apprêtait à commencer son escalade, quand un type d'âge moyen quitta un des bancs de musculation, se passant une serviette sur le visage.

— Ohé, ma belle ! lança-t-il à Suzi avec un fort accent du Texas. L'heure est venue pour Spiderman d'entrer en action. À moins que tu en aies bientôt terminé avec le boulot. Dans ce cas, je me grimperais bien autre chose que ce mur... si tu vois ce que je veux dire.

Wood leva les yeux au ciel, et elle laissa la malheureuse Suzi avec l'autre crétin. En temps normal, elle utilisait des chaussures spécifiques, pour l'escalade, mais les multi-sports qu'elle portait étaient assez souples pour lui permettre de progresser sur le mur sans trop de

difficultés. Elle ne se pressait pas, préférant prendre son temps pour sentir le travail de ses muscles à chacun de ses mouvements.

— La jolie dame peut accélérer le rythme ? entendit-elle soudain.

Wood regarda par-dessus son épaule, et elle vit le Texan qui se trouvait deux ou trois mètres au-dessous d'elle. Il avait mis le harnais de sécurité, qui lui permettait de monter rapidement, sans trop se soucier de tomber.

— Je vous demande pardon ?

— Le prenez pas mal, surtout ! fit l'autre avec un sourire plein de fausses dents. La vue est des plus plaisantes, mais vous ne pourriez pas vous mettre un instant sur le côté, pour laisser passer un homme ?

— Un homme ? Si vous en voyez un, prévenez-moi, surtout.

— Ouah ! Une femme comme je les aime !

— Où est-ce que vous avez appris à grimper comme ça ?

— Curieuse, hein ? Je sais faire plein d'autres trucs, vous savez, ajouta le Texan avec un clin d'œil. Si vous voulez, je peux vous montrer... Intéressée ?

Wood tendit le bras vers la droite, pour y trouver une prise, et elle se déplaça sur la paroi la plus difficile.

— Le passage est libre, Casanova. Allez-y.

— J'imagine que la réponse à ma question est « non » ?

— On ne peut rien vous cacher.

L'autre haussa les épaules.

— Vous ne savez pas ce que vous perdez...

Wood ne répondit rien. Restant où elle était, elle laissa le Texan passer. Très vite, il ralentit le rythme, visiblement à bout de souffle. Elle réprima un sourire et se concentra sur la paroi qu'elle affrontait maintenant. Sans se presser, elle monta et dépassa le Texan, bloqué à quelques mètres du sommet.

— Vous voulez que je prévienne les secours ? lui lança-t-elle.

Il la regarda d'un sale œil. Toujours essoufflé, les muscles tétanisés, il lâcha dans un murmure :

— Connasse.

— À vos souhaits.

Soudain remonté, le type reprit son escalade. Il semblait décidé à rattraper Wood et peut-être même arriver en haut avant elle. Elle avait une bonne longueur d'avance sur lui, quand son pied gauche dérapa soudain et qu'elle dut le reposer en catastrophe sur la prise que le Texan venait d'agripper.

— Aïe !

Ses deux pieds lâchèrent, puis ses mains, et il partit en arrière. Il se retrouva suspendu par la courroie de sécurité de son harnais, agitant les bras et les jambes. Wood eut droit à quelques noms d'oiseaux, mais elle poursuivit son ascension sans s'occuper de lui, pour atteindre le

haut de la paroi. Quand elle eut atteint le rebord, elle s'y assit, et, sans un regard pour le Texan, elle agita la main vers Suzi, qui observait la scène.

— Les super héros ne sont plus ce qu'ils étaient. Pas vrai, Spiderman ?

Christine Wood venait de passer plus d'une heure dans le centre de fitness. Douchée et changée, elle laissa son sac de gym dans sa chambre et se rendit dans la suite voisine, pour y retrouver Molvico et Chen.

Sam Chen était un grand Sino-américain dégingandé aux cheveux coupés très court, avec un bouc sur la pointe du menton. Il était posté à la fenêtre donnant sur Hennessey Avenue, surveillant le Dynasty Club à travers les acacias.

— Du nouveau ? interrogea Wood.

Chen secoua la tête.

— C'est plutôt mort, là-bas.

— Et rien non plus du côté des photos, annonça Molvico.

Il se trouvait à la table du salon de la suite, partageant son attention entre son ordinateur et la salade de nouilles croustillantes au poulet qu'il avait fait monter.

— Juste de quoi apporter quelques modifications à notre vision des lieux, ajouta-t-il.

Wood le rejoignit, piquant au passage une feuille de laitue. Sur l'écran de l'ordinateur était affiché un plan du deuxième étage du Dynasty. Il avait été réalisé sur un logiciel informatique grâce aux documents administratifs, notamment les permis de construire, qu'Inter-Trieve avait pu se procurer les jours précédents. Il se basait aussi sur les quelques témoignages de première main de clients du bordel appartenant à l'équipe d'informateurs de l'agence. Molvico avait indiqué quelles chambres étaient utilisées pour les rendez-vous galants et quelles autres servaient à d'autres activités de la triade.

Ce n'était pas précisé sur le plan, mais Molvico et Chen avaient déjà appris que les chambres donnant sur l'avenue semblaient réservées à une clientèle choisie, tandis que les clients plus douteux, voire déviants, se retrouvaient dans des chambres intérieures dépourvues de fenêtres. Molvico venait d'ajouter au plan l'escalier de secours qui se trouvait dans l'allée et d'indiquer que les baies vitrées des balcons étaient coulissantes.

Wood soupira et rejoignit la fenêtre de leur chambre, à côté de Chen, pour regarder vers le bordel.

— Tiens bon, petite, dit-elle en s'adressant à Eva Kelmin. On arrive.

Eva Kelmin venait de se débarrasser de son dernier client. Directeur dans une entreprise d'électronique, ce type de quarante-cinq ans puait

la cigarette et caressait le rêve secret de faire du *stand-up*. Rire à ses plaisanteries incessantes, et lamentables, s'était révélé plus difficile encore que de le satisfaire physiquement.

Après son départ, Eva se fit couler un bain brûlant et tenta de laver son corps de ce qu'il avait subi durant la journée. Il lui fallait aussi se détendre pour passer une bonne nuit ; elle affrontait plus facilement son existence au Dynasty en étant bien reposée.

Machinalement, comme chaque fois, elle suivit des yeux les motifs que dessinait le carrelage en faux marbre, pour tenter d'y découvrir une silhouette. Quand elle était petite, elle se prêtait à un exercice du même genre avec sa mère –, mais, à cette époque, c'étaient les nuages qui la faisaient rêver.

Elle avait du mal, cette fois. Et puis, une silhouette émergea enfin des motifs, qui se matérialisa avec une telle clarté qu'Eva retint son souffle et ferma les yeux pour tenter de la faire disparaître. Mais lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle était toujours là : celle d'une Faucheuse, dans une grande robe à capuche qui dissimulait son visage, avec, en main, une faux à la lame émoussée.

Inévitablement, elle pensa encore à sa mère. Peu après sa mort, Eva avait découvert le journal de Mandy Kelmin, caché dans un coin de la serre où elle passait le plus clair de son temps, perdue dans ses pensées. Eva avait lu avec une fascination morbide le récit de la bataille de sa mère contre la dépression – un combat dont Eva n'avait jamais eu conscience. Sa mère évoquait les voix qui la hantaient, lui soufflaient qu'il n'y avait qu'une façon de mettre un terme à sa douleur. À un moment, elle avait commencé de se référer à un conseiller fantôme qu'elle appelait la Faucheuse. Et à la dernière page du journal, écrit la veille du jour où elle s'était donné la mort, la mère d'Eva avait écrit : « La Faucheuse dit que c'est pour demain. Merci. »

Le souvenir de ce cauchemar arracha à Eva un violent sanglot qui résonna dans la petite salle de bains. Des larmes jaillirent de ses yeux. Elle cligna des paupières pour les combattre et fixa de nouveau le carrelage. La Faucheuse était toujours là. Eva s'aperçut alors que ce n'était pas une faux, qu'elle tenait, mais plutôt un rasoir, comme celui qu'elle utilisait pour se raser les jambes.

Ce rasoir se trouvait dans un porte-savon en plastique au pied de la baignoire. Eva se pencha en avant pour le récupérer et regarda encore une fois le motif du carrelage. Elle était prête, mais la Faucheuse semblait avoir disparu. Elle reparut quand Eva se laissa aller en arrière, son rasoir en main. Un calme étrange s'empara d'elle.

Peut-être était-ce sa mère qui avait envoyé la Faucheuse, se dit-elle. Et pourquoi pas, après tout ? Sa mère avait toujours veillé sur elle, elle s'était toujours efforcée de lui rendre la vie plus facile et agréable, de la reconforter quand elle en avait besoin. C'était peut-être ce qu'elle était

en train de faire en cet instant : elle lui avait envoyé la Faucheuse pour lui montrer la meilleure façon d'échapper à cet enfer...

Le flingue de Li Chuannan n'avait pas besoin d'être nettoyé. Mais le videur du Dynasty était agité, et il n'avait rien trouvé de mieux pour passer le temps. Il y avait encore un client au club – une espèce de tordu porté sur le bondage, qui faisait des trucs avec des sangles à une des filles des chambres intérieures. Chuannan ne pouvait pas partir tant que l'autre n'en aurait pas terminé.

Entre ses mains immenses, le Tokarev TT-33 à huit coups avait presque l'air d'un jouet. Le pourri se trouvait dans le bureau en penthouse de Hu Dzem, surveillant sur les écrans de contrôle que le malade du bondage n'allait pas trop loin. Quelques semaines auparavant, une pute avait été un peu trop malmenée par un client, et Chuannan s'était retrouvé avec un cadavre sur les bras. Il était tard, et il n'avait aucune envie de traverser la ville avec un corps dans son coffre, en quête d'un endroit où s'en débarrasser.

Ce dont Chuannan avait vraiment envie, c'était de sortir boire un coup. Et pas juste un coup. Il avait envie de se bourrer la gueule et de se battre avec le premier crétin venu pour se défouler. Il avait besoin d'évacuer la rage qui l'habitait depuis que Hu Dzem avait fait allusion à la possibilité qu'on lui demande d'éliminer Jiang Yang – à condition que celui-ci revienne entier de Malaisie, bien sûr.

Chuannan n'aimait pas la tournure que prenaient les choses. Il lui faudrait bientôt choisir clairement son camp, entre Jiang Yang et Hu Dzem. S'il faisait le mauvais choix, non seulement il perdrait les privilèges et le style de vie dont il jouissait en étant l'homme de main de Dzem, mais il avait toutes les chances de finir lui aussi dans un coffre de bagnole.

Il faisait aller et venir une brosse dans le canon du Tokarev quand la voix stridente de Hu Dzem emplit la pièce.

— Non, pas ça ! s'écria-t-il en laissant tomber le combiné du téléphone dans lequel il chuchotait.

Il quitta son bureau, bousculant presque ses deux gardes du corps.

— Arrêtez-la !

Surpris, Chuannan leva les yeux de son flingue et jeta un coup d'œil vers l'écran où la pute qui se trouvait avec l'amateur de bondage ne lui parut pas en plus mauvaise posture que cela.

— Pas elle ! aboya Dzem, qui désigna un autre écran. Elle !

Li Chuannan déplaça son regard. Une autre caméra située dans la salle de bains d'Eva Kelmin montrait la jeune fille en train de presser un rasoir contre son poignet alors qu'elle venait de s'asseoir sur le bord de la baignoire. Affolé, le videur se leva aussitôt et fonça vers la porte. Mais, avant qu'il l'ait atteinte, Dzem cria :

— Non, attends ! C'est bon, elle vient de le poser.

Chuannan s'arrêta et se tourna vers son patron. Les deux gardes du corps faisaient visiblement des efforts pour rester impassibles. Pour eux, Dzem se laissait encore aller à un de ces petits accès de nervosité dont il était coutumier. Chuannan les soupçonnait de se foutre copieusement de sa gueule quand ils n'étaient pas de service. Mais le sujet n'était pas là.

— Je devrais peut-être aller jeter un coup d'œil, proposa-t-il.

— Non ! Laisse-la seule ! s'exclama Dzem.

Agacé par cette réaction et le ton employé, Chuannan observa son patron qui continuait de fixer Eva Kelmin alors qu'elle attrapait une serviette pour s'essuyer. Dzem semblait transporté par le spectacle. L'Américaine était assez jeune pour être sa petite-fille, mais son regard était plein d'un désir de prédateur. Soudain, Chuannan crut comprendre pourquoi Dzem retenait la fille captive, plutôt que de contacter le père pour obtenir une rançon.

L'idée avait été évoquée plusieurs fois, mais Dzem l'avait évacuée d'un haussement d'épaules, affirmant qu'ils tireraient encore plus d'argent de Scott Kelmin en faisant durer l'absence de sa fille. Mais la vraie raison, Chuannan le comprenait à présent, c'était le plaisir pervers que Dzem trouvait à garder Eva Kelmin prisonnière, à profiter du spectacle que lui offrait sa petite captive américaine. Jiang Yang avait affirmé plus d'une fois que Dzem était impuissant, et Chuannan commençait à se dire qu'il devait y avoir une part de vérité là-dedans.

En tout cas, tout cela lui ouvrait soudain de nouvelles perspectives pour l'avenir.

CHAPITRE XII

Aéroport régional de Jotuiwi, Malaisie

Les hangars privés se trouvaient de l'autre côté des pistes par rapport au terminal central. Et, d'après les informations que Bolan avait pu obtenir sur les listings de son char de guerre et le piratage des photos satellites de la C.I.A., l'un d'eux était la propriété conjointe de Hu Dzem, à Hong Kong, et d'une boîte plus ou moins fictive gérée par des hommes du San Hop Kwan à Kuala Lumpur. Probablement les mêmes qui faisaient tourner le dépôt de récupération à Kuala Lumpur.

Tandis que Vitali et Grimaldi voyaient avec les autorités de l'aéroport si Jiang Yang avait pu s'envoler à bord d'un appareil, le Guerrier avait décidé d'aller examiner sans perdre de temps les hangars. Grâce à sa vraie fausse carte de patron local de la C.I.A., il avait pu obtenir l'assistance de trois policiers, et ils s'étaient répartis à bord de deux véhicules. Quand ils arrivèrent à hauteur du hangar que montrait la photo satellite, la voiture dans laquelle se trouvait l'Exécuteur s'arrêta tandis que l'autre continua pour passer par l'arrière.

— Ils nous ont forcément vus arriver, indiqua le Guerrier en sortant son Beretta. Inutile de chercher à être discrets.

Il sut à la seconde où il posa le pied par terre qu'ils étaient au bon endroit. Un des mécaniciens qui se trouvaient là avait plongé la main dans sa boîte à outils, échangeant une clé dynamométrique pour un pistolet, qu'il utilisa presque aussitôt. Il transperça la portière de Bolan d'un premier projectile, et manqua de peu le visage du Guerrier avec le suivant.

Accroupi derrière sa portière, l'Exécuteur répliqua. La triple rafale du Beretta perfora le torse du flingueur qui bascula en avant, laissa échapper sa boîte à outils et s'écroula. Un autre mécanicien allait passer sous le fuselage du Piper Club qu'il inspectait, caressant visiblement le projet de fuir par l'arrière. Mais, quand il ouvrit la porte, il se retrouva nez à nez avec l'autre voiture de patrouille. Il chercha à attraper le Walther PPK à sa ceinture ; sauf qu'un revolver de service

claqua avant qu'il ait pu s'en servir, et il retourna précipitamment à l'intérieur.

Bolan s'élança dans le hangar. L'homme qu'il avait abattu n'était pas Jiang Yang, constata-t-il, avant de reprendre rapidement ses recherches. Il fit le tour du Piper Club et se dirigea vers les bureaux. Quelqu'un venait d'en claquer la porte – et sans doute de la verrouiller.

— Venez m'aider ! cria-t-il au flic qui se trouvait derrière lui.

Ils mirent tout leur poids pour peser contre un palan à chaîne mobile, poussant le truc vers la porte. Dans le cliquetis des chaînes et le grincement des roues, le palan d'une demi-tonne roula vers la porte en chêne, qu'il fit jaillir de ses gonds en la percutant.

Les deux hommes continuèrent de pousser leur béliet improvisé dans le bureau. L'homme qui s'était retranché là avait trouvé refuge derrière un meuble de rangement. Il tira à deux reprises dans le palan, avant de jeter son arme sur le côté et de se redresser pour s'avancer les mains en l'air. Il était assez petit, devait avoir une cinquantaine d'années et ne ressemblait pas à Jiang Yang.

L'Exécuteur garda son pistolet braqué sur lui tandis qu'il s'avavançait. Il demanda au flic de traduire pour lui :

— Il sait pourquoi on est là. Dites-lui de tout nous raconter rapidement et surtout, de nous dire la vérité. C'est sa seule chance.

— Très désolé...

Davi Jaan, chef de la sécurité à l'aéroport régional de Jotuwī, regardait Jack Grimaldi et Frank Vitali avec un mélange de frustration et d'embarras. Les trois hommes se tenaient dans la salle d'attente du quartier général de Jaan, un bungalow situé entre le terminal international et les pistes de l'aéroport. À travers la porte qui se trouvait derrière lui, on voyait encore la fumée qui s'élevait du dépôt de récupération voisin.

— Nous avons vérifié le terminal, expliqua l'officier malais, et on ne nous a rapporté aucun signe d'activités suspectes.

— Et les caméras de surveillance ? interrogea Vitali.

Jaan haussa les épaules.

— Nous avons examiné les images des passagers qui ont embarqué ces deux dernières heures. Aucun ne correspond au signalement de votre homme.

— Il a pu changer son apparence physique, remarqua Grimaldi.

— En si peu de temps, ça m'étonnerait, lui répondit Vitali.

— Mes hommes sont toujours en train d'inspecter les hangars, rappela Jaan. Ils trouveront peut-être quelque chose. Mais dites-moi, il n'y a vraiment aucune chance pour que votre fugitif soit toujours là-bas, dans le dépôt ? L'endroit est vaste. Et vous avez vous-même expliqué que les cadavres n'avaient pas été encore tous identifiés...

— Ça reste du domaine du possible, oui, reconnu Vitali. Mais nous avons trouvé des empreintes fraîches dans le tunnel qui relie le dépôt et l'aéroport. Je suis prêt à parier gros que c'est Yang.

Un des subalternes de Jaan l'appela d'un bureau, pour le prévenir qu'on avait besoin de lui pour une question sans lien avec l'affaire. Jaan s'excusa. Quelques secondes plus tard, Mack Bolan apparut dans le bungalow, le visage sombre.

— Je viens d'appeler l'hôpital. Tetlock est tombé en arrêt cardiaque en arrivant dans le service de chirurgie. Ils n'ont pas pu le ranimer.

— Merde, fit Vitali.

— C'était quelqu'un de bien, murmura Bolan.

— Je sais que c'est une piètre consolation, remarqua Grimaldi, mais celui qui lui a tiré dessus est en ce moment même probablement en train de rôtir dans un enfer pire encore que celui que nous leur avons fabriqué avec notre bombe à guidage laser.

Comme Bolan ne réagissait pas, Vitali changea de sujet.

— Aucune nouvelle de Yang. La sécurité a tout vérifié, sans résultat.

— Sur ce point aussi, je crains d'avoir de mauvaises nouvelles, déclara l'Exécuteur.

Il leur expliqua qu'il avait suivi la piste selon laquelle le San Hop Kwan possédait un des hangars privés de l'aéroport. Il leur relata le bref affrontement, là-bas, et consulta sa montre, avant de lâcher l'information :

— Selon le gus que nous avons questionné, Yang est parti il y a de ça une heure dans le même jet à bord duquel il avait amené son équipe de Hong Kong. Et d'après la tour de contrôle, il a en effet déposé un plan de vol à destination de cette ville.

Hong Kong

Li Chuannan venait enfin de quitter le Dynasty et descendait Hennessey Avenue en direction du bar le plus proche quand son téléphone portable sonna dans la poche de son manteau. Il avait vraiment besoin d'un verre, et son premier réflexe fut d'ignorer l'appel, mais il jeta un coup d'œil à l'écran après la troisième sonnerie et reconnut le numéro de Yang. Il porta aussitôt l'appareil à son oreille.

— Tu es vivant ! lâcha-t-il. Je me suis inquiété quand j'ai entendu que...

— Écoute-moi, coupa Yang. Je ne peux pas parler longtemps. Il faut que tu fasses quelque chose pour moi.

Chuannan, qui venait d'arriver devant la porte d'un bar, dut s'éloigner pour mieux entendre Yang. Il y avait comme une interférence sur la ligne. Ou alors, Yang lui parlait depuis un train ou

quelque chose de ce genre.

— Où tu es ? lui demanda-t-il.

— Aucune importance ! Le moment est venu pour nous de passer à l'action. Tu te souviens du truc dont on avait parlé au sujet de Hu Dzem ? Tu es toujours avec moi ?

Chuannan en resta un instant sans voix. Bon sang, on y était, cette fois. D'une manière ou d'une autre, il allait devoir prendre sa décision. Choisir son camp.

— Tu m'entends ? aboya Yang. J'ai besoin d'une réponse !

Chuannan expira, puis dit à Yang :

— Je suis avec toi.

— Je savais que je pouvais compter sur toi, lança Yang, qui ne semblait qu'en partie soulagé. Quand est-ce que tu peux faire ça ?

Le cerveau de Chuannan se mit à fonctionner à plein régime. Il avait d'autres questions à poser, mais à entendre l'urgence qu'il sentait dans la voix de Yang, il doutait de pouvoir obtenir des réponses. Du moins, pas avant qu'il se soit chargé de Hu Dzem.

Le boss du Dynasty venait de quitter le bordel en compagnie de ses deux gardes du corps. Il avait un rendez-vous quelque part en ville. Ensuite, il rentrerait chez lui, une espèce de forteresse située de l'autre côté de la baie, à Kowloon. Là-bas, Chuannan n'avait aucun moyen de tenter quoi que ce soit.

— Alors ? s'impacienta Yang. J'ai besoin d'une réponse !

— Demain matin. Je peux m'occuper de lui quand il viendra travailler.

— Charge-toi de lui, alors ! dit Yang. Et préviens-moi dès que ce sera fait.

— Où est-ce que tu seras ?

Il n'eut pas de réponse. La ligne avait été coupée. Lentement, Chuannan baissa le téléphone de son oreille. Ses mains tremblaient, il avait le front en nage. Il se tourna vers le bar dont il avait dépassé la porte. Le type qui racolait les clients lui grimaça un sourire.

— Entre ! lui lança-t-il. T'as la tête de quelqu'un à qui un verre ne ferait pas de mal...

Li Chuannan le fixa sans un mot et secoua la tête. Puis il revint sur ses pas, en direction du Dynasty. Il devrait encore attendre, pour boire un coup.

CHAPITRE XIII

Filant dans la nuit à presque 2 500 kilomètres à l'heure, Jack Grimaldi amena le F-14 Tomcat au contact visuel avec le jet de Yang, à 36 000 pieds au-dessus de la côte sud de l'île de Hainan. Sous l'avion de combat, à travers un mince patchwork de nuages, on apercevait sur la mer de Chine des grappes serrées de lumières : les derricks de la conduite de gaz sous-marine qui courait depuis la plage de Sanya jusqu'à Hong Kong.

— Je me rapproche, annonça Grimaldi dans sa radio.

— Reçu, lui répondit Vitali depuis son poste, juste derrière le siège du pilote.

Il avait passé la dernière heure à essayer d'entrer en contact radio avec Yang.

— Il ne prend toujours aucun appel.

— Encore une minute ou deux, et on sera assez près pour frapper à sa fenêtre...

— À moins qu'il nous oblige à employer la manière forte, répliqua Vitali.

Ses yeux s'attardèrent sur le HUD du Tomcat. Il manipula quelques commutateurs, et il eut bientôt le Beechjet dans son viseur. Le F-14 disposait de deux missiles Sparrow sous le ventre, avec deux Sidewinder, et un canon Vulcan 20 mm se trouvait juste au-dessus du train avant de l'avion de combat.

L'appareil de Yang, en plus d'être trois fois moins rapide, n'avait pour lui qu'un système audio et vidéo hors de prix. Il n'y aurait pas de combat. Ou bien Yang se rendrait, ou bien il finirait pulvérisé, comme certains de ses collègues un peu plus tôt, dans le dépôt de récupération.

Alors que la distance entre les deux appareils se réduisait, Grimaldi ralentit l'allure, alluma tous ses feux de navigation, puis inclina légèrement l'avion sur la gauche. Il projetait de passer devant le Beechjet, puis de signifier d'un mouvement d'ailes à Yang qu'il avait été intercepté. Mais une fois qu'il se fut porté à hauteur de l'autre avion, le pilote comprit que sa manœuvre d'avertissement n'avait plus aucune raison d'être.

— On a un problème, annonça-t-il à Vitali.

Celui-ci détourna les yeux du HUD et jeta un coup d'œil sur sa droite, par la ferrière.

— Bon sang ! fit-il.

À la grande stupéfaction des deux hommes, la portière d'embarquement du Beechjet, située juste derrière le cockpit, était grande ouverte, révélant les lumières de la cabine passager.

— Voilà pourquoi on ne pouvait pas établir de contact radio, commenta Grimaldi. Cet enculé s'est mis en pilote automatique et il a sauté.

Île d'Hainan, Chine

Ce n'était pas simplement un coup de marketing qui avait amené les promoteurs de l'île d'Hainan à présenter sa côte méridionale comme le Hawaï de l'Orient. Les longues plages offraient le même sable fin et blanc, et les palmiers omniprésents, les bungalows aux toits de chaume et les vagues paisibles qui déferlaient sur le rivage faisaient une toile de fond idéale pour un *luau* – ces fêtes traditionnelles avec repas et spectacle. Et c'était justement un *luau* qui avait été organisé ce soir-là, légèrement en contrebas du casino et du bâtiment principal du Feike Shoals Resort, un paradis de vingt-deux hectares situé à une heure de voiture de Sanya et de son engorgement touristique. Les boissons coulaient à flot, on cuisait un cochon entier à la broche et des beautés chinoises en jupe traditionnelle ondulaient doucement, caressées par la voix du légendaire crooner hawaïen Don Ho. Tout cela était « offert » aux privilégiés capables de déboursier des milliers de dollars par nuit pour une des trente-sept luxueuses suites qui donnaient sur la plage.

Des agents de sécurité en smoking étaient postés à l'entrée, pour vérifier les identités. D'autres gardes, en short et chemise hawaïenne, patrouillaient sur la plage, le long du rivage, afin d'éviter l'arrivée d'intrus par la mer. Mais une possibilité avait été négligée...

Une soudaine clameur s'éleva parmi les invités. Les regards étaient dirigés vers le ciel et des doigts pointés sur la silhouette qui descendait vers la plage en se balançant au bout d'un parachute. La plupart des gens – un mélange d'Occidentaux, d'Australiens et d'Asiatiques – crurent qu'il s'agissait d'une animation prévue par l'organisation.

Il n'en était rien, et les hommes de la sécurité le savaient. À la seconde où Jiang Yang eut atterri dans l'eau, à moins d'un mètre du rivage, il se retrouva cerné par quatre gardes, pistolets en main.

— Ne tirez pas ! lança-t-il en tentant de se redresser.

Le parachute avait disparu sous l'eau, et quand les vagues refluerent, Yang fut déséquilibré en arrière et retomba. Il finit par se débarrasser

de son harnais et se releva.

Les gardes le fouillèrent rapidement, se consultant du regard quand ils tombèrent sur le Glock et la chaîne de combat. Une fois les armes confisquées, Yang se retrouva avec un bras dans le dos.

— Laissez-moi m'expliquer !

— Tu t'expliqueras, mais pas ici.

Tandis que l'orchestre recommençait de jouer, et que les invités revenaient peu à peu à la soirée, on emmena sans trop de ménagement Yang vers le casino en suivant une petite allée éclairée. Très énervé, il se libéra brusquement.

— Mais écoutez-moi, bon sang !

Deux des hommes s'emparèrent aussitôt de lui, un troisième sortit des menottes. Mais, au moment où il allait les passer à Yang, il découvrit le dragon tatoué du Dai Lo. Il s'écarta aussitôt et les autres libérèrent Yang. Dans leur regard, il y avait à présent du respect teinté de méfiance, et un peu de trouille.

— Je suis venu voir Ki Dan, expliqua Yang.

Ki Dan était un milliardaire chinois qui jouait les reclus invisibles et dont les holdings financiers incluaient le Feike Shoals Resort, entre autres, ainsi que plus de la moitié des autres ensembles touristiques qui ponctuaient la côte de l'île.

— Il n'est pas ici, répondit un des gardes.

— Où, alors ?

— Aux Philippines, pour affaires.

Yang se trouva pris au dépourvu.

— Quand doit-il revenir ?

— Il devait revenir ce soir. Mais il sera fatigué et je ne pense pas qu'il sera prêt à accepter une visite.

— Il est important que je le voie, insista Yang. Vous avez sûrement un moyen de le joindre.

— Eh bien, en cas d'urgence...

— C'est un cas d'urgence, coupa Yang. Appelez-le ! Dites-lui que Jiang Yang est ici. Il saura de quoi il s'agit.

Ki Dan possédait cinq lieux de résidences éparpillés tout au long du littoral du Pacifique, cinq témoignages de ses moyens illimités, de ses goûts très coûteux et de son ego démesuré. Cette propriété était sa préférée, construite sur un pan de montagne escarpé dominant un terrain de golf trente-six trous. Yang savait que Ki Dan avait déboursé près de quatre-vingt-dix millions de dollars pour cette folie à l'architecture très contemporaine, inspirée par Pei et Loyd Wright, avec piscine olympique, terrain de polo et trois duplex destinés aux invités. On était loin, très loin du mobile home de Jotuwu Port.

Après s'être fait prêter des vêtements propres, Yang fut introduit

dans un immense salon. Ki Dan, en pyjama de soie et robe de chambre, l'attendait à une table où il était en train de dîner. Le teint très sombre, il avait dû passer à plusieurs reprises sous le scalpel d'un chirurgien esthétique, car il ressemblait plus à un WASP du cœur des États-Unis qu'à un Cantonais.

— Désolé de vous recevoir ainsi, dit-il à Yang.

Mais je ne m'attendais pas à votre visite. Et la journée a été longue.

— Je comprends.

Ki Dan et Yang échangèrent les banalités d'usage tandis qu'on venait servir à Yang de l'eau, du vin blanc et une assiette de saumon fumé et d'œufs brouillés au caviar. Dès qu'ils furent seuls, Ki Dan considéra Yang d'un regard méfiant.

— Vous êtes ici à cause de ce qui s'est passé en Malaisie, j'imagine ? On ne peut pas dire que c'était une brillante réussite.

Yang but une gorgée de vin blanc, puis découpa un peu de saumon qu'il déposa sur un toast, luttant contre ce sentiment d'intimidation qu'il éprouvait depuis qu'il avait pénétré dans cette demeure et vu de ses yeux le fruit du travail de Ki Dan. Pour obtenir ce qu'il voulait, il avait besoin de montrer à son prétendu bienfaiteur une détermination sans faille.

— Si je suis ici, dit-il tranquillement, c'est parce que j'ai décidé d'accepter votre offre.

Ki Dan fit entendre un léger gloussement.

— Une offre faite ayant que vous ne réussissiez à faire capoter une transaction impliquant une de mes centrifugeuses.

— Une centrifugeuse *défectueuse*, rappela Yang. Je vous en ai débarrassé pour un bon prix. Ce qui s'est passé en Malaisie ne vous concerne pas.

Si la chirurgie esthétique accentua le froncement de sourcils de Ki Dan, son sourire demeura égal, plaisant et en aucun cas menaçant.

— J'imagine que vous avez effacé toutes les traces, de papier ou autres, qui pourraient mener les autorités jusqu'à ma porte.

— Si jamais ils prennent la peine d'aller s'intéresser à cette histoire, ils n'y verront qu'une affaire de triade qui a mal tourné. Vous avez les mains propres.

— Nous verrons.

Ki Dan mangea en silence ses œufs brouillés au caviar.

— Goûtez, c'est très bon, dit-il à Yang. Et donc, ajouta-t-il en s'essuyant les lèvres avec sa serviette, vous voulez venir travailler avec moi.

— Vous me l'avez offert.

— En effet. À une condition – que vous n'avez pas oubliée, j'imagine. Yang secoua la tête.

— Demain matin, quand vous vous réveillerez, Hu Dzem sera un

cadavre en cours de putréfaction.

Ki Dan fronça de nouveau les sourcils.

— Il était stipulé que ce serait vous, qui le tueriez.

— Vous avez seulement dit que vous le vouliez mort. Quelqu'un va se charger de cela pour moi. Je préfère laisser le sale boulot au petit personnel...

Yang esquisssa un sourire entendu.

— Ce sera toujours ça de moins que j'aurai à vous apprendre, commenta Dan.

— Alors ? Marché conclu ?

— Des gens travaillent pour moi, à Hong Kong. Dès que j'aurai appris que Hu Dzem s'en est allé rejoindre ses ancêtres, l'affaire sera entendue. Jusque-là, nous attendrons.

— Cela ne devrait pas être long, assura Yang.

— Tant mieux, maintenant profitons un peu de cette collation.

Yang hocha la tête. La condition que Ki Dan avait posée pour l'accueillir à ses côtés demeurait un mystère. Il ne put s'empêcher de l'interroger à ce sujet :

— Vous ne m'avez jamais dit pourquoi vous teniez tant à vous débarrasser de Hu Dzem.

— C'est vrai. Je ne l'ai pas fait.

— Alors, pourquoi ?

Ki Dan posa sa fourchette, puis il s'essuya les lèvres avec la serviette blanche chiffée à ses initiales.

— Disons que Hu Dzem et moi avons une longue histoire entre nous, déclara-t-il.

La curiosité de Yang ne fit qu'augmenter, mais il sentit qu'il valait mieux s'en tenir là.

— Alors, ce sera bientôt de l'histoire ancienne, conclut-il.

CHAPITRE XIV

Li Chuannan n'était pas du matin. Il avait fallu la sonnerie stridente de son réveil et la conscience d'une mission de la plus haute importance à accomplir pour qu'il quitte son lit. Dehors, le soleil venait juste de se lever. Il avait passé une bonne partie de la nuit à réfléchir à un plan, à en examiner toutes les possibilités et envisager tous les risques. Et ce qu'il s'apprêtait à faire était risqué, il en avait conscience ; il n'était donc pas question de se planter.

Les quartiers de Chuannan étaient situés un étage plus bas que le bureau en penthouse de Hu Dzem. Il but un quart de lait en guise de petit déjeuner, passa dans la salle de bains le temps de se faire son injection quotidienne de stéroïdes, puis il s'habilla en se concentrant sur la tâche qui l'attendait.

Son arsenal était rangé dans le tiroir du haut de sa commode. En plus de son Tokarev TT-33, il avait un Bulldog .44 Spécial qui avait déjà largement fait ses preuves quand il allait prêter main-forte aux usuriers et extorqueurs en tout genre travaillant pour Hu Dzem. Pour les missions les plus musclées, il avait aussi un Ingram M-10 trente cartouches, capable d'affronter des flingues deux fois plus gros.

Mais, pour cette fois, Chuannan allait porter son choix sur son arme la moins impressionnante, un antique petit pistolet deux coups calibre .41 qui même avec son réducteur de son intégré faisait en taille la moitié du Tokarev. Le flingue était propre, sans empreinte, et il le saisit avec un mouchoir, avant de le glisser dans sa poche.

Il prit l'ascenseur pour rejoindre le bureau de Hu Dzem, désert à cette heure. Le boss et ses deux gardes du corps n'arriveraient pas avant une bonne heure. Chuannan coupa les contrôles d'une des caméras de surveillance. Il descendit alors rapidement deux étages pour rejoindre le couloir sur lequel donnaient les chambres des putes du Dynasty. Il frappa doucement à l'une d'elles. Comme il n'obtenait aucune réponse, il récupéra dans sa poche le passe-partout, mais, au même moment, Eva Kelmin entrouvrit la porte. La chaîne de sécurité était mise.

— Laisse-moi entrer, lui dit Chuannan.

— Il est tôt...
— Laisse-moi entrer, répéta-t-il d'un ton ferme.
La fille s'était mise à trembler.
— Je... je n'ai rien fait, balbutia-t-elle.
— Qui a dit ça ? J'ai quelque chose à te proposer.
Son regard fatigué se nuança aussitôt de méfiance.
— Comment ça ?
— Ça te dirait de gagner ta liberté ?
— Je... je ne comprends pas.
— Qu'est-ce qu'il y a à comprendre, bon sang ? Je t'offre un moyen de quitter cet endroit ! Ça t'intéresse, oui ou non ?
— Bien sûr ! Mais... qu'est-ce que je dois faire ?
Quand Chuannan plongea la main dans sa poche, Eva eut un mouvement de recul.
— Hé, détends-toi...
Il sortit et ouvrit le mouchoir qui contenait le petit pistolet.
— Je vais aller cacher ça derrière la plante qui se trouve à côté du bar du bureau de Hu Dzem. Ce matin, tu monteras là-haut et tu lui diras que tu veux le voir en privé. Une fois que vous serez seuls, tu lui feras ton petit numéro de séduction. Je sais que tu ne le laisses pas insensible.
— Et... ? fit Eva d'une voix tremblante.
Chuannan eut un léger sourire.
— Et une fois qu'il sera bien chaud, tu récupères le flingue dans la plante et tu le butes. C'est aussi simple que ça.

Comme il le faisait presque quotidiennement depuis maintenant douze ans, Hu Dzem commença sa journée par une petite visite à la Clinique d'Acupression Micau. C'était une de ses rares affaires qui fonctionnaient dans la légalité absolue. L'endroit, réputé, passait même pour un des meilleurs établissements de Hong Kong dans sa spécialité.

Allongé sur le ventre à sa table de massage favorite, une serviette sur les fesses, Hu Dzem se laissait aller tandis que les mains expertes de la toujours mince et élégante Rei Lan, la sexagénaire propriétaire des lieux, tentaient de faire disparaître la tension qui lui nouait les épaules.

— Toujours au même endroit, murmura-t-elle.
— Toujours les mêmes problèmes, lui répondit Hu Dzem. Je me fais trop vieux pour tout ça.
— Dix ans que j'entends le même refrain...
— Mais cette fois, c'est la vérité.
— Bien sûr, bien sûr, fit Rei Lan avec un sourire entendu. Détends-toi, maintenant...

Hu Dzem aurait volontiers obéi, mais il était obsédé par le sentiment que les nouvelles reçues la veille de Malaisie allaient marquer un

tournant pour la triade – et que ces événements jouaient contre lui. Il était allé se coucher, persuadé que l'échec de Jiang Yang dans la transaction de la centrifugeuse jouerait en définitive en faveur de ce connard ; et ce matin, après avoir contacté quelques-uns de ses hommes de confiance les plus sûrs, il avait appris que certains de ses rivaux à l'intérieur du San Hop Kwan laissaient entendre que, s'il s'était montré plus coopératif avec Yang, celui-ci n'aurait pas connu l'échec. Qu'on essaye de faire de lui le bouc émissaire de cette histoire le dépassait. Ça n'avait aucun sens !

Soudain, la porte de la petite pièce s'ouvrit. Un des gardes du corps fit irruption, suivi par un flic en uniforme.

– Mais qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama Rei Lan.

Hu Dzem leva la tête et reconnut le policier. Shu Ter-Ci était un flic corrompu qui s'était fait plus d'argent en rendant service ici et là aux triades qu'en dix ans au sein de la police de Hong Kong.

– C'est bon, fit Dzem. Laissez-nous un instant.

Rei Lan lui tendit un peignoir et gagna la sortie. Passant devant le flic, elle lui lança :

– La prochaine fois, pense à frapper !

Et elle quitta la pièce avec le garde du corps.

– Désolé de vous déranger, dit Ter-Ci, mais j'ai une information pour vous. J'ai pensé qu'il était préférable de vous en faire part avant que vous alliez au Dynasty. Il se pourrait d'ailleurs que vous préféreriez ne pas y aller du tout...

– Que se passe-t-il ? demanda Hu Dzem en s'asseyant sur la table de massage.

– Nous avons chopé un gamin pour une histoire de cambriolage, il y a quelques heures. Pour s'en sortir, il a commencé à nous dire qu'il avait toutes sortes d'informations qui pouvaient nous être utiles. On a donc commencé à le cuisiner et il nous a sorti quelque chose concernant une des filles du Dynasty. Une des Américaines.

Ter-Ci expliqua alors à Hu Dzem que le gamin avait vu Eva Kelmin alors qu'on l'entraînait de force dans le bordel, une semaine plus tôt. Et il avait relayé l'info auprès d'un homme et d'une femme qui traînaient autour de l'hôtel, la veille, à la recherche d'informations concernant une jeune fille dont la description faisait penser à Eva.

Hu Dzem sentit l'angoisse monter en lui.

– Entre nous, poursuivit le policier, je sais qu'il y a du monde à la recherche de cette fille, pour le compte du père. Si jamais on découvre qu'elle a été retenue au Dynasty...

Il n'avait pas besoin d'en entendre plus.

– Le gamin, demanda-t-il, il vous a donné une description des gens à qui il a parlé ?

Shu Ter-Ci hocha la tête et tendit à Hu Dzem des portraits-robots de

l'homme et de la femme dont il était question. Leurs visages ne lui disaient rien. Mais le boss du Dynasty avait le sentiment qu'ils ne lui resteraient pas longtemps inconnus. À lui de prendre les dispositions pour que leur rencontre lui soit aussi favorable que possible.

CHAPITRE XV

Bolan était arrivé à Hong Kong au milieu de la nuit à bord d'un F-14 Tomcat semblable à celui à bord duquel Grimaldi et Vitali avaient donné la chasse à Jiang Yang. Les trois hommes avaient rapidement dû décider de la suite des opérations. Si Yang avait visiblement sauté sur l'île d'Hainan, il apparaissait hasardeux de se lancer à sa recherche en pleine nuit. D'autant que les autorités chinoises commençaient à monter le ton. Le passage des deux F-14 n'était passé pas inaperçu – encore moins l'explosion de l'appareil de Yang, que Grimaldi et Vitali avaient fait sauter en plein vol.

L'Exécuteur avait donc fait le pari que Yang se rendrait là où il prévoyait de se rendre, lorsqu'il avait décollé de l'aéroport de Jotui. Leurs meilleures chances de tomber de nouveau sur lui se trouvaient à Hong Kong.

Le Guerrier avait retrouvé Grimaldi et Vitali dans l'hôtel où Eva Swanson leur avait retenu une suite. Une fois dans sa chambre, il avait aussitôt plongé dans un profond sommeil. Et, quatre heures plus tard, il était levé et prêt à affronter une nouvelle journée qui s'annonçait éprouvante.

Ses deux compagnons étaient déjà sortis prendre leur petit déjeuner et ils étaient à présent en train d'étudier des cartes et les dernières informations que le Ranch leur avait transmises sur l'ordinateur de Bolan.

— Prends une chaise, proposa Vitali en désignant un sac en papier posé sur la table. On t'a rapporté de quoi te requinquer.

Le sac contenait un bagel, une barre protéine et deux oranges. Pas de quoi faire des folies...

— Quoi de neuf ? demanda le Guerrier en commençant d'éplucher une des oranges.

— On commence par les mauvaises nouvelles, répondit Grimaldi. Yang est toujours en vadrouille. Aucune trace de lui ici ni à Hainan. Nous avons pu faire mener des recherches là-bas et elles n'ont toujours rien donné.

— Ça ne laisse pas beaucoup de place aux bonnes nouvelles...

— Comme tu dis, acquiesça Vitali. Ce que nous avons de mieux, c'est une liste des endroits où notre homme a ses habitudes, ici, à Hong Kong.

Il étala son plan sur la table afin que tout le monde puisse voir, et indiqua du doigt l'appartement de Yang, le bureau qui lui servait de couverture, ainsi que le bordel que dirigeait son patron.

— Un bordel ? releva Bolan.

— Oui. Il se trouve que des gens de chez Inter-Trieve surveillent déjà l'endroit dans le cadre d'une affaire de disparition. J'ai un numéro de contact, si tu veux.

— On verra ça plus tard. D'autres pistes ?

— Oui, mais elles nous font sortir de Hong Kong, expliqua Vitali. Nous devrions peut-être nous concentrer sur ces trois-là.

Bolan, qui avait terminé son orange et attaquait son bagel, hocha la tête.

— Laissons pour l'instant Inter-Trieve et tentons notre chance avec le bureau. Il ouvre à 10 heures, tu m'as dit ? Il est un peu plus de 9 heures. En se dépêchant, on peut être là-bas dans les temps.

— Ça me va, approuva Vitali.

— Pareil pour moi, fit Grimaldi.

Bolan se leva.

— On y va, alors.

Grimaldi agita une feuille de papier, qu'il tenait à la main.

— Tu veux ce numéro ?

L'Exécuteur y réfléchit un instant.

— Demande plutôt à Eva de donner aux gars d'Inter-Trieve un aperçu de notre plan.

* * *

— C'est toujours le calme plat, là-bas, déclara Wood en baissant les jumelles qu'elle avait empruntées à Sam Chen.

Il se tenait derrière elle, des écouteurs aux oreilles, et branchait un petit écran quatre pouces au transceiver portable posé sur une table, près de la fenêtre qui donnait sur Hennessey Avenue et le Dynasty Club. Derrière eux, Terrence Molvico s'équipait lui-même du micro qu'il porterait quand il se rendrait en face pour tenter de découvrir si Eva Kelmin s'y trouvait oui ou non.

— Ça ne devrait plus être trop long, dit-il. Le défilé des clients commence tout de suite après le petit déjeuner. Au premier signe d'activité, on y va.

Chen se tourna vers lui, le pouce levé.

— Pour le son, c'est impec'. On va voir pour la caméra miniature.

Wood posa les jumelles pour s'emparer d'une paire de lunettes à grosse monture, près du transceiver de Chen. La caméra était intégrée à la monture, les branches servant d'émetteur.

— Et voilà, cher mari, dit Wood en les posant sur le nez de Molvico. Elles te donnent vraiment une tête de vicelard.

Molvico baissa les yeux sur l'écran. Après quelques réglages de Chen, celui-ci put se voir sur l'écran, une image d'excellente qualité prise par la caméra miniature.

— Parfait, commenta Molvico en se tournant vers Wood. Il ne manque à cet engin que la possibilité de voir à travers les vêtements...

Il finit de boutonner sa chemise, puis glissa un SIG-Sauer P-226 derrière son dos. Il récupéra la veste en laine posée sur une chaise, derrière lui. En plus du micro et de la caméra, il avait aussi un écouteur dans l'oreille, couleur chair, presque invisible, auquel on avait donné l'allure d'une prothèse audio.

— On y va ! lança-t-il à Wood.

Tandis que Chen s'installait derrière le transceiver, Molvico et Wood sortirent. Le premier se dirigea vers l'ascenseur et la jeune femme rejoignit sa chambre. Elle appela le bureau d'Inter-Trieve à Hong Kong. En attendant qu'on lui réponde, elle tira ses cheveux vers l'arrière et mit ses lunettes de soleil, avant de se regarder dans un miroir. Elle était tout à fait passe-partout.

On décrocha, à l'autre bout de la ligne, et Wood se fit rapidement confirmer que trois agents se trouveraient devant le Dynasty, à bord d'une camionnette utilitaire. Sitôt qu'ils auraient été informés que Molvico se dirigeait en compagnie d'Eva Kelmin vers l'escalier de secours donnant sur le côté, ils iraient bloquer la voie de droite, juste devant l'allée. Cela permettrait à Wood, qui attendrait les deux fugitifs dans l'allée, d'avoir le chemin libre pour quitter les lieux. On était en train de lui expliquer qu'un avion les attendrait à l'aéroport, quand le signal d'appel de son portable se fit entendre.

Elle prit aussitôt l'appel.

CHAPITRE XVI

— Ça ne va pas être commode, remarqua Bolan en arrêtant la Chevrolet Cavalier de location le long du trottoir.

Il était de l'autre côté de la rue, en face du centre commercial abritant les bureaux que louait Jiang Yang. Situé entre un parc et une des marinas de Victoria Harbour, le centre avait la forme d'un U et s'élevait sur deux niveaux. Au rez-de-chaussée, on trouvait essentiellement des cafés, restaurants et pâtisseries dont les tables occupaient la cour centrale. D'après le libellé de son adresse, la boîte de Yang, la Pacific Rim Tourist Industries, devait se trouver au premier étage.

Ce qui posait un problème.

— Une mauvaise manœuvre de notre part, confirma Grimaldi, assis à l'arrière de la Chevrolet, et tous ces gens en train de prendre tranquillement leur café risquent d'être arrosés de balles...

C'était exactement ce que pensait Bolan. Vitali, qui était installé à l'avant, au côté du Guerrier, consulta sa montre.

— Plus que quelques minutes avant 10 heures. Si nous sommes vraiment en avance sur le personnel de Yang, nous pourrions essayer de les intercepter sur le parking. Il y a sans doute aussi du monde, mais...

— Un instant, coupa Bolan.

Il était en train d'observer les visages des hommes et femmes attablés dans la cour. Un des visages lui paraissait familier.

— Deuxième table sur ta droite, dit-il à Vitali. Juste à côté de la fontaine. Le type avec la moustache et la coupe militaire. Gadgets m'a mailé des photos des flingueurs avec lesquels Yang travaille. Ce type fait partie du lot.

— Il doit travailler dans la boîte de Yang, conclut Vitali. Il a tout à fait la gueule de l'emploi. Et j'imagine que la dame avec qui il se trouve est sa collègue.

Bolan hocha la tête.

— Possible, oui. On va tirer parti de la situation. Frank, tu n'as qu'à faire le tour, pour voir si le bureau n'a pas une autre issue, à l'arrière.

La porte est sans doute verrouillée, mais si ces deux-là restent assez longtemps, on...

Vitali leva la main pour l'interrompre. Le type aux cheveux en brosse venait de se lever, se bouchant une oreille tandis qu'il portait à l'autre un téléphone portable. Il échangea quelques mots avec son interlocuteur, puis raccrocha, et après avoir parlé avec la femme, il prit son gobelet de café et se dirigea vers le passage qui permettait de rejoindre la rue. La femme se leva également et sortit un trousseau de clés de son sac.

— Il va falloir passer au plan B, commenta Grimaldi.

Ils virent le type aux cheveux en brosse contourner une Porsche Targa brun clair, de l'autre côté de la chaussée, et le pilote du Ranch ajouta :

— Trois contre un. On le chope maintenant ?

Bolan secoua la tête.

— Je vais le suivre. Si jamais c'était Yang qu'il a eu au téléphone, il pourrait me mener à lui.

— Ça mérite d'être tenté, approuva Vitali en actionnant la poignée de sa portière. Ça nous laisse la dame...

— Faites quand même attention, insista Bolan. Elle n'est peut-être pas toute seule à tenir la boutique.

— Pigé.

Le temps que Grimaldi et Vitali soient descendus de la Chevrolet, la Porsche s'était déjà engagée dans la circulation.

Jiang Yang faisait les cent pas dans sa chambre d'invité. Il venait d'appeler Ling Thieu, son collègue du San Hop Kwan qui gérât les affaires de son bureau, près de Victoria Harbour. Ne sachant trop si Li Chuannan serait capable de mener à bien l'exécution de Hu Dzem, Yang avait demandé à Thieu de se rendre au Dynasty et de vérifier comment les choses se déroulaient. Si Chuannan échouait, Thieu devrait veiller à ce que le patron du Dynasty y passe – si possible avant midi.

Malgré cette précaution, Yang demeurait inquiet. L'enjeu était si important qu'il aurait préféré se charger lui-même de ce règlement de comptes. Quelle jouissance de voir la tête de Dzem au moment où il aurait appuyé sur la détente ! Mais étant donné les circonstances, il devait laisser quelqu'un d'autre se charger de cette besogne à sa place.

— C'est ainsi, dit-il à voix haute.

Il était devant la fenêtre qui donnait sur la façade méridionale de la propriété de Ki Dan. Un mur rose s'élevait au bord du vide, et la montagne descendait ensuite à pic vers le terrain de golf. Une terrasse en surplomb offrait une vue panoramique sur la mer. Dans quelques jours, débarrassé de Hu Dzem et introduit à la cour de Ki Dan, il

viendrait peut-être sur cette même terrasse en compagnie de son nouveau patron, pour profiter du spectacle du soleil couchant et réfléchir à leur prochaine affaire en fumant un gros cigare. Après, il gagnerait sa suite où l'attendraient deux filles qu'on aurait spécialement fait venir pour lui.

Le meilleur était à venir, songea Yang, qui avait soudain oublié tous ses doutes.

Sur plusieurs pâtés de maisons, Bolan n'eut aucun mal à garder le contact visuel avec son gibier, tout en laissant plusieurs voitures entre eux. Mais plus ils s'enfonçaient dans le cœur de la ville, et plus la circulation se faisait dense ; des véhicules de toutes sortes, dont beaucoup de camions, rendaient la tâche du Guerrier vraiment difficile.

Ils traversaient le quartier des vêtements quand la Porsche contourna brusquement un minibus Volkswagen pour changer de file au dernier moment. Bolan, coincé de l'autre côté, fut incapable de l'imiter. Et pour ne rien arranger, la Porsche accéléra soudain pour passer au feu rouge. Bolan, qui se trouvait cinq voitures derrière, ne put faire autrement que s'arrêter.

Le Guerrier poussa un juron. Le type aux cheveux en brosse avait-il remarqué qu'il était suivi ? C'était peu probable. De toute façon, cela n'avait aucune importance, maintenant. Quand le feu repassa au vert, Bolan fit de son mieux pour se faufiler entre les véhicules et tenter de regagner du terrain. Mais la Porsche demeurait invisible.

Il profita du feu suivant pour tenter de se situer, à l'aide des panneaux, où le chinois et l'anglais se côtoyaient, ainsi que le plan que Vitali avait laissé sur son siège. Il repéra le carrefour où il se trouvait, regarda autour de lui. Et il recouvra d'un coup l'espoir.

— C'est donc là que tu te dirigeais, murmura-t-il.

CHAPITRE XVII

Si Li Chuannan incarnait les muscles auxquels Hu Dzem faisait appel quand il avait besoin de force brute, Hung et Xiao Deng étaient les cerveaux, des hommes sur qui le boss du Dynasty pouvait se reposer pour mener à bien des missions exigeant un peu de finesse et de réflexion. Âgés d'une trentaine d'années, les jumeaux avaient été débauchés d'un *think tank* de Hong Kong par un cousin, lequel les avait convaincus que leurs talents pouvaient les amener assez hauts dans la hiérarchie du San Hop Kwan. Il ne les avait pas trompés.

Quand Hu Dzem les avait convoqués chez lui et leur avait annoncé la possibilité d'un raid sur le Dynasty, les jumeaux avaient eu recours à leur intelligence et leur savoir-faire. Ils avaient rapidement déduit le scénario le plus probable de cette attaque. Et tout aussi vite, ils avaient imaginé la meilleure façon de régler le problème. C'est ainsi que moins de dix minutes après leur entrevue avec Hu Dzem, ils faisaient irruption au White Orchid Inn et marchaient droit sur la réception. Ils attendirent tranquillement qu'un couple, devant eux, s'enregistre.

— Vous avez réservé ? leur demanda la réceptionniste quand vint leur tour.

— Nous cherchons des personnes.

Hung Deng présenta les portraits-robots que Shu Ter-Ci, le flic ripou, avait remis à Hu Dzem.

— Nous avons de bonnes raisons de penser qu'ils sont descendus ici, précisa-t-il.

La réceptionniste, une jeune femme d'une vingtaine d'années, effleura les portraits du regard.

— C'est à quel sujet ? interrogea-t-elle.

— C'est personnel.

— Je suis désolée, mais nous avons une politique assez stricte concernant la vie privée de nos clients...

Hung Deng lui sourit.

— Pardonnez-moi. Nous aurions dû commencer par nous présenter.

— Vous êtes de la police ?

Hung Deng secoua la tête et fit mine de consulter sa montre, faisant

glisser très haut sur le bras la manche de sa veste de sport. D'un mouvement nonchalant, il porta la main à son visage pour se gratter le menton, ce qui permit à la réceptionniste d'avoir un aperçu du dragon tatoué sur son poignet. La jeune femme pâlit notablement.

S'avançant, Xiao tapota les portraits-robots, tout en dévoilant son propre tatouage et en déboutonnant son manteau de sa main libre pour laisser voir la crosse du Walther P-22 niché dans son holster.

— Nous aimerions leurs numéros de chambres, expliqua-t-il d'une voix calme. Et les clés.

Terrance Molvico traînait devant un kiosque à journaux, un peu plus haut que le Dynasty, quand la voix de Sam se fit entendre dans son oreillette.

— Le son est parfait, annonça Chen. À part ça, on dirait que quelqu'un vient d'entrer au Dynasty – un client, sauf erreur.

— Dans ce cas, je vais pouvoir entrer en scène, répondit Molvico en s'éloignant du kiosque.

— J'attends que tu entres et je préviens Christine pour qu'elle aille prendre la voiture. L'autre véhicule de soutien vient d'arriver.

Molvico regarda plus bas dans la rue et vit une camionnette banalisée faire un créneau pour stationner devant le Dynasty Club. Se rapprochant, il reconnut l'homme au volant : Mitch Carlisle, un collègue de l'agence Inter-Trieve de Hong Kong. Molvico passa à la hauteur de la camionnette, inspira profondément et se dirigea vers l'entrée du Dynasty.

— Nous y voilà, murmura-t-il.

Une fois la porte franchie, l'agent s'avança d'une allure nonchalante dans le hall : il devait jouer le rôle du touriste impatient d'alléger sa ceinture-portefeuille en échange de bon temps passé avec une jeune personne. Une femme séduisante, d'âge moyen, se tenait près des ascenseurs en compagnie du client auquel Sam Chen avait fait allusion.

— Vous montez au premier étage et un de nos employés veillera à ce qu'on s'occupe de vous.

Au même moment, Molvico se tourna vers les portes qui desservaient l'entrée depuis le parking, à l'arrière, et venaient de s'ouvrir. Il reconnut le propriétaire des lieux, Hu Dzem.

Leurs regards se croisèrent. Un sourire éclaira le visage du patron du Dynasty.

— Bienvenue au Dynasty ! lança-t-il. Nous allons nous occuper de vous.

Li Chuannan venait de remettre le premier client de la journée, un Cantonais d'une cinquantaine d'années, entre les mains d'une des filles des chambres intérieures. Il avait accompli cette formalité sans

conviction, l'esprit accaparé par une mission autrement plus importante. Hu Dzem allait arriver d'un instant à l'autre.

Revenant vers les ascenseurs, il s'arrêta devant la chambre d'Eva Kelmin. Quand elle lui ouvrit, elle avait revêtu la tenue qu'il lui avait demandé de porter, celle que préférait Hu Dzem : une robe noire en cuir sans manches, très près du corps, avec un décolleté plongeant et une jupe très courte. Le tout avec des bottes montant aux genoux. Elle était à cran et cela se voyait.

— Tu es prête ? lui demanda-t-il.

— Jamais je n'ai été aussi prête, répondit-elle d'une voix tremblante.

— Tu fais comme je t'ai dit, et tout se passera bien. Hu Dzem va arriver. Je me charge de préparer le terrain.

— Et les gardes du corps ? Même s'ils sortent de la chambre, ils vont entendre le coup de pistolet.

— Il est équipé d'un silencieux, expliqua Chuannan. Mais de toute façon, ils n'entendront rien.

— Vous... vous allez les tuer ?

— À ton avis ?

La fille hocha la tête, tout en se mordillant la lèvre.

— Et reprends-toi ! lui dit-il encore. Si Hu Dzem soupçonne quelque chose, tu peux dire au revoir à tes rêves de liberté.

Chuannan rejoignit le rez-de-chaussée. Le hall de réception était le domaine de Dee Wong, l'hôtesse d'accueil du Dynasty, une quadragénaire séduisante qui avait su s'attirer les bonnes grâces de Hu Dzem à l'époque où elle était elle-même prostituée.

Mais Wong n'était visible nulle part. À sa place, c'était Hu Dzem qui s'était chargé d'accueillir un nouveau client – un Américain vêtu d'une ample veste de sport. Il portait des lunettes à grosse monture.

— Si vous pouvez m'arranger ça, ce serait excellent, disait l'Américain.

— Accordez-moi juste un instant.

Dee Wong arriva d'une des pièces situées sur l'arrière du Dynasty en compagnie d'un des gardes du corps de Dzem. L'autre balèze se tenait près des ascenseurs, et quand son regard croisa le regard de Chuannan, celui-ci eut comme un imperceptible mouvement de recul. Ce n'est pas seulement la froideur de l'expression du garde du corps qui éveilla la paranoïa de Chuannan. Il y avait aussi le fait que Hu Dzem accueille lui-même un client, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant.

Quelque chose ne tournait pas rond.

— Asseyez-vous, proposa Dee Wong à l'Américain en désignant les fauteuils en peluche mauve alignés contre les murs lambrissés de la réception. Je vous apporte un peu de thé en attendant.

— Avec plaisir. Et si l'envie vous prend d'ajouter quelque chose d'un peu plus costaud dedans, ne vous gênez pas...

— Je verrai ce que je peux faire.

Un des gardes entra dans l'ascenseur avec Hu Dzem, qui fit signe à Chuannan de les rejoindre. Il ne put qu'obéir, tâchant d'ignorer le filet de sueur glacée qu'il sentait couler dans son dos.

Avaient-ils tout découvert ? Avait-il débranché la mauvaise caméra de surveillance, ce matin ? Quelqu'un l'avait-il entendu comploter avec Eva Kelmin ? Il décida d'en avoir très vite le cœur net. Dès que les portes de l'ascenseur se fermèrent, il déclara :

— Eva m'a dit qu'elle voulait te voir ce matin, annonça-t-il. Dès que possible. C'est important, à ce qu'il paraît.

Hu Dzem fit entendre un grognement étouffé et maugréa :

— Elle est dans le coup, elle aussi ?

Chuannan avait laissé sa veste de sport entrouverte. Millimètre par millimètre, il approcha sa main de l'ouverture, vers la crosse de son Tokarev TT-33.

— Quel coup ? interrogea-t-il d'une voix sourde.

— On a un problème, expliqua Hu Dzem. Avec ce type, en bas.

La main de Chuannan s'immobilisa et il se remit à respirer. L'ascenseur s'arrêta au dernier étage du Dynasty, celui du bureau en penthouse.

— Notre client travaille pour une agence qui cherche à remettre la main sur la fille Kelmin, expliqua Hu Dzem. Nous n'allons évidemment pas les laisser faire.

— Tu as un plan ? interrogea Chuannan, dont le cerveau fonctionnait à plein régime pour tenter de mesurer l'impact de cet événement sur ses projets.

— Il a demandé à voir toutes nos filles blanches, lui révéla Hu Dzem. Je lui ai dit que nous allions lui arranger une présentation. Je veux que tu redescendes et que tu lui demandes de t'accompagner pour qu'il fasse son choix. Tu arrêtes l'ascenseur entre deux étages et tu le déroutes. Juste ce qu'il faut.

Hu Dzem s'était arrêté devant la porte de son bureau.

— Ensuite, tu me l'amènes ici pour qu'on le cuisine plus sérieusement.

Le ventre noué, Chuannan hocha la tête. Tout allait trop vite, soudain. Il n'avait pas la moindre idée de ce que devait être son prochain mouvement. Hu Dzem dut sentir son hésitation, car il fronça les sourcils et demanda :

— Un problème ?

— Non, rien. Je me demandais, pour Eva...

— Je ne sais pas si elle est mêlée à cette histoire. En tout cas, je n'ai pas l'intention de la voir tant que nous n'en aurons pas terminé avec l'Américain. Ensuite, nous emmènerons la gamine dans un autre bordel, et nous aviserons. Chaque chose en son temps. Vas-y,

maintenant.

Tout en rejoignant l'ascenseur, les jambes en coton, Chuannan songea à la conversation qu'il avait eue la veille au soir avec Jiang Yang. Hu Dzem devait être tué ce matin, le plus tôt possible. Chuannan avait tout préparé pour être dans les temps, et voilà que ses projets étaient entièrement à revoir. Il devait trouver un moyen de se sortir de ce merdier.

Mais quand il pénétra dans la cabine de l'ascenseur et que les portes se fermèrent derrière lui, il eut le sentiment de voir un piège se refermer sur lui.

CHAPITRE XVIII

Dans sa chambre du White Orchid Inn, Sam Chen avait allumé son ordinateur portable à côté du transceiver, relié les deux avec des prises USB, et il pouvait ainsi suivre la position de Molvico sur le plan qu'affichait l'écran de l'ordinateur. Le point rouge clignotant se trouvait depuis un moment dans la réception du Dynasty, ce que confirmaient les images envoyées par la caméra miniature implantée dans les lunettes de Molvico. Chen voyait le garde du corps, mais aussi l'hôtesse du bordel, une certaine Dee Wong, qui revenait pour la deuxième fois d'une pièce située à l'arrière de l'établissement. Elle avait une tasse de thé à la main.

La façon qu'elle avait de remuer une petite cuillère dans la tasse alerta aussitôt Chen. Il pouvait très bien s'agir d'un geste machinal, d'une habitude, mais il en doutait. Même si Molvico avait laissé entendre qu'il aimerait bien un peu d'alcool dans son thé, il avait toutes les raisons de penser qu'on avait versé autre chose dedans.

— Méfie-toi de ce thé, susurra-t-il à Molvico. Il est possible que je me trompe, mais je pense qu'ils n'ont pas seulement mis de la gnole dedans. Tu me suis ?

Molvico n'était évidemment pas en mesure de répondre. Chen comprit qu'il portait la tasse à ses lèvres, juste avant que la buée du liquide brûlant ne trouble l'image.

— Merci, madame. Malheureusement, j'ai des problèmes d'allergie avec le thé vert. J'aurais dû vous prévenir.

Chen vit Wong froncer les sourcils et échanger un coup d'œil avec le garde du corps. Puis elle esquissa un sourire.

— Nous avons d'autres thés, dit-elle en reprenant la tasse.

— Non, cela ira, merci.

Sans perdre son sourire, Wong repartit vers l'arrière du Dynasty.

— Bien joué, dit Chen à Molvico. Je ne sais pas si ces gus ont l'habitude de droguer leurs clients ou s'ils se méfient, mais dans les deux cas, sois prudent.

Derrière lui, Chen entendit la porte de la chambre s'ouvrir. Il ne se retourna pas, persuadé qu'il s'agissait de Wood.

— Il se pourrait bien que tu n'aies pas besoin d'aller chercher la voiture, lui dit-il. Il est possible qu'on annule la mission et...

Il poussa un grognement en sentant une violente douleur dans le dos, accompagnée d'une forte poussée qui manqua le faire tomber de sa chaise. Il eut le temps de jeter un coup d'œil derrière lui et d'entrevoir un Chinois qui s'avavançait vers lui avec un Walther P-22 équipé d'un silencieux en main. Il entendit à peine le second coup de feu, qui l'atteignit en pleine tête.

Christine Wood était en train de se démaquiller, afin de passer le plus inaperçu possible, quand elle entendit du bruit dans la chambre d'à côté. Comme si un gros objet venait de tomber lourdement sur le sol.

Elle comprit aussitôt qu'il se passait quelque chose de grave. Elle tira le Ruger Mark II .22 LR de son holster tandis qu'elle fonçait vers la porte de sa chambre. Mais elle entendit qu'on glissait une carte dans la serrure électronique, dans le couloir, et, presque aussitôt la porte s'ouvrit, heureusement stoppée par la chaîne de sécurité.

Wood entrevit la silhouette d'un homme, un inconnu. Puis elle vit le flingue qu'il tenait, leva le Ruger et fit feu. La balle calibre .22 fila dans l'encadrement avec assez de force et de bruit pour faire reculer le type. La seconde d'après, le flingueur percuta le battant de toute sa force, mais la chaîne tint bon.

Ce ne serait pas le cas longtemps. Ignorant si son assaillant était seul, ou accompagné, Wood décida qu'il lui fallait quitter les lieux au plus vite. Elle attrapa la petite télévision posée sur la commode, et, dans le même mouvement, elle se tourna vers la baie vitrée donnant sur Hennessey Avenue et balança le poste. Le verre vola en éclats. Wood se tourna et tira encore une fois vers la porte, puis elle s'avança vers l'ouverture qu'elle venait de créer.

Elle avait passé une jambe à l'extérieur, le pied sur la petite corniche qui ceinturait le bâtiment, quand elle entendit la porte céder. Elle se tint en équilibre sur le rebord extérieur, et, dans la manœuvre, elle sentit un éclat de verre lui rentrer dans l'intérieur de la cuisse. Ignorant la douleur, elle tendit son bras vers la porte et tira, à deux reprises. Le flingueur, qui n'avait pas de gilet pare-balles, se prit les deux projectiles en plein torse avant d'avoir pu utiliser son arme. Il tomba à genou, le rein perforé par une des balles et la valve aortique transpercée par l'autre.

Une fois que Wood eut les deux pieds sur la bordure qui faisait le tour de l'immeuble, elle agrippa la brique de la façade et progressa centimètre par centimètre vers la suite de Chen. Arrivée à la fenêtre, elle se pencha et percuta aussi fort qu'elle put la vitre avec la crosse du Ruger. La baie disparut presque complètement.

Elle était sur le point de rentrer quand un coup de feu claqua. Une balle fila par la fenêtre. Wood risqua un coup d'œil et elle eut un choc en voyant l'homme qu'elle venait d'abattre dans la chambre voisine.

Cela semblait impossible, mais le moment était assez mal choisi pour se poser des questions. Le type était retourné à la porte, qu'il avait ouverte, laissant la lumière du couloir pénétrer dans la pièce. Comme au stand de tir, Wood visa la tête. Elle était en équilibre instable, et il lui fallut trois balles pour déchiqueter la carotide et une partie de la mâchoire du pourri, qui s'écroula dans le couloir.

C'est alors seulement que Wood aperçut Sam Chen, sur le sol, immobile, la tête posée au milieu d'une mare de sang.

— Les enculés ! jura-t-elle.

Sa colère n'eut pas le temps d'enfler. Un coup de feu claqua, dans la rue, et une balle vint attaquer la brique à moins d'un mètre du visage de Wood. Elle se tourna et scruta l'avenue, en pleine agitation. Elle repéra le tireur : un type débraillé qui se tenait près d'un kiosque à journaux, devant l'entrée du White Orchid.

Il y avait une quinzaine de personnes dans les alentours du kiosque et du petit vendeur de café situé juste à côté. C'était la panique, et la petite foule s'était mise à courir dans tous les sens, empêchant Wood de répliquer sans risquer d'atteindre quelqu'un. Elle regarda à ses pieds et, après une fraction de seconde d'hésitation, elle sauta.

La marquise de l'hôtel amortit sa chute, de même que les trois personnes qui se trouvaient dessous.

— Désolée, dit-elle en se relevant aussitôt.

Le flingueur qu'elle avait repéré était déjà en train de foncer vers elle. Wood s'abrita derrière une grosse boîte aux lettres, et, avec des grands gestes, fit signe aux piétons de prendre le large.

— Allez-vous-en ! Éloignez-vous, bon sang !

Comprenant que Wood ne lâcherait pas facilement le morceau, le tueur s'approcha d'un vieux Chinois vêtu d'un costume gris et l'attira contre lui. Il l'utilisa comme un bouclier humain et pointa le canon de son arme contre sa tempe, avant de commencer à traverser l'avenue sans se soucier de la circulation. Il y eut des coups de frein, de Klaxon. Un automobiliste arrêta sa Jetta et sortit du véhicule, fou de rage, mais le flingueur se tourna vers lui et l'abattit en pleine rue.

Wood n'avait rien pu faire. À sa grande surprise, elle vit alors le tueur s'écrouler à son tour sur la chaussée. Elle eut aussitôt l'explication. Un membre de l'équipe de soutien d'Inter-Trieve était monté sur le toit de la camionnette stationnée devant le Dynasty et avait pu descendre l'autre salaud.

— Beau boulot, Mitch ! lança Wood.

Son collègue lui adressa un hochement de tête. Il était sur le point de quitter son perchoir quand il bascula brusquement vers l'avant, abattu

par un sniper embusqué sur le toit d'une boutique de souvenirs située juste à côté du White Orchid. Wood le repéra tout de suite, et elle s'abrita derrière la première voiture qui se présenta. En voyant le pourri qui la visait, elle balança plusieurs balles. L'une d'elles au moins atteignit sa cible, et un fusil tomba sur le trottoir, suivi de peu par son propriétaire.

Des sirènes couinaient déjà au loin. Wood slaloma entre les voitures immobilisées sur l'avenue pour rejoindre le trottoir opposé. Un autre agent d'Inter-Trieve venait de quitter la camionnette pour examiner Mitch Carlisle, qui s'agissait dans le caniveau où il était tombé.

— Je vais entrer et voir ce qui se passe, annonça Wood. Si tu arrives à monter Mitch dans la camionnette, démarre le moteur et tiens-toi prêt avec Terry, au cas où je ressortirais avec Eva.

— Pigé.

Wood sprinta sur le trottoir et fila vers l'allée, sur la droite du Dynasty. Au même moment, une Porsche d'un modèle très récent s'engouffra dans la ruelle et un homme aux cheveux coupés en brosse en descendit, un pistolet à la main.

— Pas un geste ! cria Wood en le visant.

Sans même regarder de quoi il s'agissait, l'autre se précipita jusqu'à une porte qui se trouvait sur le côté du Dynasty. Il la claqua derrière lui. Wood ne chercha pas à le poursuivre. Tout en s'avancant dans l'allée, elle avisa l'escalier métallique de secours. La dernière volée de marches était remontée et coincée sous le palier du premier étage.

Wood prit le temps d'observer l'immeuble, et elle trouva ce qu'elle cherchait. Elle remit son arme dans son holster et monta sur le bord d'une fenêtre du rez-de-chaussée, fermant les doigts de sa main gauche sur les joints de mortier, entre les briques de l'immeuble. De son autre main, elle tenta d'atteindre le palier de l'escalier de secours.

— Et merde ! fit-elle en se rendant compte qu'il lui manquait presque cinquante centimètres.

Elle réfléchissait à la manière de l'atteindre, sans doute en sautant – mais en risquant de tomber et de se blesser –, quand elle entendit une autre voiture faire irruption dans l'allée et s'arrêter juste derrière la Porsche. La portière s'ouvrit, et, à travers le pare-brise, Wood vit que le conducteur était armé.

Elle se laissa retomber au sol, sortit son Ruger de son holster et le braqua vers la Chevrolet.

— Je ne me sens pas très bien, soudain, bredouilla Molvico en se levant de son fauteuil, dans la réception du Dynasty.

Il avait entendu dans son oreillette des bruits plus qu'inquiétants, notamment des coups de feu. Sa mission prenait l'eau de tous les côtés, c'était clair.

Le garde du corps posté à côté des ascenseurs agita son flingue et aboya :

— Assis !

Dee Wong posa sur son bureau la tasse de thé que Molvico avait refusée et elle ouvrit un tiroir, dont elle sortit un pistolet. En infériorité numérique, Molvico se laissa aller contre son dossier de fauteuil avec une grimace. Posant la main au niveau de son estomac, il se voûta.

— Mon ulcère..., gémit-il.

Aussi discrètement que possible, il chercha à récupérer le SIG-Sauer P-226 dans son dos.

— Les mains en l'air ! lui ordonna l'hôtesse d'accueil en lui braquant son arme sur le front. Tout de suite !

— Mais que se passe-t-il ? Puisque je vous dis que j'ai un ulcère ! Et ces armes, qu'est-ce que cela signifie ?

Dee Wong lui tira entre les jambes, en signe d'avertissement, avant de relever le canon de son arme.

— Les mains en l'air !

— D'accord, d'accord, fit Molvico en tendant les bras sur le côté.

Au même moment, la porte d'entrée s'ouvrit à la volée et un couple, entre deux âges, s'engouffra dans le hall. Ils étaient tout essoufflés.

— Il y a une fusillade dans la rue ! s'exclama la femme.

— Nom de Dieu !

C'était son mari, qui venait d'aviser les pistolets que tenaient Wong et le garde du corps, comprenant du même coup que sa femme et lui venaient de passer de Charybde en Scylla.

— Foutez le camp ! gueula le garde du corps en s'avancant vers eux.

Ils tombèrent presque l'un sur l'autre en battant précipitamment en retraite vers la sortie. Le flingueur les avait fichus dehors et claquait la porte derrière eux, quand les portes d'un des ascenseurs s'ouvrirent derrière Dee Wong.

Molvico choisit ce moment pour passer à l'action.

Il plongea de son fauteuil et récupéra son arme, tout en se jetant au sol pour rouler sur le côté. Wong tira et l'atteignit à la jambe. Il répliqua d'une 9 mm en pleine poitrine. Elle laissa échapper un cri et s'écroula sur son bureau, faisant tomber la tasse et le verre qui se trouvaient dessus.

Le garde du corps se tourna vers Molvico et ouvrit le feu. Il l'atteignit dans la partie supérieure du torse et à l'épaule. Grimaçant sous la douleur, Molvico rampa derrière le bureau, à côté de Wong, dans un sillage de sang. Il tira vers le garde, l'obligeant à plonger sur le côté et à aller se réfugier derrière une des colonnes de pierre qui encadraient l'entrée du hall de réception.

Li Chuannan restait comme figé à la sortie de l'ascenseur. Il était en

train de comprendre qu'un autre grain de sable, et de taille, venait de se glisser dans la mécanique de ses plans. Il fallut que le prétendu client du Dynasty se tourne vers lui et lève son SIG-Sauer pour que le videur se mette enfin en mouvement. Il recula précipitamment à l'intérieur de la cabine. Un coup de feu claqua comme un coup de tonnerre, qui pulvérisa une des cloisons en miroir. Chuannan appuya frénétiquement sur le bouton de fermeture des portes, puis il pressa celui du dernier étage.

En même temps qu'il montait, une idée s'imposa à lui. Si Hu Dzem se trouvait toujours là-haut, il avait une chance de pouvoir le tuer et d'arriver à se sortir de ce guêpier, d'une manière ou d'une autre.

* * *

À la seconde où il pénétra dans le bâtiment, Ling Thieu entendit les coups de feu dans la réception. Il songea aussitôt que Li Chuannan était en train de mettre les ordres de Yang à exécution ; il se demanda aussi pourquoi il faisait cela en bas, plutôt que de s'acquitter de sa mission dans le bureau de Hu Dzem. Il allait ouvrir la porte qui livrait accès au couloir du rez-de-chaussée, quand il s'arrêta soudain. La fusillade s'éternisait. Thieu entendait maintenant distinctement plusieurs armes. Li Chuannan ne s'en sortait donc pas aussi facilement que cela. Plutôt que de se retrouver en mauvaise posture, Thieu songea qu'il était plus prudent d'attendre la fin des hostilités et de revenir voir ensuite ce qui s'était passé.

Il allait retourner dans l'allée, sur le côté du Dynasty, quand il y eut un bruit de verre brisé dans la cage d'escalier, au-dessus de lui.

— Qu'est-ce que c'est que ce merdier, maintenant ? maugréa-t-il.

Il gravit les marches pour rejoindre le premier étage. Il s'arrêta au niveau du palier. La femme qui lui avait ordonné de s'arrêter, dans la ruelle, était en train de passer par la fenêtre qui donnait sur l'escalier de secours.

Thieu leva son flingue, décidé à se débarrasser d'elle avant d'essayer de comprendre la situation.

L'agent Christine Wood était passée par la fenêtre, quand la détonation d'un .357 Magnum fit comme un coup de tonnerre dans la cage d'escalier.

Bolan passa à son tour par la fenêtre, le Beretta devant lui. En un éclair, il vit que Wood n'avait rien et il repéra Thieu sur le palier, entre deux étages. Il lui balança une triple rafale en plein torse. L'autre tituba vers l'arrière, lâcha son arme et s'effondra, les mains plaquées sur ses

blessures.

L'Exécuteur descendit rapidement les marches, son canon braqué sur le type à la coupe en brosse. Wood le suivait. Ils entendirent la fusillade, au rez-de-chaussée, probablement dans la réception.

— J'ai un de mes collègues qui est à l'intérieur, expliqua Wood. Je vais voir si je peux...

Elle s'interrompt en découvrant que la porte métallique donnant sur le rez-de-chaussée était fermée à clé. De frustration, elle tapa du pied dedans. Bolan s'approcha de Thieu, dont il récupéra le Magnum, et demanda :

— Yang est ici ?

L'autre lui renvoya un regard empli de haine. Il trouva même la force de cracher sur l'Exécuteur. Ignorant la provocation, le Guerrier allait répéter sa question quand il comprit qu'il n'obtiendrait pas de réponse. Il n'y avait plus la moindre trace de vie dans les yeux de Thieu.

Terrance Molvico perdait beaucoup de sang. Chaque mouvement lui coûtait une insoutenable sensation de brûlure. Mais il repoussait la douleur, les dents serrées, résolu à poursuivre le combat. Si l'échange de coups de feu avec le garde du corps se poursuivait, il laissa l'autre gaspiller ses munitions dans de longues rafales, tandis qu'il se contentait de tirs au coup par coup. La stratégie paya. Quand le silence se fit soudain, Molvico fit le pari que l'autre était venu à bout de son chargeur. Dans un effort terrible, il se redressa, à découvert, et se déplaça de manière à voir le flingueur. Il aperçut l'autre qui s'employait à engager un chargeur plein dans son arme.

— Y'a pas de petites économies, murmura-t-il.

Et il plomba le garde de deux balles, l'une dans le cœur et l'autre en pleine tête. Le pourri s'écroula, emportant une des plantes en pot dans sa chute.

Terriblement affaibli, Molvico s'appuya contre le bureau. L'engourdissement le gagnait, et il se laissa tomber à genou. Alors qu'il entrouvrait son manteau pour tenter d'évaluer ses blessures, il entendit une porte s'ouvrir, à l'arrière. Il leva de nouveau son arme. Un instant plus tard, un flic en uniforme fit irruption dans le hall de réception du Dynasty, tenant son pistolet à deux mains, devant lui.

— C'est bon, c'est terminé, dit Molvico en espérant que l'autre parlait anglais. Mais il me faudrait un toubib...

Le flic jeta un coup d'œil à Dee Wong, au garde du corps étalé par terre, puis il se tourna vers Molvico. L'expression de son regard ne disait rien qui vaille à l'agent. Et quand le policier pointa son pistolet vers lui, Molvico se demanda si c'était bien la cavalerie, qui venait d'arriver. Avant qu'il ait pu réagir et utiliser son arme, le flic pressa la détente de son flingue et hâta le glissement de Molvico vers la tombe.

— Maintenant, c'est vraiment terminé pour toi, lâcha le policier en regardant Molvico tomber sur la moquette à côté de Dee Wong.

CHAPITRE XIX

Comme dans tous les bordels d'un certain standing, les chambres du Dynasty étaient parfaitement insonorisées. Eva Kelmin ne pouvait donc pas savoir que le rez-de-chaussée du bâtiment s'était transformé en champ de bataille. En revanche, le double vitrage des fenêtres ne parvenait pas à repousser complètement les bruits de la rue. C'est ainsi que les coups de frein, les Klaxons et les détonations sporadiques attirèrent son attention.

Baissant les yeux sur Hennessey Avenue, la jeune fille comprit que tout ce désordre avait un lien avec le Dynasty. Elle songea à Li Chuannan, à Hu Dzem et comprit que le plan prévu était sans doute en train de couler à pic – entraînant avec lui ses espoirs de liberté. Pourtant, si elle n'avait aucune idée de ce qui se passait, elle gardait le mince espoir de pouvoir profiter de cette agitation.

Soudain, on frappa à la porte de sa chambre.

Elle tressaillit violemment en pensant aussitôt qu'il devait s'agir de Chuannan.

Elle se trompait.

— Eva ! Ouvre ! C'est moi !

C'était la voix de Taddie Lancaster, une Néo-zélandaise qui travaillait au Dynasty contre son gré depuis trois mois. Eva alla ouvrir. Taddie, une grande blonde aux yeux bleus, était en petite culotte.

— Ça pète de tous les côtés ! dit-elle d'un ton pressant. Je ne sais pas ce qui se passe, mais c'est peut-être une chance pour nous. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Je... je ne sais pas.

— Allez, viens, on essaye !

— Mais, mes affaires...

— On n'a pas le temps, allez ! insista Taddie en prenant Eva par la main.

Elles se retrouvèrent dans le couloir. Instinctivement, Eva se tourna vers l'ascenseur, tout proche, et pressa le bouton d'appel.

— Non, on prend l'escalier ! lui cria Taddie, avant de l'entraîner dans l'autre sens. C'est plus sûr.

Elles se mirent à courir. Alors qu'elles atteignaient l'escalier, la porte s'ouvrit brusquement. Elles poussèrent un cri en voyant un homme et une femme faire irruption dans l'escalier. Ils avaient tous les deux une arme à la main.

— Eva ! s'écria la femme. Ne craignez rien, c'est votre père qui nous envoie.

Bolan tint la porte de l'escalier ouverte pour laisser passer les trois femmes.

Soudain, les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, à l'autre bout du couloir, et un flingueur apparut, un Tokarev TT-33 à la main. Il semblait égaré, comme s'il s'était trompé d'étage. Mais quand il vit ce qui se passait, son expression changea et son visage devint rageur. Levant son Tokarev, il balança une rafale.

L'Exécuteur avait heureusement déjà poussé les deux jeunes filles sur le palier de la cage d'escalier. Laissant la porte se fermer derrière lui, il se jeta sur le côté pour éviter les projectiles ennemis. Wood fit de même et se pressa contre le mur opposé.

Le Guerrier se mit à tirer vers l'ascenseur. L'autre avait réintégré la cage pour se mettre à l'abri. Les portes se refermèrent. Bolan regarda le panneau lumineux, au-dessus des ascenseurs, et vit que la cabine montait vers l'étage supérieur, le penthouse.

— Occupez-vous des filles, dit-il à Wood en allant rouvrir la porte de la cage d'escalier. Je vais...

Il s'interrompit en voyant Wood s'affaïsser et tomber à genou, une main sur la poitrine. Le sang coulait à travers ses doigts.

— Ce salaud m'a eue, chuchota-t-elle.

Bolan renonça à poursuivre le flingueur, il s'agenouilla et rattrapa Wood alors qu'elle perdait connaissance et basculait vers l'avant. Son chemisier était imprégné de sang. Tout en l'allongeant sur la moquette, il cria par-dessus son épaule :

— J'ai besoin d'aide !

Les deux filles revinrent dans le couloir. Horrifiées, elles regardèrent Bolan poser son Beretta et presser les deux mains sur la blessure de Wood pour tenter de stopper l'hémorragie. Il lui prit le poignet, afin de trouver un pouls, et il n'en trouva aucun. La jeune femme était déjà pâle comme la mort. Il approcha la joue de sa bouche, dans l'espoir de sentir un souffle. Rien.

— Oh ! mon Dieu ! fit Eva. Elle est... morte ?

— L'une de vous sait se servir d'une arme ? interrogea Bolan en ignorant la question.

Taddie hocha la tête.

— Je sais, oui.

— Alors, vous prenez la mienne, et vous nous couvrez.

Se tournant vers Eva, le Guerrier ajouta :

— J'ai besoin de vous. Vous allez poser les deux mains, là, et je vais lui faire de la respiration artificielle.

Au moment où il posa les lèvres sur celles d'Eva Wood, l'Exécuteur sentit un courant glacé le parcourir. Il avait déjà le sentiment que cela ne servirait à rien. Pourtant, il irait jusqu'au bout pour tenter de la sauver.

Li Chuannan s'élança.

Le stress du moment s'ajoutant au coup de fouet que lui donnait sa dose de stéroïdes quotidienne avait empli le videur du Dynasty d'une rage aveuglante quand il jaillit de l'ascenseur et s'avança dans le couloir du penthouse. La grande subtilité du plan qu'il avait échafaudé pour éliminer Hu Dzem n'était plus qu'un lointain souvenir, perdue dans le chaos qui avait transformé la maison close en champ de bataille. Chuannan avait aussi laissé de côté tout instinct de conservation. En cet instant, une seule priorité, rien qu'une, le consumait littéralement : flinguer Hu Dzem et toute personne qui chercherait à l'en empêcher.

Mais il n'y avait personne dans le couloir, et le bureau du boss du Dynasty était fermé. Hu Dzem avait dû s'y enfermer, en voyant sur les écrans des caméras de sécurité les combats qui faisaient rage à tous les étages. Sans même essayer de tourner la poignée de la porte, Chuannan rangea le Tokarev dans son holster et se tourna vers la copie en bronze du *Baiser* de Rodin qui se trouvait là, sur un piédestal.

L'objet devait dépasser les cinquante kilos, mais Chuannan le souleva comme s'il s'agissait d'un jouet en plastique. Il effectua un mouvement de torsion et balança la statue dans la baie vitrée teintée qui se trouvait juste à côté de la porte. Le verre était renforcé, à l'épreuve des balles, mais il ne résista pas au projectile et explosa, retombant en éclats scintillants de la taille de bonbons à la menthe.

Chuannan ressortit le Tokarev et fonda dans l'ouverture. Comme il l'espérait, la désintégration du mur de verre avait pris Hu Dzem et son garde du corps par surprise. Chuannan s'occupa d'abord du second. Deux balles dans la tête, et l'autre s'écroula sans même avoir eu le temps de dégainer son arme.

Hu Dzem, qui était occupé à vider le contenu d'un coffre-fort dans une mallette en cuir, lui jeta un coup d'œil affolé.

— Mais qu'est-ce que ça veut dire, bon sang ?

Chuannan ne dit rien. Il voulut tirer, mais son flingue s'était enrayé et ne voulait rien savoir. Avec un rugissement de colère, il le balança vers Hu Dzem, qui amena son bras gauche devant son visage pour se protéger. Le Tokarev rebondit contre son poignet.

Il poussa un grognement et farfouilla dans le coffre pour y récupérer

un 9 mm Luger. Quand il se retourna, Chuannan n'était pas désarmé, contrairement à ce qu'il pensait sans doute. L'ancien catcheur tenait le petit pistolet qu'il avait caché dans le pot de fleurs un peu plus tôt dans la matinée.

— Jiang Yang t'envoie son meilleur souvenir, dit Chuannan en pressant la détente.

— Espèce de traître...

Mais la balle chemisée que venait de vomir le pistolet miniature lui coupa le sifflet en lui transperçant le cou. Elle lui ravagea le larynx, la pomme d'Adam et une partie de l'épine dorsale.

Chuannan le regarda s'affaler sur son bureau. Et, soudain, sa rage commença de refluer pour laisser place à un sentiment de calme irréel.

C'était fait. Il avait réussi. Il avait tué Hu Dzem.

Il analysa la situation avec une clairvoyance et une rapidité qui le surprirent lui-même. D'abord, il ramassa le Luger de Hu Dzem et le Walther qu'avait laissé tomber son garde du corps. Il finit ensuite de vider le contenu du coffre dans la mallette. Il était si distrait par ce qu'il manipulait, essentiellement des billets, qu'il faillit ne pas entendre le bruit de semelles sur les éclats de verre. Il se tourna et reconnut Ter-Ci. Le flic, en uniforme, regarda le cadavre de Hu Dzem avec incrédulité, puis leva les yeux vers Chuannan.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé, ici ?

— À ton avis ?

Chuannan accompagna sa réponse d'une rafale du Luger. Shu Ter-Ci leva son flingue, mais il mourut sans avoir eu le temps d'en presser la détente. Il tomba vers l'avant, et son cadavre rebondit avec un bruit sourd sur la copie du *Baiser* de Rodin.

Quand il eut fini de vider le coffre, Chuannan passa la main sous le bureau de Hu Dzem et il pressa un des deux interrupteurs qui s'y trouvaient. Derrière lui, un bruit sourd se fit entendre à travers le mur lambrissé. Et quand Chuannan tira légèrement sur une applique installée là, une partie du mur se déplaça pour révéler une niche de la taille d'un placard.

S'inquiétant des descentes policières, Hu Dzem avait fait installer quelques années plus tôt un ascenseur privé dans son bureau. Il permettait de rejoindre un tunnel qui passait sous Hennessey Avenue et courait jusqu'à une partie très arborée de Southorn Park.

Chuannan ne savait pas encore ce qu'il ferait, une fois là-bas. Il improviserait. Il avait assez d'argent pour vivre comme un roi jusqu'à la fin de ses jours en oubliant la triade et ses plans d'associations avec Jian Yang. Mais on ne coupait pas aussi facilement les liens avec le San Hop Kwan. Une fois qu'il aurait été désigné comme le meurtrier de Hu Dzem, nulle part dans le monde il ne serait en sécurité, même en allant se terrer plusieurs mètres sous terre. Chercher à s'en sortir seul n'était

pas la solution. Et il ne voyait qu'un endroit où aller pour être à l'abri des représailles.

Île d'Hainan, Chine

La nouvelle de la mort de Hu Dzem parvint jusqu'à Ki Dan en trois étapes.

D'abord, il y eut le coup de fil que Li Chuannan passa à Jiang Yang. Puis les sources de Dan à Hong Kong confirmèrent l'information. Enfin, cinq minutes après, Yang et Dan regardèrent ensemble sur l'immense télévision à écran plasma du milliardaire les images que diffusaient les chaînes d'informations sur les affrontements du Dynasty. Les deux hommes s'étaient changés. Dan portait un costume en lin blanc tandis qu'on avait prêté à Yang un pantalon beige et une chemise blanche. Le visage de Ki Dan s'illumina de satisfaction quand on vit les brancardiers sortir un cadavre enveloppé dans un sac mortuaire et qu'apparaissait en insert une photo de Hu Dzem.

— Justice est rendue, murmura-t-il.

Si Yang ne savait toujours pas pourquoi Ki Dan voulait tant la mort de Hu Dzem, ce détail lui paraissait à présent très secondaire. Une seule chose comptait : qu'il ait rempli sa part du marché passé avec Dan. Il avait gagné sa place au côté du milliardaire.

— Bien, dit-il, maintenant que ce problème est réglé, si nous en venions aux affaires ?

— Pourquoi se presser ?

Un domestique fit son entrée dans le salon, portant une bouteille de champagne dans son seau et deux flûtes. Ki Dan lui fit signe de poser le tout sur la table basse, devant eux, puis de disparaître. Il se chargea lui-même de remplir les deux flûtes.

— Il sera bien assez vite temps d'en venir aux affaires, déclara-t-il en tendant une flûte à Yang. En attendant, fêtons cette journée. Une très bonne journée.

CHAPITRE XX

Le bilan des affrontements du Dynasty était lourd dans le camp de ceux qui avaient risqué leur vie pour venir libérer Eva Kelmin. En plus de Christine Wood, que Bolan n'avait pu sauver, trois agents d'Inter-Trieve avaient trouvé la mort dans l'opération – Terrance Molvico, Mitch Carlisle et Sam Chen. Et l'assassin de Wood avait réussi à quitter l'immeuble sans être inquiété, utilisant un ascenseur secret qu'on avait découvert dans le bureau de Hu Dzem, le patron du Dynasty et la tête du San Hop Kwan.

— Il a l'air sacrément secoué.

C'était Jack Grimaldi, qui venait de parler. Il regardait à travers la baie vitrée donnant sur le balcon de la suite d'hôtel où Vitali et lui campaient depuis leur arrivée à Hong Kong. Frank Vitali se tenait près de lui et finissait de rassembler ses affaires. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Mack Bolan était assis dans un fauteuil de jardin, les yeux perdus sur la ville.

Cela faisait vingt minutes que l'Exécuteur se tenait là, dans cette position.

— Il m'a dit qu'ils avaient à peine échangé quelques mots en pénétrant dans le bâtiment, expliqua Vitali. Et moins de dix minutes après, elle se faisait tirer dessus sans qu'il puisse faire quoi que ce soit pour la sauver.

— Ce n'est pas la première fois qu'il affronte ça. Il va lui falloir du temps.

— Peut-être. Mais tu sais comme moi qu'il ne le prendra pas. En tout cas, pas tant que l'assassin de cette fille sera en vie.

Si le meurtrier de Wood avait bien été identifié – le videur du Dynasty, Li Chuannan –, on avait perdu toute trace de lui après qu'il avait émergé du passage qui lui avait permis de quitter le Dynasty et de se retrouver dans Southorn Park. Il demeurerait introuvable. Toutes les compagnies de transport avaient été alertées, qu'elles soient aériennes, terrestres ou ferroviaires.

— Il nous reste une dernière pierre à retourner, remarqua Grimaldi.

Vitali savait à quoi il faisait allusion. Leur conversation avec la

secrétaire du bureau de Yang n'avait pas donné grand-chose. Elle affirmait ne travailler là que depuis deux semaines et n'être au courant de rien. Le seul élément intéressant, ils l'avaient trouvé dans un tiroir fermé à clé que Vitali avait ouvert sans mal. Des schémas d'une centrifugeuse, avec un numéro de téléphone griffonné dans la marge, un numéro de téléphone indonésien. Au moins avaient-ils ainsi clairement établi le lien entre Yang et la centrifugeuse.

La secrétaire se trouvait en ce moment même entre les mains de la police. Grimaldi appela l'officier à qui il avait remis la jeune femme.

— J'aimerais qu'il lui demande s'il y a le moindre rapport entre Yang et Chuannan, à sa connaissance.

— Pourquoi pas, murmura Vitali.

Son regard effleura l'écran de l'ordinateur de Bolan, ouvert sur la table du salon. Un message urgent était arrivé du Ranch, envoyé par Aaron Kurtzman.

— Bon sang ! lâcha-t-il quand il eut découvert de quoi il retournait.

Grimaldi, qui avait passé son appel, ferma son téléphone portable et le rejoignit, un grand sourire aux lèvres.

— Ils sont toujours en train de la cuisiner, la malheureuse. Elle a déjà confirmé le lien entre Chuannan et Jiang Yang. Et ce n'est pas tout. Chuannan a été identifié par un guichetier d'une des lignes de ferry de Victoria Harbour. Il lui a vendu un aller simple pour l'île d'Hainan. Malheureusement pour nous, le ferry est déjà à quai, à Sanya, et tous les passagers ont débarqué.

— Je ne pense pas qu'on le retrouvera là-bas, remarqua Vitali en baissant les yeux sur l'ordinateur. Je parierais qu'il a fichu le camp dès son arrivée et qu'il a remonté la côte.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Striker vient de recevoir un message du Ranch. Ils ont pu établir de façon quasi certaine un lien entre Jiang Yang et un milliardaire du nom de Ki Dan. Ce type fait un peu de tout, de l'immobilier à la presse. Il a aussi des usines. Et c'est dans l'une d'elles qu'a été fabriquée la centrifugeuse que les hommes de Yang essayaient de fourguer à Jotuwí Port.

Grimaldi émit un sifflement.

— On a aussi pu établir que Yang avait atterri en parachute sur une des grandes résidences de tourisme de Hainan... laquelle est la propriété de Ki Dan. L'île lui appartient plus ou moins – de la même façon que Chicago appartenait à Al Capone. Le monsieur a diverses propriétés sur l'île, mais il semblerait que l'une d'elles ait sa préférence, à une heure de voiture de l'endroit où Yang s'est parachuté hier. Et depuis hier, justement, alors que le monsieur est toujours à gauche et à droite pour ses affaires, il n'est pas sorti de chez lui.

— Avec Yang...

Vitali hochait la tête.

— Ça ne semble pas idiot de le penser. Et de là à se dire que Li Chuannan est allé les rejoindre...

— Bon sang ! fit Grimaldi, tout excité.

Son exclamation fut assez forte pour parvenir sur le balcon et sortir Bolan de ses réflexions. L'Exécuteur se leva lentement de son fauteuil et rejoignit la suite.

— On a du boulot, annonça Grimaldi en éteignant l'ordinateur et en rabattant l'écran. Le temps de régler quelques détails de logistique, et tu vas sans doute bientôt avoir la possibilité de tuer deux oiseaux d'une seule pierre.

Black Warriors Ranch, Virginie

— C'est bon, annonça Herman « Gadgets » Schwarz en raccrochant un des téléphones de la salle informatique du Ranch. Le Satcam sera positionné sur la cible quand ils auront rejoint l'île.

— C'est quand même utile d'avoir de l'influence, hein ? répliqua Hal Brognola en se massant la nuque.

Le numéro Un du *Justice Department* venait d'avoir un entretien avec le Président, à qui il avait appris la libération d'Eva Kelmin et son retour prochain aux États-Unis. Au Ranch, il avait aussi découvert le coût en vies humaines de cette opération, au moins aussi élevé que la fusillade en Malaisie. Avec l'équipe du Ranch, il n'avait à présent plus qu'une priorité : que Mack Bolan soit le premier sur place pour se charger de Li Chuannan et Jiang Yang.

Officiellement, puisque l'Exécuteur restait l'ennemi numéro Un du *Justice Department* et n'était pas censé être mêlé à cette mission, celle-ci serait confiée à Frank Vitali, le patron du Département 127, vitrine officielle du Ranch. Sa mission serait d'appréhender les hommes de la triade, afin qu'ils puissent répondre devant la justice des crimes qu'ils avaient commis au cours des dernières quarante-huit heures – sans parler des autres, auparavant. Mais Brognola savait que Mack Bolan ne se contenterait probablement pas de laisser aux mains du système judiciaire le sort de ses ennemis.

Gadgets mit en action la première phase du plan. De même qu'il avait fourni une surveillance aérienne du dépôt de récupération de Jotuw Port, le satellite-espion Orion de la N.S.A. leur transmettrait un flux continu de photos de la spectaculaire propriété de Ki Dan construite à flanc de montagne. Et d'autres forces allaient participer à l'assaut.

— Des nouvelles de l'Organisation Maritime Internationale ? demanda Brognola à Carmen Delahunt.

Celle-ci était chargée de coordonner les efforts de l'Organisation Maritime, qui avait réclamé avec insistance à pouvoir jouer un rôle – la mort d'Anthony Tetlock et des autres agents passait difficilement.

— Au moment où nous parlons, ils ont un groupe de commandos qui sont partis de Sanya et longent la côte, expliqua Delahunt. Les hommes devraient être en position quand Striker passera à l'action.

— Ils ont bien compris que leur mission se limite au soutien ?

— Ils n'interviendront qu'en cas de besoin absolu, confirma Carmen.

— À quelle heure Mack et les autres doivent-ils arriver ?

— Ils ont décollé il y a une trentaine de minutes, précisa Herman. Striker vole avec Grimaldi, et Vitali se trouve à bord d'un autre F-14. Ils atteindront l'île dans moins d'une heure.

Delahunt vit venir la question suivante de Brognola.

— Un hélicoptère les attend là-bas. Dès que Mack et Vitali auront été déposés, Jack refera le plein et prendra l'air. La Navy a besoin qu'on lui rende le deuxième Tom pour une autre mission.

Schwarz, qui venait de remplir son mug de café pour la énième fois, remarqua :

— Il y a un paramètre que nous n'avons pas pris en considération. Si jamais Li Chuannan se montre avant que Striker ait rejoint le petit palais de Ki Dan, qu'est-ce qu'on fait ? On l'intercepte ?

— Bonne question, approuva Brognola. La logique voudrait qu'on s'empare de lui à la première occasion.

— C'est bien ce que je pensais. Mais tu sais où je veux en venir...

Brognola n'avait pas besoin de s'appesantir sur le sujet. Il savait très bien la façon dont les choses seraient prises en main.

— Si nous le repérons, tant mieux, dit-il. Tu le surveilles et tu fais suivre ses coordonnées. À moins que les choses aillent de travers et qu'il nous force la main, on va le laisser s'aventurer vers la toile de l'araignée – laquelle saura ensuite très bien quoi faire de lui.

Île d'Hainan, Chine

Les montagnes, à l'intérieur des terres et derrière la propriété de Ki Dan, étaient très sauvages et en grande partie inaccessibles – ce qui leur valait de faire partie de la réserve naturelle de l'île d'Hainan. Les touristes qui souhaitaient avoir un aperçu des espèces animales menacées qui habitaient l'île devaient s'aventurer sur les pistes entretenues par les gardes forestiers ou bien choisir l'option de visites aériennes. Trois compagnies se partageaient le marché, basées à l'aéroport international de Sanya et dans un aérodrome plus modeste, qui desservait la zone côtière près du Feike Shoals Resort.

C'était là que Bolan et Vitali avaient embarqué dans un hélicoptère.

On avait remplacé le pilote chargé d'effectuer les tournées par un agent de l'Organisation Maritime Internationale. Ki Dan avait l'habitude de voir des hélicoptères survoler les montagnes, derrière sa propriété, et leur approche n'attirerait donc pas trop l'attention des forces de sécurité du milliardaire. La propriété elle-même était entourée par un mur de trois mètres de haut, ponctué de caméras de surveillance.

Après une vingtaine de minutes de vol, Bolan et Vitali quittèrent l'hélico, qui s'était posé sur un large escarpement situé de l'autre côté de la montagne dominant les maisons où Ki Dan logeait ses invités.

— On vous appelle dès qu'on a besoin d'être récupérés, dit Bolan au pilote en désignant le talkie-walkie qu'il avait à la ceinture.

Le pilote hocha la tête.

Durant le trajet, ils avaient reçu deux nouvelles importantes en provenance du Ranch. D'abord, l'équipe de commandos chargée de soutenir leur action avait commencé d'escalader le flanc de montagne que surplombait la maison elle-même. Et, grâce aux images satellites, on savait qu'une voiture se dirigeait vers la propriété de Ki Dan. Il y avait de fortes chances pour qu'il s'agisse de Chuannan.

Tout le monde était au rendez-vous.

Suivi de Vitali, Bolan s'engagea sur un sentier irrégulier qui menait au sommet de la montagne.

Les deux hommes étaient bien armés. En plus de son Beretta 93-R, l'Exécuteur s'était fait prêter un Parker-Hale par les commandos de l'Organisation Maritime. Il avait un poignard de combat Ka-Bar à sa cuisse droite et trois grenades dans des poches de la ceinture munitions à laquelle était accroché son talkie-walkie. Le harnais de Vitali lui permettait de ranger un Colt Government Model 1911 et lui laissait les mains libres pour porter son fusil de sniper, chamberé en 7.62 mm.

— On dirait que ça va mieux, avec ton tendon, remarqua Vitali.

— Je ne dis pas que je pourrais participer aux jeux Olympiques, mais ça ira, oui.

Une fois qu'ils eurent atteint le sommet, les deux hommes se couchèrent sur le ventre et rampèrent le long de la crête jusqu'à atteindre un point d'où ils pouvaient voir la propriété de Ki Dan.

— Impressionnant, commenta Vitali.

Bolan scruta la propriété dans un monoculaire Nikon 5x15 HG. La lentille était non réfléchissante, ce qui lui permettait d'observer sans avoir à craindre des reflets qui trahiraient sa position.

— C'est bon, dit-il.

Il s'éloigna en rampant de Vitali, jusqu'à un buisson situé à quelques mètres.

— Bonne chance ! lui lança son vieux complice.

Li Chuannan sortit de la Lexus GS 300 qu'il avait louée après avoir pris le ferry, et gravit l'allée de dalles menant à la propriété de Ki Dan. Il avait les mains vides – il avait laissé la valise de Hu Dzem dans une consigne du port. Il ne voyait aucune raison de partager son butin, sa solution de repli si jamais les choses ne se goupillaient pas correctement avec le milliardaire.

Ce fut Jiang Yang qui l'accueillit à la porte, un grand sourire aux lèvres.

— Je savais que je pouvais compter sur toi.

Li Chuannan haussa les épaules.

— Hu Dzem avait fait son temps...

— Grâce à toi, la question est réglée, remarqua Yang en riant.

Lorsqu'ils s'étaient parlé rapidement au téléphone, après le meurtre du boss du Dynasty, le Dai Lo n'avait pas mentionné le fait qu'il avait envoyé Ling Thieu au Dynasty au cas où Chuannan foirerait son coup. Pas question pour lui de s'en vanter maintenant. D'autant qu'il soupçonnait Thieu de s'être fait descendre là-bas – même s'il n'en avait pas confirmation. L'autre emporterait son secret dans la tombe, c'était aussi bien.

Chuannan suivit Yang à travers l'entrée, jusque dans la pièce de réception de la maison, où Ki Dan était absorbé par une conversation téléphonique.

Jetant un coup d'œil à la rangée de dessins de Picasso encadrés, sur un mur, Chuannan remarqua en plaisantant :

— En général, les gens mettent les dessins de leurs enfants sur la porte du frigo...

— À ta place, je garderais ce genre de connerie pour moi, d'accord ?

Dès que le milliardaire en eut terminé avec le téléphone, Yang se chargea des présentations. Ki Dan regarda à deux fois l'assassin de Hu Dzem.

— Le Fléau ? interrogea-t-il.

Li Chuannan en resta un instant abasourdi, puis il demanda :

— Vous êtes amateur de catch ?

Le visage rayonnant, Dan s'inclina avec respect vers lui.

— Un passionné de catch ! En vérité, j'ai hésité à acheter l'organisation pour laquelle vous combattiez, avant de comprendre que cela ne me rapporterait rien ou presque. Mais je n'ai jamais oublié le Fléau. Je me suis souvent demandé ce que vous étiez devenu...

— C'était un travail comme un autre, répondit Chuannan. Je suis passé à autre chose.

— Bien sûr.

Jiang Yang en eut assez de ces bavardages.

— Maintenant qu'il est ici, nous pourrions évoquer notre arrangement.

— Très bien, répondit Dan.

Il regarda un instant par la fenêtre la plus proche, puis dit aux deux autres :

— La journée est magnifique. Allons dehors. On a une très belle vue sur la mer, depuis la terrasse.

Yang et Chuannan n'avaient rien contre. Tandis qu'il entraînait ses deux invités dans le grand escalier menant à l'étage, Dan resta au côté de Chuannan.

— J'ai une salle de gymnastique privée au sous-sol, expliqua-t-il. Nous pourrions nous y rendre, tout à l'heure, et vous me montrerez certains de vos mouvements de catch.

— Si je m'en souviens..., lui répondit Chuannan.

Yang, qui fermait la marche, combattit une pointe de jalousie. Jamais il n'aurait imaginé que Ki Dan soit autant fasciné par le catch ; du coup, il s'inquiétait maintenant de l'exploitation que pourrait faire Chuannan de la situation. S'il s'était chargé de l'exécution de Hu Dzem, c'était Yang qui en avait donné l'ordre. C'était Yang encore qui avait imaginé de venir chercher les faveurs de Ki Dan pour qu'ils puissent espérer sortir de la triade sans dommage. Était-il possible que le milliardaire néglige tout cela et accorde à Li Chuannan un traitement de faveur pour la simple raison que ce crétin avait été catcheur ?

Yang, alors, serait contraint de se débarrasser de ce rival.

Une fois qu'ils eurent atteint l'étage, Ki Dan entraîna les deux hommes dans le couloir conduisant à une autre grande pièce de réception, qui donnait sur la terrasse. Deux de ses gardes du corps se tenaient à l'extérieur. En voyant approcher le trio, l'un d'eux ouvrit les portes-fenêtres menant au patio.

— Je vous rejoins tout de suite, dit Dan à Yang et Chuannan en leur faisant signe de sortir. Le temps pour moi de régler une petite affaire.

Les deux hommes s'avancèrent sur la terrasse, qui faisait environ la taille d'un court de tennis.

C'est alors que Dan échangea quelques mots avec ses gardes du corps qui l'accompagnaient à l'intérieur.

— Écoutez-moi bien, vous deux. Vous me laissez cinq minutes, le temps de voir quel genre d'informations utiles je peux tirer de ces connards, puis vous arrivez avec les boissons. Vous m'apporterez en même temps quelque chose qui ait l'air d'un important document à signer. Quand je sortirai mon stylo, ce sera le signal.

— De les tuer ? demanda un des gardes, un peu lent du cerveau.

— Évidemment ! Hu Dzem va avoir besoin d'associés, là où il est... en enfer.

CHAPITRE XXI

Mack Bolan atteignit le bas de la montagne sans incident. Son tendon protestait un peu contre le traitement qu'il lui infligeait, mais le Guerrier avait des problèmes plus urgents à résoudre. Il évalua du regard la clôture de fil de fer épais qui le séparait de la propriété de Ki Dan. Un buisson de lierre pareil à celui derrière lequel il se trouvait gênait en partie la caméra de surveillance la plus proche.

Bolan passa les doigts entre les feuilles et créa une petite ouverture dans le mur de végétation presque solide. Il regarda à travers l'ouverture et découvrit une grande étendue de pelouse verte que partageaient les trois pavillons destinés aux invités. Il n'y avait personne aux alentours, toutes les persiennes étaient fermées. S'il y avait d'autres visiteurs que Jiang Yang et de Li Chuannan, Ki Dan les avait fait venir dans la maison principale. Mais Bolan comptait bien se montrer aussi discret que possible.

De sa poche arrière, il sortit un instrument pourvu de deux dents qui faisait penser à un pistolet Taser en miniature. Il s'en était déjà servi pour pénétrer dans le dépôt de récupération de Jotuwî. Il fit passer les dents de part et d'autre du fil métallique de la clôture, puis il pressa un bouton qui se trouvait dans la poignée. Les dents se fermèrent l'une contre l'autre, générant une chaleur intense que le Guerrier put sentir. Sur la poignée, un voyant lumineux passa du vert au rouge, deux lames rétractables en titane sortirent des dents et coupèrent sans problème le fer chauffé à blanc. Un nouveau gadget mis au point par l'ami Herman.

Il fallut moins de deux minutes à l'Exécuteur pour créer une ouverture assez large pour se faufiler à travers la clôture. Une fois de l'autre côté, il traversa en courant l'étendue de pelouse et alla se réfugier derrière un barbecue extérieur situé à une extrémité de la maison du milieu. Il s'accorda un instant, le temps de reprendre son souffle – et de s'assurer que son entrée n'avait pas déclenché de signal d'alarme. Il décrocha alors son talkie-walkie de sa ceinture et appela Vitali.

— C'est bon, je suis entré, annonça-t-il.

— Je sais, lui répondit Vitali dans son oreillette. Je te vois.

- Comment ça se présente, entre ici et la maison principale ?
- Je commence par les bonnes nouvelles. Tes deux bonshommes viennent de sortir sur une terrasse du premier étage. Ils se sont assis, et, s'ils restent là, tu n'auras pas besoin d'aller les chercher à l'intérieur.
- Il faut vraiment des mauvaises nouvelles ? demanda le Guerrier.
- Je n'y peux rien, c'est toujours comme ça... Il y a un garde sur une voiturette de golf qui se fait une pause cigarette en compagnie de deux jardiniers, de ton côté du jardin paysager, avec les fleurs et les arbres. Il n'y a rien entre toi et eux. Autrement dit, tu ne peux pas t'en approcher sans être repéré. Il faudrait qu'ils soient aveugles pour ne pas te voir au moment où tu décolleras de derrière la maison.
- Je ne peux pas me permettre d'attendre que ce soit eux qui décollent.
- Je te l'avais dit : mauvaises nouvelles... Il me serait possible de descendre le garde pour toi, mais les deux autres donneraient l'alarme avant que j'aie pu m'occuper d'eux. Et je ne sais pas si tu as assez de portée avec le Beretta pour qu'on règle la question à deux.
- Bolan prit le temps de réfléchir aux possibilités qui s'offraient à lui. Les grenades qu'il avait apportées seraient aussi inutiles ici que le Beretta ou le pistolet-mitrailleur qu'il portait en bandoulière. Il avait espéré jouer ses atouts un peu plus tard dans l'action, mais il n'avait visiblement pas le choix : il devait les abattre tout de suite.
- Il va nous falloir une diversion, dit-il à Vitali. Tu es en contact avec les commandos ?
- Affirmatif. Ils ont atteint le haut du flanc de montagne et ils sont en train de mettre en place le plastic. Ils n'attendent que notre signe pour provoquer un gros tremblement de terre.
- Alors, vas-y, donne-leur le feu vert, dit Bolan en sortant le Beretta de son holster. Et pendant que tu y es, demande à Jack s'il a sur son Tomcat de quoi s'assurer que Yang et Chuannan resteront sur la terrasse en attendant que je les y rejoigne.
- Assez parlé des triades ! maugréa Yang en s'agitant sur son fauteuil. Je pensais que nous allions plutôt évoquer vos activités – et celles où nous aurions éventuellement notre place.
- Oui, bien sûr, lui répondit Ki Dan.
- Il lui remplit de nouveau sa flûte de champagne. Il avait passé ces dernières minutes à éprouver la patience du Dai Lo avec des questions concernant le fonctionnement interne du San Hop Kwan. Aucun des deux hommes ne lui avait livré d'informations qui ne lui soient déjà connues. Ces crétins n'avaient donc plus aucune utilité pour lui. Il était temps de s'en débarrasser.
- Pourquoi ne me diriez-vous pas l'un et l'autre vers quel genre d'activité vous aimeriez vous tourner ?

— Une chose est sûre, pas de catch, répliqua aussitôt Li Chuannan avec un demi-sourire.

Le milliardaire lui retourna son sourire.

— Et pourquoi pas ? Je pourrais racheter la société qui gère le championnat et vous en confier la direction ? Vous auriez la possibilité de donner des ordres à ceux qui vous en donnaient autrefois...

Li Chuannan parut y réfléchir, tout en sirotant son champagne.

— Vu comme ça...

— Mais nous n'avons pas besoin de précipiter les choses, lui assura Dan. Vous avez le temps d'y réfléchir.

— Entendu.

— Et vous ? demanda le milliardaire à Yang. Vous sembliez très impatient. Je suis certain que vous bouillonnez d'idées...

Yang, qui avait dû réfléchir à la question, se lança sans la moindre hésitation.

— Vous venez d'acquérir une maison de production cinématographique à Pékin, rappela-t-il. J'ai lu dans les journaux que vous aviez pour ambition d'en faire l'équivalent chinois d'un studio hollywoodien. Un des plus gros.

Ki Dan hocha la tête. Du coin de l'œil, il vit ses deux gardes du corps qui faisaient leur entrée sur la terrasse. L'un d'eux avait à la main une chemise couleur kraft ; l'autre poussait un chariot de pâtisseries, de fruits frais et de café. Le timing était parfait.

— Vous avez bien potassé votre sujet, dit-il à Yang. Je suis impressionné.

Yang fit mine d'ignorer le compliment, pour déclarer :

— Je me vois assez bien diriger ce studio.

— Vraiment ? lança Ki Dan en haussant un sourcil.

Il se tourna vers ses gardes du corps.

— Je croyais avoir demandé qu'on ne me dérange pas.

— Désolé, monsieur, dit celui qui portait le classeur. Mais il y a un petit souci suite à votre voyage aux Philippines. Il faudrait que vous signiez ces papiers.

— Et j'en ai profité pour apporter ça, c'était prêt, ajouta l'autre en désignant le chariot.

— Très bien, soupira Ki Dan.

Il prit la chemise de documents et ajouta à l'intention de ses hommes :

— Pendant que vous êtes là, vous pourriez installer un des parasols ? Il y a trop de réverbération, ici.

Les deux gardes hochèrent la tête et contournèrent Jiang Yang et Li Chuannan pour accéder à une espèce de grand râtelier où étaient rangés plusieurs parasols en toile.

Visiblement intrigué, Li Chuannan jeta un coup d'œil par-dessus son

épaule et se retourna presque aussitôt en voyant un des gardes prendre un de ces parasols, l'installer dans un support et l'ouvrir. Les deux hommes gardèrent ensuite les yeux fixés sur Ki Dan, dans l'attente de son signal.

Celui-ci fit mine de parcourir les quelques feuillets que contenait la chemise.

— Eh bien, tout me semble en ordre, dit-il en posant le tout sur son bureau pour prendre son stylo.

C'était le signal. Mais avant que les deux hommes aient pu sortir leurs pistolets, des Heckler & Koch MK.23, une suite d'explosions secoua la montagne avec tant de force que la terrasse trembla violemment.

L'exécution de Jiang Yang et Li Chuannan passait soudain au second plan.

Bolan sentit le sol trembler, mais il y était préparé. Sans perdre de temps, il jaillit de sa planque, entre les maisons d'hôtes, et il courut aussi vite que le lui permettait son tendon. Comme il l'espérait, les charges placées par les commandos avaient attiré l'attention du garde et des jardiniers. Lui tournant le dos, ils s'étaient élancés pour aller voir ce qui se passait au-delà du jardin paysager. Le garde dut sentir l'approche de Bolan, car il se tourna alors que l'Exécuteur n'était qu'à une vingtaine de mètres. Le Guerrier tira le premier et abattit l'autre d'une triple rafale au niveau du torse.

Il tourna le Beretta vers les deux jardiniers, espérant que la vue du pistolet suffirait à les mettre sur la touche et les deux types partirent en effet à toutes jambes trouver un abri au milieu des fleurs et des arbustes.

L'Exécuteur vint s'accroupir à côté du flingueur qu'il venait de descendre. Bien que son uniforme ait été endommagé par les balles et le sang, il le lui retira et l'enfila. Il se coiffa aussitôt de son chapeau et prit le volant de la voiturette.

Il posait le Parker-Hale récupéré auprès du cadavre à côté de lui, sur la banquette, quand il entendit le talkie-walkie du garde crachoter. La personne qui lui parlait le faisait en chinois et semblait affolée. Peu importait à Bolan de comprendre : sa priorité était de rejoindre la terrasse aussi vite que possible.

La vitesse maximale de son véhicule était d'un peu plus de trente kilomètres à l'heure, ce qui dans ces circonstances, lui parut terriblement lent tandis qu'il longeait les limites du jardin. Il arrivait sur l'immense piscine de la propriété. Les ouvriers qui travaillaient à l'intérieur, et dont Vitali lui avait signalé la présence, avaient commencé de sortir du bassin pour voir ce qui se passait. L'un d'eux se tourna vers Bolan. Il s'appêtait à l'appeler, quand il se rendit compte

que l'homme au volant n'était pas le garde qu'il connaissait. Il cria quelques mots à ses collègues, et, dans les mains des trois hommes, les outils laissèrent la place à des armes.

Bolan n'avait pas le temps de les affronter. Tenant d'une main le volant, il saisit une de ses grenades et la dégoupilla, avant de la jeter en direction de la piscine. Le projectile explosa sur le bord du bassin, devant les hommes, les arrosant d'un déluge de shrapnel qui les coucha au sol. Le Guerrier vérifia qu'aucun d'eux ne se relevait, puis il reprit sa route vers la grande demeure.

CHAPITRE XXII

— Mais qu'est-ce qui se passe, bon sang ! gueula Ki Dan en se levant de son fauteuil.

Il marcha sur les débris de la flûte qu'il avait laissée échapper au moment des explosions.

Jiang Yang et Li Chuannan s'étaient également levés. La terrasse avait cessé de trembler, et ils regardaient au-delà de la rambarde en pierre, tout comme le milliardaire et les deux gardes, vers les rubans de fumée qui s'élevaient de l'autre côté du mur séparant la propriété de la pente abrupte descendant vers le parcours de golf. La terrasse panoramique, elle, avait purement et simplement disparu, et on pouvait voir des commandos armés qui s'engouffraient dans les grosses brèches creusés dans le mur en brique.

Les forces de sécurité de Dan se dirigeaient vers le mur, certains à pied et d'autres à bord de leurs voituresses. À première vue, les forces en présence semblaient équilibrées, mais le milliardaire ne se faisait guère d'illusion : il ne pensait pas ses hommes capables de l'emporter sur des commandos entraînés. Alors que les deux camps commençaient d'échanger des coups de feu, Ki Dan se tourna vers Jiang Yang, les yeux étincelants.

— C'est vous ! C'est vous qui êtes derrière ça !

— Mais non ! répliqua Yang.

Sans chercher à discuter, Ki Dan tourna les talons et se dirigea vers les portes-fenêtres pour rejoindre l'intérieur de sa maison.

— Qu'est-ce que vous attendez ? lança-t-il à ses gardes par-dessus son épaule. Tuez-les !

Les deux gardes cherchèrent de nouveau à récupérer leurs flingues. Ni Yang ni Chuannan n'étaient armés, mais ils avaient tous les deux entendu l'ordre de Ki Dan et ils réagirent aussitôt. Yang poussa le plateau de pâtisseries à travers la terrasse, percutant un des gardes au niveau des tibias. Au même moment, Chuannan attrapa la chaise en fer forgé sur laquelle il était assis et chargea le second flingueur – qui parvint à tirer, mais manqua sa cible.

La chaise le heurta la seconde suivante, avec une telle force qu'elle lui

fracassa le cubitus. Le type poussa un hurlement déchirant et lâcha son arme. Chuannan écarta le flingue d'un coup de pied et assena au garde un second coup avec la chaise, au niveau de la nuque. Les beuglements du tueur cessèrent aussitôt et il s'effondra sur le carrelage.

Yang, de son côté, avait plongé par-dessus le chariot à pâtisseries pour plaquer l'autre type de la sécurité, toujours armé. Chuannan venait lui prêter main-forte pour récupérer le pistolet, quand un coup de feu claqua. Il poussa un cri en sentant une violente morsure à la jambe et se retourna vers Ki Dan, qui venait de reparaître armé de son propre H&K. Il se tenait à la porte-fenêtre entrouverte. Son arme était maintenant braquée sur le torse de Chuannan.

— Il faut que je me charge de tout, décidément, maugréa le milliardaire.

Il allait presser la détente de son arme, quand la vitre, derrière lui, vola en éclats. Vomis par une arme invisible, de monstrueux projectiles 20 mm laminèrent le store, au-dessus de lui, et pilonnèrent le mur lui-même, arrosant Dan de débris en tout genre.

Il n'avait pas été touché, mais Li Chuannan remédia à la situation une fois qu'il eut mis la main sur le pistolet tombé à terre. Il pressa la détente en visant le milliardaire, qui tomba aussitôt à genou. Il voulut quand même utiliser le H&K, mais Chuannan ne lui en laissa pas la possibilité : il lui tira encore à deux reprises dessus, s'assurant que l'autre ne se relèverait pas. Puis il se tourna pour prêter main-forte à Yang.

Celui-ci bataillait toujours pour tenter de récupérer le H&K du premier garde. Sauf que le type était en position de force et qu'il parvint à libérer son bras de l'étreinte de Yang. Une victoire de courte durée, puisque Chuannan arriva et l'assomma d'un coup de crosse, avant de l'achever d'une balle en pleine tête.

— Tu commences à devenir assez bon dans l'exercice, remarqua Yang alors que l'ancien catcheur l'aidait à se relever.

— Pour l'instant, ça va, oui. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— On rentre à l'intérieur se mettre à l'abri ! cria Yang.

Il se dirigea vers la porte-fenêtre ravagée par la canonnade venue du ciel quelques secondes plus tôt. Ki Dan était étendu au milieu des éclats de verre et des gravats.

Chuannan allait lui emboîter le pas, mais un nouveau déferlement de projectiles leur coupa la route. Et, cette fois, ils découvrirent l'origine du mitraillage. Un coup de tonnerre précéda de peu l'apparition d'un F-14 en provenance de la mer de Chine.

Yang se tourna vers l'avion de chasse, puis vers les commandos qui avaient déjà eu raison de la sécurité de Ki Dan. Les quelques gardes qui n'avaient pas été tués lors des affrontements avaient déposé les armes.

Pour Yang, il n'était pas question de se rendre. Regardant autour de

lui, il aperçut un escalier qui permettait de rejoindre les jardins, sur le côté, et qui semblait à l'abri des regards. S'ils descendaient sans être repérés par les commandos qui avaient investi la propriété, ils avaient peut-être une chance de contourner la grande maison et de quitter les lieux.

— Il y a forcément une issue sur l'arrière, dit-il à Chuannan.

Il courut vers l'escalier, prenant quand même le temps de récupérer le flingue de Dan à côté de son cadavre.

— Foutons le camp d'ici.

L'ombre du F-14 balaya la terrasse tandis qu'ils s'engageaient dans l'escalier en marbre. Si Yang descendait les marches deux à deux, Chuannan fut ralenti par sa blessure à la cuisse. Il devait se tenir à la rampe et laissait un sillage de sang derrière lui.

— Magne-toi ! grogna Yang.

— Je suis blessé, connard ! protesta Chuannan.

Une fois en bas de l'escalier, les deux hommes restèrent près de la maison, se frayant un chemin au milieu des parterres de fleurs. Personne ne semblait les avoir repérés, et plus ils approchaient de l'angle du bâtiment, plus Yang avait l'impression qu'il allait une fois de plus échapper à ses poursuivants.

Il avait juste négligé un imprévu.

Alors que Chuannan et lui contournaient un buisson taillé dont la silhouette évoquait celle d'un dauphin sautant hors de l'eau, leur avancée fut stoppée net par une des voiturettes de la sécurité, qui venait de freiner devant eux. Le regard de Yang accrocha alors celui de l'homme qui était au volant du véhicule. Et durant ce court moment de flottement, il eut le sentiment qu'il venait de trébucher en enfer.

Ce n'était pas de cette façon que Bolan avait envisagé d'affronter l'ennemi. Mais dès qu'il eut identifié Yang et Chuannan, et vu que les deux hommes étaient armés, il oublia sur-le-champ tous les scénarios envisagés et improvisa. Son pied passa de la pédale de frein à celle de l'accélérateur. La voiturette bondit en avant, et le Guerrier tourna le volant, fonçant droit sur l'espace de soixante centimètres qui séparait les deux hommes. Il réussit ainsi à les heurter tous les deux, simultanément, avec assez de force pour les déséquilibrer. Le plus violemment touché fut Chuannan, dont les genoux ployèrent et qui bascula vers l'arrière en agitant les bras. Sa tête percuta avec force le rebord en pierre d'une fenêtre. Il perdit connaissance et s'écroula dans un parterre de capucines orangées, laissant échapper son arme au milieu des fleurs.

Yang s'en tira mieux. Comme s'il avait vu venir le coup, il effectua une roulade dans le sillage de l'impact et parvint à se remettre sur pieds sans avoir lâché son pistolet.

La voiturette roulait toujours quand l'Exécuteur en sauta et chargea le Dai Lo. En voyant l'autre qui levait son arme, il se tourna et effectua un mouvement de torsion, pour effectuer un kick de la jambe gauche. Le pied heurta le flingue de Yang, qui fut bien obligé de le lâcher. Mais à la faveur de ce mouvement, le tendon blessé de Bolan se rappela à son bon souvenir, et il grimaça tandis qu'une onde de douleur lui traversait le corps. Le souffle coupé, il dut mettre un genou en terre. Serrant les dents, combattant comme il pouvait la douleur, il réussit à braquer le sinistre Beretta 93-R sur Yang.

— Ne bouge pas, ordonna-t-il.

L'autre se figea, penché sur le côté, un bras tendu vers son flingue. Il croisa le regard du Guerrier, et une lueur s'alluma dans ses yeux. Une lueur de compréhension, qui se teinta de rage.

— Jotowi ! lâcha-t-il d'une voix grinçante. C'était toi, de l'autre côté de la rivière !

— Exact.

Bolan grimaça en se redressant.

— Je ne t'ai pas lâché, depuis. Et la chasse est terminée, à présent.

— Qui es-tu ? Pour qui est-ce que tu travailles ?

— Aucune importance. Je suis ton juge et ton jury. Et ton exécuter.

L'autre ne semblait l'écouter qu'à moitié. Bolan vit ses yeux se déporter vers l'endroit où Chuannan était tombé. En entendant un bruit léger du côté des capucines, le Guerrier fit soudain volte-face.

Chuannan s'était relevé. Le coup qu'il avait pris à la tête lui avait valu un hématome qui semblait grossir à vue d'œil. Mais ça ne le gênait visiblement pas – pas plus que la blessure qu'il avait à la cuisse. Décidément, le pourri était increvable ! Il s'élança en plongeant vers Bolan.

Celui-ci eut tout juste le temps de baisser la tête et d'opposer son épaule avant que Chuannan ne soit sur lui. Il absorba le poids du colosse et exploita son élan pour le faire passer par-dessus son épaule.

L'autre retomba sur la pelouse dans un roulé-boulé d'une facilité étonnante, sans quel choc lui coupe le souffle. Il avait l'expérience du combat : Bolan savait qu'il avait été catcheur professionnel.

Yang avait profité de la diversion pour plonger sur son arme et la récupérer. La main fermée sur la crosse, l'index enroulé autour de la détente, il avait tourné le flingue vers Bolan, s'attendant sans doute à ce que le Guerrier soit en mauvaise posture. Il se trompait. Avant que Yang ait eu le temps de presser la détente, l'Exécuteur tournoya et fit parler le Beretta, dont les balles transpercèrent à trois reprises le torse du Dai Lo.

Yang tituba vers l'arrière, le visage figé en un masque de haine et d'incrédulité. La vie le quitta en même temps que son arme s'échappait de ses doigts. Quand ses jambes se dérobèrent, il s'écroula contre la

voiturette de sécurité, derrière lui.

Bolan n'eut pas le temps de savourer sa victoire. Li Chuannan était de nouveau sur pied. Entêté, le flingueur s'élança vers lui, mais plus bas, le regard rivé au Beretta du Guerrier. Bolan fut incapable de le détourner, et, avant qu'il ait pu ouvrir le feu, l'autre ferma une main puissante sur son poignet.

Avec une force presque surhumaine, il serra et commença de tordre le bras de Bolan. Le Guerrier laissa échapper un gémissement d'agonie sous la douleur. Ses doigts perdirent peu à peu toute sensibilité et l'arme lui échappa. L'autre lui passa alors le bras dans le dos, pour l'immobiliser complètement. La douleur s'intensifia, insupportable. Le souffle court, l'Exécuteur vit des étincelles danser devant ses yeux. Il devait se sortir tout de suite de cette situation, ou il allait perdre connaissance, et c'en serait terminé pour lui.

En désespoir de cause, il envoya sa main libre vers le crâne Chuannan. Si le premier coup, dérisoire, n'eut aucune incidence, sinon augmenter un peu plus la rage de son adversaire, le second atteignit la vilaine bosse que le flingueur s'était faite en tombant.

Il poussa un hurlement de douleur, et Bolan utilisa la fraction de seconde de relâchement pour se libérer. Il se laissa rouler au sol, et, dans le mouvement, récupéra son poignard, à sa cuisse, fermant la main sur le manche.

Chuannan avait déjà recouvré ses esprits. Enragé, il fonça sur le Guerrier. Malheureusement pour lui, il vit trop tard le poignard, dans lequel il vint s'empaler de tout son poids. La lame dentelée pénétra son torse au niveau du sternum. Une fois la lame enfoncée jusqu'à la garde, le Guerrier la tordit dans tous les sens, ravageant les organes de Chuannan, jusqu'à ce qu'il ait trouvé le cœur.

L'autre éructa, essaya de se défendre, mais des flots de sang se mirent à jaillir de sa blessure et de ses lèvres. Et, dans ses yeux toujours ouverts, il n'y eut bientôt plus le moindre reflet de vie.

Bolan attendit un instant encore, puis il fit basculer le corps du colosse sur le côté. Couvert de sang, il resta allongé sur l'herbe, épuisé.

Comme il le souhaitait, il avait vengé la mort de Christine Wood, celle d'Anthony Tetlock et de tous ceux qui avaient été tués durant ce bain de sang de presque douze heures qui avait commencé en Malaisie et se terminait dans une île prétendument paradisiaque.

Mais cette vengeance n'engendrait aucune euphorie, aucune exaltation chez Bolan, pas plus qu'elle ne l'avait fait les innombrables autres fois où l'Exécuteur avait dispensé sa justice. C'était simplement un nouveau chapitre de sa guerre sans fin qui se fermait, en attendant qu'une nouvelle page se rouvre.

À quelques mètres de lui, il reconnut la silhouette de Frank Vitali qui avait l'air en aussi piteux état que lui.

— Content de rentrer à la maison ? demanda Jack Grimaldi dans le micro qui leur permettait de communiquer malgré le bruit du moteur de l'hélicoptère.

Le Guerrier ne répondit pas. Le pilote se tourna du côté de Frank Vitali qui lui fit signe de ne pas insister.

Ce n'était pas la première fois que les trois complices se retrouvaient à la fin d'un blitz, et celui-là avait été particulièrement éprouvant. Chacun se demandait sans doute pourquoi continuer un combat qui, dans une certaine mesure, ne servait à rien, puisqu'il ne finirait jamais. À l'aube d'un nouveau jour, ils rêvaient tous d'une vie simple, banale, d'une famille qui les attendrait dans un foyer chaleureux.

Jack jeta un coup d'œil sur Mack Bolan. Celui-ci avait fermé les yeux et semblait dormir, mais un petit nerf battait sur sa joue gauche. Il allait rester silencieux pendant tout le voyage, essayant d'évacuer toute cette violence accumulée. Et puis, demain, il repartirait au combat. Ce choix qu'il avait fait dans sa jeunesse l'engageait de plus en plus au fil du temps et ne laissait aucune place au regret. Sa guerre personnelle n'aurait jamais de fin.

Jack soupira. Devant lui le soleil levant offrait un spectacle radieux. L'horizon, rose et mauve, semblait promettre un monde apaisé...

FIN